

UNIVERSITE PARIS VAL DE MARNE
FACULTE DE MEDECINE DE CRETEIL

1 22

ANNEE 1977

1971

N°

THESE
POUR LE
DOCTORAT EN MEDECINE

(DIPLOME D'ETAT)

PAR

Marc THIBERGE

Présentée et soutenue publiquement le :

" INFLUENCE DE L'ECHANGE SUR LA STRUCTURE FAMILIALE

- A PROPOS DE LA PSYCHOTHERAPIE FAMILIALE "

Président : Monsieur le Professeur André BOURGUIGNON

UNIVERSITE DE PARIS VAL DE MARNE

FACULTE DE MEDECINE DE CRETEIL

ANNEE 1971

THESE

pour

LE DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplome d'Etat)

par

Monsieur Marc THIBERGE

Présentée et soutenue publiquement le :

" INFLUENCE DE L'ECHANGE SUR LA STRUCTURE FAMILIALE

- A PROPOS DE LA PSYCHOTHERAPIE FAMILIALE "

Président : Monsieur le Professeur André BOURGUIGNON



A Monsieur le Professeur BOURGUIGNON , qui a bien voulu
accepter la présidence de cette thèse.

Vous m'avez accueilli avec obligeance. Il m'est agréable de vous
exprimer toute ma gratitude et l'assurance de mon profond respect.

A G. AMADO

J.F. BUISSON et l'équipe du XVème arrondissement

PH. PAUMELLE

J. PREVOST et l'équipe d'Hospitalisation à Domicile du XIIIème
arrondissement

J. RUDRAUF

EN REMERCIEMENT POUR LEUR ACCUEIL

A mes maîtres de CAEN , en particulier Messieurs Guihard,Lhirondel,
Morin,Poilpré,Villey.

A ma famille et à mes amis.

"Mon propos d'aujourd'hui est d'essayer de montrer que la famille, cadre traditionnel par excellence, est pourtant le mieux adapté et le plus nécessaire pour aider à surmonter certaines contradictions fondamentales de notre société... Elle est la mieux placée pour résister aux ébranlements, parce qu'elle est fondée sur la nature, sur la loi de l'es-pèce. Elle porte en elle ses servitudes originelles en même temps que les promesses de sa perpétuation".

Allocution de Georges Pompidou à l'occasion du 25^e anniversaire de l'UNAF

La famille est une "fabrique d'idéologie autoritaire, et de structures mentales conservatrices... Le père, subordonné à la production et maître dans la famille, a l'aspect typique de l'adjudant; il est le symbole de l'autorité de l'Etat"

W. Reich "La révolution sexuelle"

Pénétrer dans une famille, "violer" sa vie privée, intervenir sous couvert d'une "pathologie familiale", cela ne va pas de soi. Et d'ailleurs, à leur manière, il existe des familles qui le crient ou qui le font sentir quand, vis à vis des "intervenants" à la maison, elles les assimilent et les annulent pour mieux les rejeter ensuite, tels des corps étrangers.

Certes, dira-t-on, la psychothérapie familiale n'est pas superposable aux "soins à domicile" mais ce qui définit les "soins à domicile", pensons-nous, c'est beaucoup plus l'absence de lieux privilégiés de rencontre que la maison des "clients" réputés malades, chez qui on intervient. Par ailleurs, la psychothérapie familiale est souvent instituée lors de "crises" familiales, au moment où les membres de la famille, du fait de la maladie de l'un d'eux, sont amenés à réajuster leur système de communication qui fonctionnait de façon implicite, occulte, cachée, inviolable, jusque là.

Cette distinction "soins à domicile" et psychothérapie familiale n'est donc pas absolue.

Et pourtant les "intervenants" dans les familles ne manquent pas de faire des constatations souvent passionnantes; repérons-en quelques-unes:

Il existe dans les familles dites "pathologiques" un système de règles occultes, inviolables qui interdisent tout acte pouvant les remettre en cause et prescrivent au contraire des comportements destinés à les renforcer. Imaginer, dire ou faire revient exactement au même.

Ce système familial peut être représenté comme un système en tension où la nostalgie de la fusion impossible est contrebalancée par une nécessité interne au système, imposant, sous peine de mort, ou imaginativement dans la folie, la différenciation des individus.

"La famille pathologique" semble s'organiser en un ensemble de défenses contre l'angoisse de séparation, où tout désir individuel est interdit, toute parole tue. On préfère alors placer un enfant plutôt que de le supporter différent à la maison, et on finit bien par trouver "un bras séculier" qui exécute ce placement, pour des motifs fort peu philanthropiques assez souvent.

Dans une telle unité symbiotique, il n'y a plus ni père, ni mère, ni époux, ni épouse, ni enfants, ni parents, ni frères ni soeurs, mais, idéalement, une succession d'images en miroir, communiquant sous l'égide de la "famille unie" (Hochman).

"Le schéma corporel" familial semble y tenir lieu de schéma du corps propre, et, si l'armature familiale protectrice fait défaut, l'abandon à des comportements régressifs semble représenter un effort désespéré pour rendre quand même la vie possible dans un minimum de "coton". Chaque membre de la famille renvoie à une série de triangulations avec ses grand-parents, oncles, tantes, marraines qui introduisent une nouvelle parenté où le commerce incestueux entre pères et filles ou pères et soeurs n'est pas l'exception.

On est frappé aussi par les relations en miroir qui sont comme la seule issue laissée aux membres de la famille pour communiquer, seule issue où chacun cherche dans l'autre un double qui le rassure et le menace.

Les rôles d'ailleurs y sont plus "complémentaires" que "spécifiques": on y est père ou mère, frère ou soeur, jamais garçon ou fille, homme ou femme,

Quand ce faux-semblant de la bonne "famille-mère" unie ne peut être tenu, on établit des scissions où le monde est divisé en Bons et Mauvais; ou bien se créent des situations où deux générations cherchent à fusionner "en cachette", formant ce que Joy Haley a appelé des triangles pervers. "Lorsque ces triangles pervers se multiplient, il arrive que certains individus soient (pour des raisons quasi topographiques, parce qu'ils se trouvent là "au bon moment") pris à l'intersection des vecteurs relationnels qui leur impose le rôle permanent de "mauvais objet" en face de coalitions qu'ils n'ont pas le droit de dénoncer (puisqu'elles sont prétendues inexistantes). Si à leur tour ces individus, imitant l'exemple des autres membres de la famille, cherchent à se coaliser avec d'autres pour se protéger (en attaquant un tiers) ils sont énergiquement sanctionnés.

Souvent très précocément forcés dans la pathologie par leur entourage, ces individus apparaissent comme la clef de voûte du système familial fusionnel... Il arrive même que ces coalitions débouchent sur une victime. Chargée d'abord de toutes les malédictions, la victime (le malade) finit par être exclue, oubliée, privée de toute valeur symbolique (y compris celle de bouc-émissaire), de tout droit à la parole, bref, "forcluse" (Hochman).

A l'inverse, chacun dans toute famille a son territoire réel ou fantasmatique, son statut dans le temps et dans l'espace; il arrive qu'un individu soit chargé de "personnifier" une fonction capitale, de la mère en général. Ainsi un cercle des "personnifications" se construit-il à travers des interactions réciproques où chacun s'attache à jouer le rôle qu'on veut bien lui faire jouer, rôle qui fait de chacun le prolongement de l'autre. Woodbury a pu ainsi faire

surgir plus de 100 personnes différentes dans le système des personnifications d'une famille. Bien évidemment, ce système de personnifications constitue un comportement parfaitement adapté et nécessaire à l'équilibre familial.

Nous développerons l'approche de la famille comme système, telle que le groupe de Palo Alto et d'autres l'ont entreprise.

Disons d'emblée que le concept même de "famille pathologique" ne va pas de soi; pourtant la psychothérapie familiale semble prendre son appui sur le postulat d'une destructuration, voire d'un éclatement de la famille, comme s'il s'agissait d'une nouvelle forme de psychiatrie, à l'image de l'hôpital psychiatrique.

Qui plus est, la famille n'est pas n'importe quel groupe et ne constitue en tous cas pas un système clos.

C'est, me semble-t-il, dire l'importance d'un mode d'approche sociologique de la famille.

On sait que d'après W. Goode, les jeunes théoriciens des Etats-Unis ne s'intéressent guère à la sociologie de la famille parce que l'impression domine que la structure et le fonctionnement de la famille n'aident pas à expliquer la structure sociale, mais qu'au contraire la famille s'explique par d'autres institutions. Il s'agirait alors d'établir des propositions concernant les relations entre la famille et les autres institutions sociales, ce qui n'a guère été fait.

Cet hyperempirisme anhistorique et méthodologique semble méconnaître pourtant les effets de la sociologie européenne depuis Durkheim et en particulier l'oeuvre de Lévi-Strauss en France qui se présente comme un effort systématique pour montrer dans le système d'échange le fondement même de la structure matrimoniale dans les sociétés archaïques. "La loi d'exogamie... est omniprésente, elle agit de façon permanente et continuelle... Il n'est... pas exagéré de dire qu'elle est l'archétype de toutes les autres manifestations à base de réciprocité, qu'elle fournit la règle fondamentale et immuable qui assure l'existence du groupe comme groupe".

En fait, la loi d'exogamie n'a pas seulement une valeur négative qui est de maintenir le groupe comme groupe et d'en éviter l'isolement et le fractionnement; elle a aussi une fonction sociale positive qui est de fournir "le moyen de lier les hommes entre eux et de superposer aux liens naturels de la parenté, les liens désormais artificiels, puisque soustraits au hasard des rencontres ou à la promiscuité de l'existence familiale, de l'alliance régie par la règle".

Archétype de toutes les relations à base de réciprocité, les règles relatives au mariage et à l'inceste dépassent largement ces institutions.

Mais il y a plus, et l'auteur des "Structures élémentaires de la parenté" pense que la sociologie de la parenté pourrait réussir la même synthèse que la linguistique entre l'explication diachronique et l'explication synchronique. Bien mieux, il apparaît à Lévi-Strauss que ces deux disciplines ont le même objet d'étude; l'exogamie et la prohibition de l'inceste d'une part (un homme renonce à épouser sa soeur parce qu'un autre homme renonce à épouser la sienne) et le langage d'autre part ont, pour Lévi-Strauss la même fonction fondamentale: "la communication avec autrui et l'intégration du groupe". Certains faits prouvent que les relations entre sexes peuvent être conçues comme "une des modalités d'une grande "fonction de communication", qui comprend aussi le langage". Les hommes échangent des signes linguistiques comme ils échangent des femmes même si les femmes sont plus que des signes destinés à un certain type de communication.

Cette perspective qui voit dans le langage et les règles du mariage deux expressions institutionnelles d'une même fonction humaine fondamentale: la communication, est importante à considérer pour la psychothérapie familiale.

Selon le mode d'abord, la psychothérapie familiale ne contient pas les mêmes présupposés outre-atlantique et en Europe ou chez les différents courants français de psychiatrie, encore qu'en France on en parle avec précaution, même si l'idée d'une psychiatrie familiale devient "tar-te à la crème".

Rien ne serait plus dangereux, me semble-t-il, que d'essayer de faire une synthèse de ces différents courants, de même qu'une frontière théorique existe entre la psychothérapie comme ordre des fonctions psychiques inconscientes d'une part, et la sociologie comme ordre des déterminismes sociaux objectifs d'autre part.

La tentation du synchrétisme est ici permanente et pourtant confuse et réductrice. Pourtant et s'agissant de la psychothérapie familiale, la seule contribution spécifique de la sociologie à son égard consisterait à la traiter comme n'importe quelle idéologie, c'est à dire comme une production pratico-théorique parmi d'autres, qui a en commun avec toutes les autres, de dissimuler à travers ce qu'elle dit manifestement une part essentielle de ce qu'elle signifie objectivement.

Si l'on suit Castel, la sociologie peut proposer deux règles canoniques pour interroger toute production théorique qui se veut cohérente et systématique:

a) on ne peut prendre au mot le discours d'un idéologue car le contenu manifeste de son propos repose sur la méconnaissance des déterminismes sociaux qui font qu'il peut être tenu;

b) un discours idéologique a des effets sociaux qui échappent à celui qui le tient et ces effets sont, en règle générale, surtout dissimulés, à ses propres yeux, car le protecteur d'un discours est aussi le plus incité par la position sociale à épouser les rationalisations officielles de sa pratique.

De fait, en tant qu'institution sociale, la psychothérapie familiale se met à exister dans un univers social dont les lois ne sont pas du type de celles qu'elle élabore elle-même.

De même, dans la mesure où il n'existe pas de définition proprement médicale de la maladie et de la santé, le seul fait de proposer un vocabulaire pour interpréter et résoudre les problèmes qui surgissent en situation psychologique familiale, mais dont l'étiologie n'est pas nécessairement toujours psychologique, prépare déjà une attente qui risque de voir dans la méthode clinique d'assistance le seul remède aux tensions familiales individuelles et collectives.

La portée d'un tel déplacement est énorme, puisqu'il accrédite "l'assimilation des conflits de force à des conflits de sens et fonde par cette confusion, qui sert trop bien certains intérêts, sociaux, une forme extrêmement dangereuse de contrôle social" (Castel).

La prétention à l'omniscience des catégories médicales pour juger de la norme familiale et de ce qui en "dévie" est sans doute aussi vieille que la psychiatrie elle-même mais autrement grave quand il s'agit de cette intervention dans le privé que constitue la famille. Il serait plaisant qu'au nom d'une omniscience, l'omnipotence de la santé des familles soit confiée à la psychiatrie.

De même, avec le développement de la politique de secteur, la psychiatrie familiale pourrait bien hériter des fonctions de gardiennage et de contrôle social historiquement dévolues à l'asile : il serait somme toute plus économique et d'apparence plus "humaine" de faire intérioriser par le sujet malade une version médicale et de surcroît humaniste de son "cas", que de le réprimer par l'usage de l'internement.

Enfin, ce dont la psychiatrie familiale, à l'instar de la psychanalyse, a sans doute hérité, ce sont des catégories mêmes du "discours de la sexualité" (Foucault) tel qu'il était noué au XIX^e siècle.

" Les structures de la famille bourgeoise, la définition historique du désir et de la loi, la saisie immédiate de la sexualité dans le réseau social de culpabilisation" (Castel), le statut attribué au médecin ou à l'équipe soignante, dans la division du travail et les prestiges associés au personnage médical etc ... constituent des éléments originaux de la psychothérapie familiale.

Ainsi que le remarque Foucault dans son "Histoire de la folie": "Toute l'existence de la folie, dans le monde qu'on lui prépare maintenant, se trouve enveloppée dans ce que l'on pourrait appeler par anticipation un "complexe parental". Les prestiges du patriarcat revivent autour d'elle dans la famille bourgeoise. C'est cette sédimentation historique que la psychanalyse "et pourquoi pas même la psychothérapie familiale", plus tard, remettra à jour en lui prêtant par un nouveau mythe le sens d'un destin qui sillonnerait toute la culture occidentale et peut-être toute civilisation, alors qu'elle a été lentement déposée par elle, et qu'elle ne s'est modifiée que très récemment, dans cette fin de siècle où la folie s'est trouvée deux fois aliénée dans la famille, par le mythe d'une désaliénation dans la pureté patriarcale et par une situation réellement aliénante dans un asile constitué sur le modèle familial. Désormais et pour un temps dont il n'est pas encore possible de fixer le terme, les discours de la déraison seront indissociablement liés à la dialectique mi-réelle, mi-imaginaire de la famille. Et là où dans leur violence, il fallait lire profanations et blasphèmes, il faudra désormais déchiffrer l'attentat incessant contre le Père. Ainsi dans le monde moderne, ce qui avait été la grande confrontation irréparable de la raison et de la déraison, deviendra la sourde butée des instincts contre la solidité de l'institution familiale et contre ses symboles les plus archaïques".

Il serait en effet essentiel de parvenir à apprécier un jour au sein des structures familiales inconscientes, ce qui relève d'un rapport interpersonnel répété de générations en générations, et ce qui renverrait à la découverte d'autres relations objectives impliquées dans ce rapport intersubjectif, un peu à la manière dont l'objectivité d'un rapport social de production est impliquée dans l'intersubjectivité d'une relation concrète

d'échange.

Ce n'est donc pas par hasard si ici nous traitons assez longuement de différentes formes familiales. Ainsi plusieurs interrogations seront sous-jacentes dans ce qui va suivre et notamment :

- le concept de famille pathologique a-t-il un sens? A mon avis non, ou s'il en a un, il serait bien tentant de justifier ainsi une nouvelle forme d'intervention psychiatrique.

- la psychothérapie familiale existe-t-elle? Ce qui implique de reposer la question sous une autre forme : que signifie agir psychothérapiquement dans une famille? Quel est le statut de la demande? Comment y répondre?

CHAPITRE I

STRUCTURE ET FONCTION DE LA FAMILLE ANCIENNE

La famille de l'ère industrielle, particulièrement la famille urbaine, est plus restreinte que la famille traditionnelle.

Elle en arrive le plus souvent à ne plus rassembler que le couple et ses enfants; changements dont les sociologues caractérisent l'aboutissement en parlant de "famille nucléaire" et le mouvement comme une évolution du parental au conjugal.

Les changements affectant le rôle attribué traditionnellement à chaque sexe sont en liaison avec les mouvances de tous les rapports sociaux, mais les conséquences de la relativité dans le domaine sexuel rencontrent encore plus d'obstacles psychologiques que d'autres mobilités.

Les mots "masculin" et "féminin", souvent utilisés comme des catégories dont le sens va de soi, désignent en général une image, un rôle, un modèle (I) dans une culture donnée; mais images, rôles et modèles sont variables suivant les cultures. Sans nier la portée du biologique, ni réduire la différenciation sexuelle à un phénomène social, il faut reconnaître qu'au niveau humain, la différence sexuelle n'est décelable que dans une culture concrète. Constater cette différence,

(I) cf. "La femme dans la société" - Travaux du groupe d'Ethnologie sociale, par M.J et P.H. CHOMBART DE LAUWE, M. HUGUET, E. PERROY, N. BISSERET - CNRS, 1963.

l'analyser et la définir dans une culture, déterminer les constantes à travers une longue tradition n'autorisent pas à l'universaliser comme norme dans l'histoire ou dans l'espace.

La différenciation du masculin et du féminin est une perpétuelle génèse; elle surgit et se caractérise dans une culture, mais en se formant elle-même elle transforme à son tour la civilisation qui lui a donné sa forme concrète.

Dans quelle mesure les changements des rapports économiques et sociaux dans la nouvelle société industrielle affectent-ils les stéréotypes traditionnels du masculin et du féminin?

Dans quelle mesure les rôles, les structures, les modèles, tenus pour caractéristiques de chaque sexe, ont-ils commencé à se modifier?

L'action de ces changements est double : ils affectent directement la rencontre quotidienne de l'homme et de la femme; d'autre part, la compréhension différente de la vie familiale et de l'institution matrimoniale affecte plus profondément encore les relations homme-femme. (2)

L'ENRACINEMENT LOINTAIN OU STRUCTURE ET FONCTION DE LA FAMILLE ANCIENNE.

Pour saisir la portée des changements qui s'annoncent dans la société actuelle, il peut être bon de mesurer les grandes lignes de force des traditions dans l'histoire et ainsi saisir le profond enracinement des stéréotypes.

(2) Notamment A. JEANNIERE, "Anthropologie sexuelle", Aubier, 1964, ou bien A.M. ROCHEBLAVE-SPENLE, "Les rôles masculins et féminins", PUF, 1964.

En première approximation, on peut déjà dire que nos catégories s'enracinent dans le lointain passé de deux cultures: les pasteurs nomades et les paysans guerriers. Parmi les pasteurs nomades, il faut compter tous les Sémites; parmi les paysans guerriers: les Romains et les Germains, les Grecs avec des colorations matriarcales, mais transmuées et interprétées, qui furent longtemps considérées comme des curiosités exotiques et marginales (3), les Russes, l'ensemble des tribus sibériennes, les Chinois. L'énumération est incomplète (4) mais pour la chrétienté, c'était là tout l'univers. C'est seulement en 1807 que pour la première fois sans doute, un livre de Buchanal fit découvrir l'existence de coutumes matriarcales aux Indes. Encore les qualifiait-il de "fort absurdes et incongrues" (5). Il faudra attendre 1861 pour avoir, avec le livre de Bachofen (6), un exposé plus complet des modes matrilineaires de filiation.

A - L'ANTIQUITE

Pourtant, depuis l'Antiquité ont existé des communautés familiales. Dans l'Orient Ancien, un mémoire célèbre du grand assyriologue Paul Koschaker (7) a naguère attiré l'attention sur ces groupements, en même temps qu'il vulgarisait l'expression de "fratriarcats". Depuis, les découvertes de nouveaux fragments de codes remontant au début du II^e millénaire avant notre ère ont permis de supposer que peu à peu les communautés avaient perdu de leur importance, sans doute du fait du développement d'une civilisation com-

(3) HERODOTE cite des exemples de Filiation matrilineaire.

(4) H.F.K. GUNTHER, "Le mariage, ses formes, son origine". Payot, pp. 139 et sq.

(5) Ibid p. 146

(6) J.J. BACHOFEN, "Das Mutterrecht, 1861.

(7) "Fratriarchat, Hausgemeinschaft und Mutterrecht In Keilschriftrechten, Zeitschrift für Assyriologie, VII (1933).

merçante et individualiste. C'est ainsi que le code akkadien d'Eshnunna (vers -1936 -1927) fait état d'indivision entre frères, alors qu'il n'en est plus fait mention ni dans le code sumérien de Lipit-Ihstar (vers -1875), ni surtout dans la grande codification faite par Hammourabi à l'époque de la 1^o dynastie de Babylone (vers -1728 -1686) ou dans les lois assyriennes, nettement postérieures (probablement vers la fin du XII^o).

La communauté fraternelle a également existé chez les Hébreux. Un texte du Deutéronome, à propos du lévirat envisage le cas où "deux frères demeurent ensemble" (8). Et à une époque bien plus tardive, le Talmud doit encore tenir compte de l'existence de sociétés entre frères cohéritiers, qu'il soumet à un régime particulier en ce qui concerne la dîme du bétail. Selon une solution que nous allons retrouver dans d'autres communautés familiales, chaque frère est considéré comme plein propriétaire de la chose commune (9).

B - LA GRECE

De multiples études ont abordé, parfois latéralement, la question des communautés familiales en Grèce, sans parvenir jamais à une certitude dont l'évidence imposerait une doctrine commune (10).

Que peut-on savoir de ces groupements à l'époque archaïque, celle qui précéda la constitution de la polis? Quelle trace ont-ils laissée à l'époque classique de la Grèce des Cités? Tels sont les deux moments que l'on

(8) Deut. XXV, 5; cf. également le droit de rachat exercé par le frère au cas où l'un de ses frères tombe dans la gêne et doit vendre ses biens (Lév., XXV, 25 et Jér., XXXII, 7) et la célèbre histoire de Ruth, dont la date et l'interprétation semblent d'ailleurs fort discutées.

(9) cf. DAUBE, "Consortium in Roman and Hebrew Law", in The Juridical Review, LII (1950), 71-91.

peut brièvement envisager.

I) les communautés familiales de la Grèce archaïque

D'avantage qu'un communisme agraire, semble avoir existé une propriété familiale dans le cadre de la famille patriarcale (11).

Lors des invasions doriennes, les conquérants, organisés en tribus, s'installèrent dans des villages (komai) ou des bourgs, se groupant en plusieurs familles. A chacune fut attribué un lot (kléros) inaliénable. C'est la maisonnée (l'oikos) qui sous l'autorité incontestée du chef de famille semble avoir constitué la cellule fondamentale de la vie familiale. Groupe longtemps fermé, jusqu'au jour où l'on admit son éclatement par le partage entre les enfants, et sa "contamination" par l'adoption d'étrangers. Le kléros fournit l'assise économique de la vie de l'oikos. Groupe juridique fermé, l'oikos est en effet également une communauté familiale, avec ses liens de parenté, son patrimoine, sa vie collective. Sans doute la forte autorité du chef de famille contredit-elle parfois les tendances communautaires; ren-contre du collectif et de l'autoritaire, d'une propriété à la fois familiale et privée, dont la Rome ancienne offrira un autre exemple.

(10) Par exemple Paul GIRAUD, "La propriété foncière en Grèce" (Paris, 1893); G. GLOTZ, "La solidarité de la famille en Grèce" (Paris, 1904); J. PIRENNE, "Civilisations antiques" (Paris, 1951), 178 et suiv.; N.G.L. HAMMOND, "A History of Greece" (Oxford, 1959), 81; A. BISCARDI, "Sul regime della comproprietà in diritto attico" (Firenze, 1955), 105-143.

(11) P. GIRAUD, op. cit., 1-23 ou bien Od., XIV, 98-104, qui fait état de la fortune d'Ulysse en énumérant des troupeaux mais en ne signalant pas de domaines fonciers.

(12) A. BISCARDI, "Sul regime...", 106.

Propriété familiale, le kléros est primitivement inaliénable et impartageable. Traits qui persisteront dans les cités peu individualistes et peu évoluées de la Grèce classique, par exemple à Thèbes, Corinthe, Leucade, Locres, peut-être aussi à Sparte, où l'archaia moira reste indisponible (12).

En fait, les récits homériques témoignent de la variété de l'organisation familiale même si leur information est incertaine sur le fond et partielle dans leur objet, car jamais les poèmes ne décrivent l'organisation des familles modestes.

Le Génos, groupe des individus de même ascendance (13) mais il est aussi question de domos (14) ou d'oikos, ces termes désignant le foyer où se réunit la famille conjugale (le couple et ses enfants). Et de fait, la famille s'étend rarement au-delà des frères et des proches cousins. Les fils mariés restent souvent dans la maison paternelle (15). D'autres cependant partent fonder leur propre foyer (16). Et s'il garde un ascendant moral et certaines prérogatives, le chef du groupe familial ne semble pas disposer d'une puissance paternelle sur ses fils adultes, même si son

(13) Il. V, 544; XIII, 354; XIV, 199; XXI, 186;

Od., IV, 63; XV, 267; XXI, 235.

(14) Il., II, 701.

(15) Par exemple les cinquante fils de PRIAM et leurs soeurs mariées (Il., VI, 245-251).

(16) Il., VI, 314-315 et 340.

(17) Od., II, 330-335; XVI, 380-385.

(18) Od., XIV, 208-210.

(19) Od., IX, 112 où le régime attribué aux Cyclopes est peut-être tenu pour archaïque.

(20) Od., XXII, 420 et suiv.

(21) Il., IX, 448-477.

(22) G. GLOTZ, "Solidarité", 6-17.

autorité est par ailleurs très puissante. Il est le roi de la maison (Oiko-
ioanax Od. I, 397). Il dispose librement des biens de son vivant.

La maison construite sur initiative particulière est objet de propriété privée; elle peut être transmise à une femme (17) ou à un bâtard (18). Mais surtout, le chef de famille est un maître à l'égard de sa femme et de ses enfants (19). Il châtie les serviteurs coupables (20) sans qu'un contrôle de ce pouvoir disciplinaire par une assemblée du génos ou un tribunal domestique soit bien établi (21).

Bien des raisons affaiblirent de bonne heure les vastes groupements familiaux: rivalités internes, habitats séparés qu'impose la croissance des groupes; goût de l'aventure pour les plus hardis, ou les plus malheureux; piraterie puis commerce; insuffisance du terrain ancestral qui suscita la création de colonies de plus en plus lointaines; division des terres; croissance de la cité (22).

Mais le souvenir, le culte, le tombeau maintinrent dans quelques secteurs privilégiés une cohésion que condamnait la vie nouvelle. Déjà Hésiode (23) évoque la simple famille conjugale des époux et de leurs enfants, qui, en cas de besoin, chercheront l'appui d'un voisin; d'assistance de la grande famille, il n'en est plus question.

2) les communautés familiales à l'époque classique

C'est Athènes, la moins mal connue des cités grecques qui nous servira surtout d'exemple.

La Phratrie, groupement des frères, comme son nom l'indique, semble y être importante. Elle réunit des familles conjugales. Il s'agit donc bien d'un groupement familial qui tient d'ailleurs un rôle important dans la cité. Le nouveau-né, puis le garçon parvenu à l'âge adulte (16 ans), le fils adoptif sont présentés à la phratrie; le jeune marié en lui offrant

la gamélia (sacrifice et banquet nuptial) l'avertissait de son mariage, qui était ainsi enregistré. Intermédiaire entre la famille et la cité, la phratricie constituait donc un organe qui contrôlait les actes essentiels de la vie. Par là même, son intervention était nécessaire à la jouissance des droits de citoyen et d'héritier.

Quant au génos classique, ses liens avec le génos archaïque sont des plus incertains. Il ne tient aucune place dans le droit pénal athénien au début de l'âge classique (24) ni dans la structure de l'armée.

Lui aussi réunit des familles se prévalant d'une ascendance commune, mythique ou réelle. Les liens s'y établissent en ligne masculine; groupement non proprement familial, il a aussi un caractère territorial, voire peut-être nobiliaire (25). De toutes façons, le triomphe de la démocratie, les réformes de Solon, et plus encore, l'organisation des dèmes territoriaux par Clisthène marquent sa déchéance. Au IV^e siècle, il persiste comme association culturelle.

Et pourtant, outre ces vastes groupements, au caractère familial incertain, (les membres y mènent en fait une vie indépendante) existent des communautés familiales et celles-ci tiennent une place importante dans la Grèce classique (26).

Réunissant ceux qui vivent à la même table (les omosipouoi ou les omokapoi) (27), leurs formes sont diverses. La plus simple résulte du dé-

(23) "Les Travaux et les jours", 398 et suiv.

(24) La loi de DRACON sur l'homicide ne considère que la phratricie.

(25) LEGRIVAIN, V^e Gens in Dict. des Antiquités grecques et romaines, 1502-1504.

(26) A. BISCARDI "Sul Regime..." 107.

(27) ARISTOTE, Pol., I, 1-6.

cès d'un chef de famille, lorsque ses héritiers, et tout d'abord ses fils, s'abstiennent de partager l'héritage. Cette situation de fait peut être consolidée par l'accord formel des cohéritiers qui décident de maintenir la communauté, en en précisant, le cas échéant, les modalités et la durée. Dans d'autres cas, c'est le chef de famille lui-même avant de mourir, qui organise la communauté entre les enfants.

Le plus souvent, la communauté d'origine successorale porte non seulement sur le patrimoine recueilli de l'ascendant mais aussi sur les acquêts que réalisent les membres du groupe. C'est donc bien plus qu'une simple indivision héréditaire, situation la plus souvent précaire; il s'agit au contraire d'une communauté vivante qui profite de l'activité de ses membres et qui peut se développer.

A l'exemple de ces communautés fraternelles (*adelphôn koinônia*) se sont créées des communautés entre amis (*étairikê koinônia*) de même que sur le modèle du consortium successoral des enfants se constituèrent à Rome des groupements volontaires entre "étrangers". Une convention est naturellement nécessaire pour établir une telle communauté.

Ayant le plus souvent une origine successorale, la communauté familiale porte en général sur les biens du père. Elle se poursuit parfois, après le décès de l'un des fils, entre ses enfants et leurs oncles (28). Dans d'autres cas, elle se limite à une part des biens successoraux, en général les immeubles, plus difficilement partageables et de

(28) ESCHINE, C. TIMARQUE; LYSIAS.

plus grande valeur.

Mais ce qui fait l'originalité de ces groupements et ce qui marque leur caractère fortement familial, c'est leur mode de gestion. La notion de part indivise est inconnue et chacun a la jouissance et la disposition de l'ensemble des biens communs. Une telle communauté reposait sur l'affection et la confiance mutuelles. Au droit de chacun de disposer de tout s'opposera le régime romain de la quote-part indivise.

C - LA FAMILLE ROMAINE ET LA FAMILLE DE L'ANCIEN

RÉGIME : FONCTIONS ET STRUCTURES.

Mais venons-en à ces deux types de familles anciennes que les documents historiques permettent de connaître particulièrement bien. Nous insisterons davantage sur elles et sur la famille industrielle afin de cerner déjà de plus près notre objet et nous ferons pour cela appel à la méthode sociologique que Gurvitch a exposée dans "la vocation actuelle de la sociologie" 2^e éd. vol. I, Paris 1957, en particulier dans son chapitre "le concept de structure sociale". Cette théorie propose en effet que, les structures impliquant nécessairement des fonctions, il n'est pas besoin d'une analyse fonctionnelle spéciale pour comprendre les structures. Appliquée à la famille, cette théorie signifierait que si la structure de celle-ci se caractérise par un équilibre dynamique, des hiérarchies, armées et cimentées en particulier par des modèles, signes, symboles, rôles sociaux réguliers et habituels, valeurs et idées, ces œuvres de civilisation ne sont pas dissociables des fonctions que le groupe familial assume à une période, dans une classe ou une région déterminée. Cette théorie sera

donc adoptée comme hypothèse de départ dans l'étude du groupe familial: sa structure nous paraît indissociable des fonctions qu'elle assume.

La famille domestique romaine est une création relativement récente dans l'histoire de la société romaine. E. Durkheim, s'inspirant des enseignements de Fustel de Coulanges, a montré comment cette famille émergea de deux groupes précédents beaucoup plus larges: la Gens dans laquelle la parenté est basée sur le lien religieux, la famille agnatique indivise qui est formée de plusieurs souches, copropriétaires du même patrimoine sous la direction de l'Agnat le plus âgé ou le plus compétent. La famille domestique se forma avec l'éclatement de la famille agnatique; à la mort de l'agnat le plus âgé, chaque frère marié se sépare du groupe familial avec sa femme et ses enfants: ce fut l'apparition de la famille domestique (29). Le processus de "resserrement" décrit par Durkheim est confirmé par des recherches plus récentes sur l'évolution de la société romaine (30).

Quelles sont les fonctions et les structures au sein de ces types de familles?

La famille agnatique ou consortium eut une fonction patrimoniale absolument essentielle à sa constitution: elle s'identifia au patrimoine qui fut le seul moyen de subsistance; elle fut à la fois

(29) G. DAVY, "Sociologues d'hier et d'aujourd'hui", Paris, Alcan 1931, p.104-158, résumant la pensée de DURKHEIM.

(30) Notamment D. STOJCEVIC, "Adgnatus proximus", droits de l'Antiquité et sociologie juridique, Paris, 1959, P.273-286.

(31) Ibid., p.277.

une unité de production et de consommation dans une économie rurale archaïque, une unité religieuse sanctionnée par des rites et la célébration du culte réservé aux dieux de la famille (lares, mânes); la propriété de la terre et des instruments fut collective et en cas de mort de l'agnat choisi comme chef en raison de sa compétence, ce ne sont pas ses fils qui héritent mais les frères du décédé, sur un pied d'égalité. Les enfants du décédé habitèrent chez leur oncle et furent juridiquement considérés comme les frères de leurs cousins germains (31). Dans cette famille agnatique, on le voit, la puissance paternelle et maritale du père et du mari ne s'affirme pas telle qu'elle se durcira plus tard quand la famille se rétrécira et que la fonction patrimoniale sera transférée à la domus. Avant d'obéir à son père, un fils doit obéir à son oncle, avant d'obéir à son mari, une femme doit obéir à son beau-frère. L'autorité appartient à l'agnat qui a été élu pour ses capacités et sa compétence. La fonction patrimoniale collective paraît bien avoir permis plus de souplesse dans les relations entre pères et enfants, entre mari et femme. Aujourd'hui encore, on peut étudier la structure de la famille agnatique en observant la famille kabyle, plus proche sans doute de la "joint family" de Summer Maine que de la famille patriarcale. Dans cette famille, tout récemment encore, les frères de la même génération étaient copropriétaires du même bien indivis et vivaient avec leurs femmes et leurs enfants sous l'autorité du frère aîné ou du plus compétent. Mouloud Feraoun, dans "le fils du pauvre" décrit l'apprentissage du droit d'aînesse dans ces termes:

"en perdant son titre de fils unique, il prit celui d'aîné qui comporte, lui expliqua-t-on, certains devoirs pour l'avenir, quand

le petit sera grand, et beaucoup d'avantages pour le présent. Pour commencer, il eut sa part de toutes les bonnes choses (oeufs, viande, gallette) que sa mère mangea pour guérir. Plus tard, le petit ayant symboliquement sa part de tout ce qui se mangeait, on faisait mine de le lui donner et la main déviait vers Fouroulou qui recevait ainsi deux fois plus que les autres. Un frère peut bien céder ce qui lui revient à son aîné; les soeurs n'avaient rien à dire: tant pis pour elles si elles ne sont que des filles".

(de même: "les gens de chez nous ... " opus cité p.195).

Le statut de la femme dans la famille kabyle fut défini ainsi par un paysan au cours d'une enquête (32): "chez nous on ne veut pas que les propriétés familiales aillent au gendre, il faut conserver la terre arrosée de la sueur des aîeux. Ainsi la femme n'hérite jamais et reste toute sa vie l'esclave de son beau-frère".

On peut dégager d'une telle affirmation plusieurs points:

- a) l'identification du patrimoine avec la famille agnatique;
- b) le lien entre l'exhérédation des femmes et la volonté de conserver le patrimoine dans la famille agnatique;
- c) la dépendance de la femme mariée, non pas à l'égard de son mari, mais de son beau-frère, désigné comme chef de la famille agnatique. La puissance paternelle appartient au chef de la famille et non pas au mari et au père.

Dans la zadruga yougoslave, on retrouve de même des fonctions identiques du groupe familial liées à des statuts semblables. C'est une famille agnatique dans laquelle les frères vivent avec leurs épouses et leurs enfants sous l'autorité du "domacin", élu par eux pour sa compétence.

E. Sicard a montré comment, dans cette famille, le père ne dispose ni de l'autorité maritale ni de l'autorité paternelle : "inclus dans la zadruga, le père de famille n'est qu'un individu parmi beaucoup d'autres". (33). Son autorité ne pouvait pas se fonder sur la richesse puisqu'il ne possédait rien de plus que "la part idéale" qui revenait à chacun des membres mâles ou émancipés de la zadruga et qu'il ne possédait rien en propre individuellement. Elle ne pouvait non plus se fonder sur son caractère de générateur, puisqu'il devait obéir à son générateur, quelque soit son âge, ni sur sa fonction nourricière et éducative, puisque celle-ci était abandonnée à des tiers (34). C'est le "domacin" qui dirige l'ensemble des familles de la zadruga.

Que représenta alors la famille domestique par rapport à cette famille agnatique?

Chaque souche, ou domus constitutive de la famille agnatique se sépara en groupes indivis avec le développement de la propriété privée. Cette notion nouvelle de la famille naquit quand des couples avec enfants se séparèrent du groupe initial pour aller cultiver les terres éloignées de la "joint family", ou exercer un métier ailleurs (35).

C'est à ce moment que les frères, membres du consortium, eurent l'idée de partager le patrimoine commun; la domus devint la forme la plus courante de la famille; chaque frère s'installant avec

(32) A. MICHEL, "Famille, Industrialisation, Logement", CNRSS, 1959.

(33) E. SICARD, "Problèmes familiaux chez les Slaves du sud", Paris 1947, p. 63-64.

(34) Ibidem.

(35) Ibidem.

sa femme et ses enfants sur un morceau de terre se constituait en famille indépendante et, au moment du partage, s'efforçait d'obtenir la partie du sol qu'il avait cultivée antérieurement. En même temps qu'une fonction économique, il s'attribuait une fonction religieuse: chaque pater familias devenant le prêtre d'une religion familiale dont il devenait la divinité à sa mort. De collective, la fonction patrimoniale devint individuelle. Chaque pater familias s'érigea en chef d'une cellule familiale indépendante, propriétaire exclusif du patrimoine et des privilèges liés à la religion domestique. Il en résulta pour la femme et les enfants des conséquences importantes: leur dépendance psychologique et juridique s'accrut par rapport au mari et au père en même temps que leur dépendance économique, car ce n'était plus la famille agnatique qui assurait à leur égard les fonctions de prise en charge matérielle et morale, mais le mari et le père exclusivement. Le père peut exhérer son fils ou au contraire l'instituer héritier; le testament apparaît alors qui permet d'évincer les agnats, anciens héritiers ab intestato à la succession du défunt, dans les familles agnatiques. La parenté de père à fils (les sui) remplace la parenté privilégiée de frère à frère dans la famille agnatique. Comme le note Stojcevic, le passage de la propriété collective à la propriété privée produit une double conséquence dans la famille domestique: en même temps que la domus se sépare (avec le pater familias) du consortium "les rapports au sein de la famille se développent en deux directions, en apparence opposées: d'une part, l'inégalité entre les générations (i.e. l'inégalité entre le pater familias et les sui) héritée de la gens et du consortium s'accroît de plus en plus, ce qui a, pour effet d'élever la puissance du pater familias à un degré où

on peut la considérer comme souveraine...tandis que les membres de la famille se voient réduits à des situations de personnes aliénés juridiques. D'autre part, un état de dépendance réciproque et le sentiment de la parenté familiale entre le pater familias et les sui vont également en s'accroissant" (36).

On retrouve les conclusions de Durkheim "resserrement et constitution monarchique", comme les deux caractères nouveaux de la famille domestique (37). Cette famille se distingue de la famille agnatique indivise "par cette puissance paternelle absolue et toute monarchique, sur laquelle nous avons dit qu'elle était fondée." (38)

Mais à la différence de Durkheim, on insiste actuellement sur la relation entre cette structure familiale récente et les nouvelles fonctions économiques que le mari et le père s'octroient dans cette famille, à l'égard de la femme et des enfants, par suite du passage de la propriété collective indivise à la propriété privée.

Quant à l'étude de la famille de l'Ancien Régime, elle révèle aussi des liens étroits entre fonction et structure de la famille, la structure là encore, évoluant parallèlement à la fonction.

Dans cette famille de l'Ancien Régime, il est curieux de voir comment les anciennes fonctions économiques assumées à l'égard de la femme et des enfants par "la communauté taillable" passent aux

(36) D. STOJCEVIC, op. cit., p. 280

(37) G. DAVY, "Sociologues d'hier et d'aujourd'hui", op. cit., p. 144

(38) Ibidem

main du mari et du père, avec le développement de la propriété privée qui permet la scission de la communauté taisible en familles plus étroites. Et parallèlement à ces changements, la dépendance de la femme et des enfants à l'égard du mari et du père s'accroît.

Précisons: la famille du Moyen-Age est d'abord une famille large, basée sur un patrimoine commun. Dans le monde rural, on vit au sein de la communauté taisible "où les parsonniers qui la composent ont part au bien de l'exploitation qu'ils cultivent sous la direction de l'un d'eux, dont la mort n'interrompt pas pour les autres la jouissance collective" (39). Quant à la famille féodale, elle est avant tout basée sur le lignage ou groupe très large des parents; dans ce groupe, la solidarité en cas de guerre est de règle entre parents. La famille possédait également une fonction patrimoniale indivisible: "les immeubles possédés de longue date dans une famille, ceux qui, en règle générale, avaient fait l'objet d'une transmission successorale au moins étaient affectés au lignage en qualité de propres. Tout était mis en oeuvre pour qu'ils ne puissent échapper à la ligne dont ils procédaient. Dans les successions, si le défunt ne laissait pas de descendant, ses biens étaient dévolus aux collatéraux selon la règle "paterna paternis" (40).

Si le défunt avait plusieurs fils, la primauté et la qualité de chef de famille passait au fils aîné, seul héritier des fiefs. Dans les deux cas, communauté taisible paysanne ou lignage, la famille s'identifiait étroitement au patrimoine, indivisible et inaliénable, en principe.

Mais à côté de ce groupe familial large, le lignage, existait un autre groupe étroit et limité, la mesnie, elle se composait de tous

ceux qui vivaient ensemble dans un même foyer. Leur communauté de vie entraînait une mise en commun plus ou moins complète de leurs intérêts. Faisaient partie de la mesnie le père, la mère et les enfants encore jeunes, non établis au dehors. A ce noyau stable s'ajoutaient souvent des ascendants plus lointains voire même des collatéraux. On comptait aussi parmi les membres de la mesnie les serviteurs, bien qu'ils n'appartinssent pas à la famille, mais parce qu'ils participaient à la vie commune et parce qu'ils étaient soumis à la discipline domestique (41).

Cette famille relativement réduite, comme on le voit n'avait pas de patrimoine propre, car les biens étaient la propriété du lignage ou de la communauté taissable; lignage qui comprenait tous ceux qui unissait un lien de parenté légitime, peu importe qu'ils vécurent en commun ou, comme c'était le cas du plus grand nombre, qu'ils furent dispersés. Il existait entre les lignages des intérêts et des devoirs communs, moraux et matériels, mais qui ne se manifestaient que par intermittance. Chaque individu avait toujours deux lignages, l'un paternel, l'autre maternel, tandis qu'il ne pouvait appartenir qu'à une seule mesnie. Il semble bien que le lignage ait joué un rôle plus important dans les régions de droit coutumier comme la Normandie, que dans

(39) Régime PERNOUD, "Renouveau des Idées sur la famille", Paris, PUF, 1954, p. 28

(40) P. PETOT, "La famille en France sous l'Ancien Régime", Sociologie comparée de la famille contemporaine, Paris, C.N.R.S., 1955, p. 11

(41) Ibidem

le midi de la France au Moyen-Age. On a là deux tendances opposées : d'un côté le ménage tend à une fusion des biens entre les époux qui compléterait l'union de leurs personnes, de l'autre le lignage tend à assurer la conservation des biens dans son sein, c'est à dire à en assurer la dévolution à ses seuls membres. Par exemple en Normandie, les coutumes ne laissent pas de place à la communauté des biens entre époux et même les prohibent, celles de Wallonie acceptent une communauté totale (42).

Quoiqu'il en soit, mesnies ou lignages, la fonction patrimoniale y était assurée collectivement par ces groupes et non par le père de famille. Cette fonction patrimoniale devint individuelle quand le pouvoir royal, prenant ombrage des dangers que représentaient les lignages pour l'unité nationale, décida, dès le XVI^e siècle de les briser et de renforcer l'autonomie des familles restreintes. Mais bien sûr cette intrusion du pouvoir royal dans la famille fut précédée et favorisée par les changements qui affectèrent la propriété, sous l'influence du développement économique et du commerce. Une classe nouvelle, la bourgeoisie commerçante s'enrichit au cours des guerres du XIV^e siècle et acquit une fortune surtout mobilière. Les changements importants dans la structure de la propriété peuvent être résumés ainsi : "tandis que le seigneur, les paysans et dans une certaine mesure l'artisanat vivaient de la jouissance d'un bien appartenant non à l'individu, mais à la lignée, le bourgeois, lui, trafique sur les valeurs mobilières : de l'argent qui ne profite qu'autant qu'on en est plein et entier propriétaire. Sa situation échappe aux normes du monde dans lequel il vit, ce monde féodal dans lequel chacun possède des droits sur tel ou tel bien, sans en être jamais entièrement propriétaire, fût-ce

dans le cas des plus hauts barons et pour lequel compte la jouissance, la saisine, jamais la propriété" (43).

Ainsi avec la montée de la bourgeoisie commerçante, et l'intrusion du pouvoir royal, la fonction cesse d'être collective pour devenir individuelle et appartenir en propre au mari et au père.

D'ailleurs le pouvoir royal ne se trompe pas sur la fonction possible de la famille étroite. On peut lire dans le préambule à la déclaration royale du 26 nov. 1639: "les ménages sont le séminaire des états, la source et l'origine de la société civile, et le fondement des familles qui composent les républiques, qui servent principe à former leurs polices et dans lesquelles la naturelle révérence des enfants envers leurs parents est le lien de la légitime obéissance des sujets envers leur souverain." Les conséquences de ce changement de fonction furent considérables sur la répartition des statuts des sexes et des générations dans la famille. L'autorité paternelle se renforça et la majorité de l'enfant au XVI^e siècle fut reculée à 25 ans pour les filles et 30 ans pour les garçons alors qu'avant elle était de 14 ans pour les garçons, et de 12 ans pour les filles (44). Dans ce dernier cas, l'adolescent qui avait atteint 14 ans cessait d'être placé sous la puissance paternelle

(42) YVER, Sociologie comparée de la famille contemporaine, Paris, C.N.R.S. 1955

(43) R. PERNOUD, op.cit., p.30

(44) Ibidem

tout en bénéficiant de la protection de sa famille, alors que dans le nouveau système, le fils dut subir l'arbitraire paternel jusqu'à 30 ans. La législation royale décida que le mariage ne serait valable que si les parents y consentaient, alors que, pendant tout le moyen-âge, l'Eglise avait favorisé le mariage uniquement consensuel des enfants, y compris le mariage clandestin.

La possibilité de tester et d'exhérer fait partie des nouveaux attributs qui renforcent l'autorité paternelle: "alors qu'au Moyen-Âge, les dispositions testamentaires ne portaient que sur les acquêts et les valeurs secondaires, le droit de tester s'étend, et cela n'est pas sans influencer sur la notion de bien de famille qui, peu à peu, se transforme en propriété individuelle: le père acquiert pleins pouvoirs sur un bien dont il était autrefois considéré comme le gérant". (45). Possibilité de marier les enfants sans tenir compte de leurs projets, possibilité de tester et par conséquent d'exhérer l'enfant récalcitrant à la volonté paternelle et quelques fois aussi possibilité de le faire interner par une lettre de cachet, telles sont les prérogatives étonnantes que s'accorde le père quand l'apparition de la propriété individuelle lui permet de disposer de l'ancienne fonction patrimoniale, autrefois assumée collectivement par le groupe large du lignage ou de la communauté taisible.

Conjointement, le statut de l'épouse dans la famille subit une détérioration considérable; avant ce transfert de fonctions, la femme n'était pas une incapable sur le plan juridique: "le mari était-il hors d'état de diriger le ménage, par exemple était-il malade ou fou, sa femme le remplaçait automatiquement avec les plus larges pouvoirs... les contrats qu'elle passait sans autorisation maritale n'

n'étaient pas nuls, leurs effets étaient seulement retardés jusqu'à dissolution du mariage.

La présence et l'autorisation du mari n'étaient pas exigées pour les procès" (46). Le transfert de la fonction patrimoniale au mari eut pour effet de faire de la femme une incapable : "dès le XVI^e siècle, on assiste à la dégradation progressive et lente de la situation de la femme dans le ménage. Elle perd le droit de se substituer au mari malade ou fou. Les actes qu'elle doit accomplir en pareille circonstance doivent être autorisés par le juge. Celui-ci intervient aussi pour habiliter la femme à faire quelque chose quand le mari refuse sans motif valable son autorisation à un acte utile. Finalement, au XVI^e siècle, la femme mariée devient une incapable, et tous les actes qu'elle ferait sans y être autorisée par son mari ou par la justice seraient nuls. Cette évolution renforce les pouvoirs du mari qui finit par exercer une sorte de monarchie domestique" (47). Il en résulte que, bâtie sur la dépendance excessive de l'enfant à l'égard du père et sur l'incapacité de la femme mariée, la famille a pris au XVI^e "une forme centralisée avec un développement de l'autorité paternelle qui n'est pas sans rappeler celle du monarque; le père décide seul du mariage de ses enfants, et il peut agiter devant tous les membres de sa famille, comme dans *Tartuffe*, la menace d'un testament qui les déshériterait au profit d'un tiers" (48).

(45) Ibidem

(46) Sociologie comparée de la famille contemporaine, op.cit. p.13

(47) Ibidem p.13

(48) R. PERNOUD, op.cit., p.31

Cette consécration de l'autorité paternelle et maritale trouve son expression juridique la plus achevée dans le code civil encore en vigueur dans ses grandes lignes aujourd'hui.

C'est ainsi que sous le titre "pour en finir avec un privilège marital une proposition de loi entend supprimer le délit d'adultère", on a pu lire dans un journal récent: (49) "la législation sur l'adultère est commandée par une évidence psychologique : la femme "fait des légitimes" alors que le mari "ne peut faire que des bâtards". Le code civil dit en effet "l'enfant conçu pendant le mariage a pour père le mari". Cette présomption peut être renversée par la procédure du désaveu de paternité, mais celle-ci est des plus difficiles à mener à son terme. Ainsi les rédacteurs du code pénal ont-ils été infiniment plus sévères pour la femme que pour l'homme. L'adultère de l'épouse, établi dès que celle-ci a une seule fois trompé son mari est puni de 3 mois à 2 ans de prison. L'époux, quant à lui n'encourt qu'une amende de 360 F à 7200 F et cela seulement s'il entretient une concubine au domicile conjugal (articles 336 à 339 du code pénal)".

D'où provient une telle infériorité de l'épouse? Elle se rattache sans conteste à une notion romaine de la propriété qui n'a pas évolué sensiblement en France depuis le XVI^e. Dans un groupe qui se reconnaît comme fonction essentielle, non pas le développement de la personnalité de chacun, mais la conservation du patrimoine, la personne est mise au service de cet objectif.

(49) P. BOUCHER , "le Monde" 24 juillet 1970.

Les faits précédents, relatifs à la famille ancienne de la société romaine ou de l'Ancien régime, montrent qu'il est très difficile de séparer l'étude des fonctions de celle des structures, puisque celles-ci dépendent étroitement de celles-là.

Dans la famille agnatique, (le consortium romain, la zadruga slave, la famille kabyle) ou même dans le lignage du moyen-âge, (dans lequel la parenté est bilatérale), la propriété collective de la terre maintient les ménages membres de ce groupe dans l'indivision et la dépendance à l'égard du chef du groupe familial, ce chef étant choisi soit parce qu'il est le plus proche parent en ligne collatérale (cas des consortium romains) soit parce qu'il est le plus compétent (zadruga yougoslave ou famille kabyle) soit parce qu'il est l'aîné (familles de l'ancien régime). Mais dans le ménage lui-même le mari et le père n'ont encore qu'une autorité très limitée sur la femme et sur les enfants. Elle peut même être inexistante comme dans la zadruga. C'est par suite du développement de la propriété privée avec le monopole de l'exercice de la fonction patrimoniale par le mari et par le père, que celui-ci se voit doté de pouvoirs très importants (puissance maritale et paternelle) destinés à lui garantir l'exercice de cette fonction. Dans la famille agnatique ou lignage, l'autorité de l'homme marié ne pouvait reposer ni sur la richesse, puisque rien ne lui appartenait en propre, mais qu'il vivait dans l'indivision avec ses frères, ni sur la fonction nourricière et éducative, puisque celle-ci appartenait d'abord au groupe large. La concentration des fonctions patrimoniale, nourricière et éducative sur une seule tête, parallèle au développement de la propriété privée aboutit à doter l'homme marié de privilèges considérables qu'il ne possédait pas

auparavant.

Fustel de Coulanges attribuait à la religion la hiérarchie des statuts des sexes et des générations dans la famille antique (50). Mais en même temps, il reconnaissait que "l'idée de propriété privée était dans la religion même" (51), que les dieux de chaque famille ne "pouvaient être adorés que par elle, ne protégeaient qu'elle, ils étaient sa propriété" (52). Plus tard, E. Westermarck montrera que le développement de la puissance paternelle et maritale est indépendante du culte que l'homme a pu se rendre dans certaines sociétés, puisqu'on la trouve dans des sociétés qui, comme celle du Moyen-Age, n'ont pas de religion domestique. Par contre il voit un lien très étroit entre l'organisation de la famille et la constitution politique de la société, "en particulier dans l'intervention du pouvoir royal pour renforcer au Moyen-Age la puissance patriarcale et maritale dans les pays occidentaux" (53).

Mais comme on l'a vu, ce renforcement n'aurait pas été possible si les groupes familiaux larges (le consortium romain, le lignage moyen-âgeux) ne s'étaient séparés de la propriété collective pour la céder, sous la pression de l'évolution économique, au groupe constitué par une famille plus réduite. Et conjointement au transfert des anciennes fonctions patrimoniales au profit du père de famille, s'opé-

(50) FUSTEL DE COULANGES, "La cité antique", Hachette, p.94

(51) Ibidem, p.63

(52) Ibidem, p.64

(53) E. WESTERMARCK, "Histoire du Mariage", 2^e édition, 1938, Paris, Mercure de France, t.IV, chap.XXII, p.72 à 87.

ra un changement de structure qui affecta profondément le statut de la femme et de l'enfant.

C'est d'ailleurs par quelques considérations sur ce dernier que nous voudrions terminer ce chapitre.

Un texte italien de la fin du XV^e rapporté par Philippe ARIES (54) nous donne une idée très suggestive de la famille médiévale et de son attitude à l'égard de l'enfant, au moins en Angleterre. Il est extrait par l'historien anglais Furnival (55) d'une "relation de l'île d'Angleterre" écrite par un italien : "le manque de coeur des anglais se manifeste particulièrement dans leur attitude à l'égard de leurs enfants. Après les avoir gardé à la maison jusqu'à l'âge de 7 ans, 9 ans (chez nos anciens auteurs, 7 ans est l'âge où les garçons quittent leur famille pour rejoindre l'école ou le monde des adultes) ils les placent, aussi bien les garçons que les filles, pour le gros service dans les maisons d'autres personnes, auxquelles ces enfants sont liés pour une durée de 7 à 9 ans (donc jusqu'à l'âge de 14 à 18 ans environ); on les appelle alors des apprentis. Pendant ce temps, ils accompliront tous les offices domestiques. Il en est peu qui évitent ce traitement, car chacun, quelle que soit sa fortune, envoie ainsi ses enfants dans la maison d'autrui tandis qu'il reçoit chez lui des enfants étrangers." L'Italien trouve cette coutume cruelle, ce qui laisse entendre qu'elle était inconnue ou oubliée dans son pays. Il insinue que les

(54) P. ARIES, "L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime", PLON, 1960, p. 408-410.

(55) A relation of the Island of England, Camden Society 1897, p. 14, Londres, 1868.

Anglais recouraient aux enfants des autres parce qu'ils pensaient être ainsi mieux servis que par leurs rejetons. En fait, l'explication que les Anglais eux-même donnaient à l'observateur italien devait être la bonne : "pour que les enfants apprennent les bonnes manières". Ce genre de vie fut probablement de l'avis d'Aries, commun à l'occident médiéval; d'une manière générale, la principale obligation de l'enfant ainsi confié à un maître est de "servir bien et dûment" celui-ci. Ce service domestique semble se confondre avec l'apprentissage, forme très générale de l'éducation, et c'est par ce service que le maître transmettra à un enfant, et pas au sien, à l'enfant d'un autre, le bagage de connaissances, l'expérience pratique et la valeur humaine qu'il est censé posséder. Il est intéressant de noter combien à cette période médiévale la transmission d'une génération à l'autre était assurée par la participation familière des enfants à la vie des adultes. Partout où l'on travaillait, partout aussi où l'on s'amusait, même dans les tavernes, les enfants étaient mêlés aux adultes.

Dans ces conditions, l'enfant échappait bien tôt à sa propre famille, même s'il devait y revenir plus tard, devenu adulte, ce qui n'était pas toujours le cas. La famille ne pouvait donc alors alimenter un sentiment existentiel profond entre les parents et les enfants. Cela ne signifiait pas forcément que les parents n'aimaient pas leurs enfants, mais ils s'en occupaient moins pour eux-même que pour le concours de ces enfants à l'établissement de la famille. La famille était une réalité morale et sociale plutôt qu'affective; ou bien elle ne correspondait à rien de plus qu'à l'installation matérielle du couple au sein d'un milieu plus vaste, le village, la ferme, la "cour", la "maison" des maîtres et des seigneurs où ces gens

vivaient plus longtemps et plus souvent que chez eux, à moins qu'ils n'aient même pas de chez eux, vagabonds sans feu ni lieu, gueux... ou bien la famille se confondait avec la prospérité du patrimoine, l'honneur du nom. La famille n'existait quasiment pas comme milieu affectif et quand il y avait du bien et de l'ambition, le sentiment s'inspirait de celui qu'avaient provoqué les anciennes relations lignagères.

Ainsi, "au moyen-âge, au début des temps modernes, longtemps encore dans les classes populaires, les enfants étaient confondus avec les adultes, dès qu'on les estimait capables de se passer de l'aide des mères ou des nourrices, peu d'années après un tardif sevrage, à partir de 7 ans environ. Dès ce moment, ils entraient d'emblée dans la grande communauté des hommes, partageaient avec leurs amis, jeunes ou vieux les travaux et les jeux de chaque jour. Le mouvement de la vie collective entraînait dans un même flot les âges et les conditions sans laisser à personne le temps de la solitude et de l'intimité. Dans ces existences trop denses, trop collectives, il n'y avait pas de place pour un secteur privé. La famille remplissait une fonction, elle assurait la transmission de la vie, des biens et des noms, elle ne pénétrait pas loin dans la sensibilité. Des mythes comme celui de l'amour courtois (ou précieux) méprisaient le mariage, les réalités comme l'apprentissage des enfants, relâchaient le lien affectif entre parents et enfants: on peut concevoir la famille moderne sans amour, mais le souci de l'enfant et la nécessité de sa présence y sont enracinés. Cette civilisation médiévale avait oublié la *piadeia* des anciens et elle ignorait encore l'éducation des modernes. Tel est le fait essentiel: elle n'avait pas l'idée de l'éducation. Aujourd'hui notre société dépend, et sait qu'elle dépend, du succès de son système d'éducation. Elle a un système d'éducation, une conception de l'éducation, une conscience de l'éducation.

Des sciences nouvelles comme la psychanalyse, la pédiatrie, la psychologie, se consacrent aux problèmes de l'enfance et leurs consignes atteignent les parents à travers une vaste littérature de vulgarisation. Notre monde est obsédé par les problèmes physiques, moraux, sexuels de l'enfance. Cette préoccupation, la civilisation médiévale ne la connaissait pas, parce que, pour elle, l'enfant, dès son sevrage ou peu après devenait un compagnon naturel de l'adulte " (56).

Le grand événement fut donc, à partir du XV^e la réapparition du souci éducatif, en tous cas dans l'extension de la fréquentation scolaire aux garçons de la bourgeoisie, l'extension de la scolarité aux filles ne se répandant pas avant le XVIII^e et le XIX^e malgré les efforts isolés comme ceux de Mme de Maintenon ou de Fénelon.

Le souci éducatif anima un certain nombre d'hommes d'église, de loi, d'étude, encore rares au XV^e mais plus nombreux et influents aux XVI^e et XVII^e où ils se confondirent avec les partisans de la réforme religieuse. Les réformateurs sont des moralistes qui luttent avec détermination contre ce qui leur paraît être l'anarchie de la société médiévale, alors que l'église, malgré sa répugnance, s'y était largement résignée et incitait les justes à chercher leur salut loin de ce monde païen, dans la retraite des cloîtres. On assiste ainsi à une véritable moralisation de la société et de la religion et ces champions d'un ordre moral reconnaissent l'importance de l'éducation. On crée des collèges surveillés, les Jésuites, les Oratoriens deviennent des ordres enseignants qui s'adressent à des jeunes. On admet désormais que

(56) P. ARIES , op.cit.p.463.

l'enfant n'est pas mûr pour la vie, qu'il faut le soumettre à un régime spécial "une quarantaine" (57) avant de le laisser rejoindre les adultes.

Le souci nouveau de l'éducation va s'installer peu à peu au coeur de la société et la transformer de fond en comble. La famille cesse d'être seulement une institution du droit privé pour la transmission des biens et du nom, elle veut assumer une fonction morale et spirituelle. Aries insiste sur toute l'iconographie du XVII^e exprimant les sentiments nouveaux à l'égard des enfants. "Les parents, nous dit un texte de 1602, qui ont le souci de l'éducation de leurs enfants (liberos erudiendos) ont droit à plus d'honneur que ceux qui se contentent de les faire naître. Ils leur donnent non seulement la vie, mais une vie bonne et saine. C'est pourquoi ces parents ont bien raison d'envoyer leurs enfants, dès l'âge le plus tendre, au marché de la sagesse (autrement dit au collège) où ils deviendront les ouvriers de leur propre fortune, les ornements de la patrie, de la famille et des amis" (58).

Le double mouvement, retour des enfants au foyer où les parents de la bourgeoisie s'intéressent à leur éducation, et la fréquentation scolaire, concourent tous deux à retirer les enfants de la société des adultes. L'école enferme une enfance autrefois libre, dans un régime disciplinaire de plus en plus strict qui aboutit au XVIII^e et XIX^e à la claustration totale de l'internat. "La sollicitude de la famille, de l'Eglise, des moralistes et des administrateurs a privé l'enfant de la liberté dont il jouissait parmi les adultes. Elle lui a in-

(57) Ibidem p.465

(58) Ibidem p.465

54
fligé le fouet, la prison, les corrections réservées aux condamnés des plus basses conditions. Mais cette rigueur traduit un autre sentiment que celui de l'ancienne indifférence: un amour obsédant qui devait dominer la société à partir du XVIII^e. On conçoit sans peine que cette invasion de l'enfance dans les sensibilités ait provoqué les phénomènes maintenant mieux connus du malthusianisme, du contrôle des naissances. Celui-ci est apparu au XVIII^e, au moment où la famille achevait de se réorganiser autour de l'enfant, et dressait entre elle et la société le mur de la vie privée" (59).

Progrès de la vie privée dont l'organisation de la maison répond à ce souci nouveau chez les bourgeois et les nobles de se défendre contre le monde. C'est déjà la maison moderne qui assure l'indépendance des pièces, en les ouvrant sur un couloir d'accès. Si elles communiquent entre elles, on est obligé de les traverser pour passer de l'une dans l'autre. "On a dit que le confort date de cette époque; il est né en même temps que l'intimité, la discrétion, l'isolement, il en est l'une des manifestations". (60). Il n'y a plus de lits n'importe où. Ils sont réservés à la chambre à coucher, équipée de chaque côté de l'alcôve de placards et de réduits où apparaît un outillage nouveau de toilette et d'hygiène. En France, la chambre tend à s'opposer à la salle, celle où l'on reçoit, celle où l'on mange. En Angleterre, on garde le même mot pour les deux pièces, room, mais pour désigner la salle, on le fait précéder d'un préfixe. Cette spécialisation des pièces d'habitat répond à un besoin nouveau d'isolement et le fait de sonner les servantes est bien caractéristique de ce nouveau besoin de se défendre des intrus....

Ajoutons que c'est à cette période que le souci d'égalité entre les enfants - mais les idéaux révolutionnaires ne sont pas loin-

s'exprime par le déclin de la coutume d'avantager, par héritage et autrement le fils aîné. Ce sont d'ailleurs les mœurs et non le code civil ni la révolution qui ont supprimé le droit d'aînesse et sous la Restauration, Villèle écrivant à Polignac le 31 octobre 1824 (61) se plaindra que "sur vingt familles aisées, il y en a à peine une où l'on use de la faculté d'avantager l'aîné ou tout autre des enfants. Les liens de subordination sont tellement relâchés partout que dans la famille, le père se voit obligé de ménager ses enfants". Mais nous n'en sommes pas encore là.

Au terme de ce chapitre, nous voici déjà au seuil de "la famille moderne", famille moderne qui a retiré de la vie commune, non seulement les enfants mais une grande partie du temps et du souci des adultes. On conçoit que cette emprise morale de la famille ait été d'abord un phénomène bourgeois. Il n'est pas étonnant que l'on retrouve là encore un rapport entre le sentiment de la famille et le sentiment de classe.

(59) Ibidem p.465

(60) Ibidem p.451

(61) Ibidem p.456

CHAPITRE II

LES CHANGEMENTS DU XIX^e ET LA STRUCTURE DE LA FAMILLE INDUSTRIELLE

A/ Changements du XIX^e : le cadre idéologique

Le rétrécissement de la famille au couple et l'absence d'enracinement au sol par le déclin des propriétés foncières, voilà si l'on veut deux caractéristiques liées entre elles qui expriment d'une certaine façon au XIX^e une évolution dont les répercussions notamment sur les stéréotypes du masculin et du féminin n'ont pas encore obtenu tous leurs effets.

En Europe, la grande famille, liée encore aux traditions patriarcales, groupait les fils aînés, leur femme et leurs enfants, sous l'autorité d'un seul chef de famille, ordinairement l'ancêtre. Ce qui était vrai aussi bien de la famille paysanne que des lignées aristocratiques.

La famille bourgeoise de la fin du siècle dernier, ou, suivant la terminologie de Mumford (1), la famille de l'ère paléotechnique présente encore une sévère hiérarchie et projette ses propres images du couple, du masculin et du féminin sur l'ensemble de la population. Ce sont d'ailleurs les images traditionnelles d'une structure agraire : les paysans guerriers. Pourtant dans cette conception bourgeoise de la famille et du rôle des sexes, des changements sont

(1) L. MUMFORD , "Technique et civilisation", Seuil, 1950

amorcés qui demeurent le plus souvent inconscients.

Les traditions familiales et les stéréotypes des rôles masculin et féminin sont encore proclamés autour de lois universelles parce que naturelles. Mais la proclamation de ces lois naturelles se fait dans un nouveau cadre économique et idéologique.

Que cette référence "idéologique" à la "nature" soit extrêmement ambiguë, cela mérite d'être explicité. Et pourtant pour les conservateurs, il s'agit de recourir à une systématisation de la féodalité et du lien familial à la propriété foncière, alors que pour la bourgeoisie montante, il s'agit d'envisager une tout autre organisation "naturelle" de la société, avec d'autres sources de richesse mais avec la même sécurité dans l'inviolable droit de propriété. Les constructions conceptuelles de Louis de Bonald caractérisent bien, semble-t-il la nostalgie conservatrice. Le passé se transmue en idéologie. "Ce dernier a senti la nécessité de justifier systématiquement une situation vécue sous l'ancien régime et que la Révolution française, en instituant le divorce, avait mise en péril de mort; pour interdire qu'on la remette sans cesse en question, autrement dit pour barrer la route à toute évolution jugée dangereuse, il a voulu en faire une situation, un état de choses naturel. Mais chez lui, l'état naturel de la société, c'est la perfection qu'elle acquiert au terme d'un long processus dont le point de départ est l'état natif, et cette perfection est révélée et voulue par Dieu "(2). Cette perfection est atteinte dans une organisation chrétienne de la vie so-

(2) R. DENIEL, "Femmes dans la ville", Revue de l'A.P., mars 1964, p.288

cialle de type théocratique. La nation est une grande famille hiérarchisée dont le roi est le père; le père de famille comme le chef de l'état répercutent tous deux, chacun à leur rang, l'image du père céleste. Et leur pouvoir paternel émane de la suprême paternité divine.

L'Eglise de France accepte avec enthousiasme un système qui valorise la famille et la religion et met au premier rang les lois naturelles. Ainsi l'évêque de MENDE qui écrit à ses diocésains pour le carême de 1820: "dans les hameaux et les chaumières, conservez précieusement votre simplicité patriarcale, entretenez l'union de vos familles, méfiez-vous de ces promesses artificielles qui ont plus d'éclat que de solidité et qui, sous prétexte d'un bonheur chimérique, veulent vous soustraire à la soumission que vous devez au roi et à ses commandements"... (3)

Dans cette vision patriarcale de la famille, le rôle de la femme est fixé et limité: elle sera religieuse ou mère de famille. Pas d'études pour les filles qui ne doivent être préparées qu'à leur rôle de ménagère. C'est d'ailleurs ce qu'affirme la même année (1820) l'archevêque d'Avignon dans son mandement de carême: "En vain le monde se présente avec tous ses charmes à ce sexe qu'on appelle faible, parce que toute sa force est dans son âme, il renoncera aux agréments de la nature, aux avantages de la fortune, au charme d'une vie indépendante, pour embrasser un état pénible qui l'obligera au renoncement, aux privations, à la pauvreté, à toutes les mortifications que la chair redoute, il mettra son bonheur à vivre de Dieu et avec Dieu". (4)

Voilà pour la religieuse. Pour les mères de famille, écoutons: "en vain le monde taxera d'hypocrisie ces mères de famille qui, renonçant à leur plaisir, ne s'occuperont que des vérités éternelles et du soin

du ménage (c'est à dire pas de responsabilités politique ou sociale). Elles se consoleront des calomnies du monde et du mépris de leur conduite par l'approbation de la cour céleste et l'estime de ceux qui n'ont pas fléchi le genou devant les idoles de Baal" (5).

Voilà pour l'Eglise. Et la bourgeoisie? Un grand nombre de ses membres doit le départ de sa fortune à la vente des biens nationaux et, dans son ensemble, la part masculine se veut voltairienne et sans préjugés. Or cette bourgeoisie qui est comme on le sait la principale bénéficiaire de la Révolution adopte volontiers des idées traditionnelles sur la famille. La rigueur des liens familiaux sera d'ailleurs compensée par une grande liberté sexuelle, les convenances étant sauves. Acceptation qui se fonde sur des avantages économiques. La proclamation de l'autorité souveraine du père de famille permet de gouverner les capitaux en même temps que les alliances. L'idéologie libérale fournit son propre type d'explication et de justification. Professant que le marché trouve son équilibre dans la libre concurrence, que la lutte pour la vie produit l'harmonie sociale, dans le jeu de lois purement naturelles, l'homme libéral est heureux de pouvoir prôner des institutions qui catalysent et rendent inoffensives les grandes forces d'une sexualité qui menacerait l'ordre public, et d'assurer sa sécurité sur des fondements "naturels" même s'il ne sait pas trop de quelle nature il s'agit.

(3) L'Ami du clergé et du roi, 16 février 1820

(4) Ibidem, 27 mars 1820

(5) Ibidem

En matière de liens familiaux, catholiques, bourgeois et en général les conservateurs croient rejeter les traditions; ils la déforment et la durcissent. Si d'ailleurs ils sont obligés de la définir aussi fermement, c'est que les fondements en sont déjà très ébranlés. Certaines différences sont pourtant manifestes; en milieu bourgeois, ces traditions ne sont déjà plus basées sur la transmission du patrimoine foncier, mais d'un capital. Le lien à la terre était l'essentiel: il est coupé. Quand l'objet même de la transmission n'est pas changé, c'est le moyen qui fait défaut: le droit d'aînesse a été déchu; aussi soutenu par la grande majorité du clergé, Louis de Bonald combat pour son rétablissement. Sa suppression conduit, dit-il "à une famille sans perpétuité et sans avenir". C'est le lien parental qui se détend et du fait même c'est le fondamental qui est atteint et le fondamental, c'est "la conservation, la perpétuité de la famille propriétaire; or les familles qui cultivent la terre, que le père du genre humain lui a donnée pour sa demeure, sont assurément de droit divin et naturel" (6).

Dans cette conception de la famille, le lien est essentiellement parental. Le conjugal passe au second plan. Cet arrière-fond idéologique n'est pas sans infléchir l'illustration traditionnellement donnée aux fins du mariage, distinction chère aux moralistes. Il est une façon de comprendre la génération comme la fin primaire du mariage qui dérive directement de ces constructions idéologiques et de ces nostalgies du passé pré-révolutionnaire. (7).

(6) LOUIS DE BONALD, "De la famille agricole, de la famille industrielle et du droit d'aînesse". In Adrien LE CLERE, "Mélanges littéraires politiques et philosophiques", Paris, 1854, pp. 36-37

C'est un capital récemment acquis que le bourgeois aura à transmettre, et non pas un patrimoine à la fois de traditions et de biens fonciers. On peut acheter des biens fonciers, mais des traditions familiales? Ce manque d'enracinement lui sera fortement reproché. Sans doute l'individualisme qu'il professe fait du bourgeois un farouche adversaire du droit d'aînesse. Si cette suppression accélère la décomposition du droit d'aînesse, il n'en sera pas mécontent; mais la nouvelle forme de propriété bourgeoise peut être partagée entre les enfants et le partage devenir très dangereux... C'est alors que l'accent va être mis en sens inverse du passé sur le rapport richesse et famille nombreuse. Dans la famille patriarcale, le grand nombre d'enfants est une richesse; dans la famille bourgeoise, c'est une menace à la richesse acquise. Mais la famille nombreuse sera une menace encore bien plus grande pour l'ouvrier, cette classe nouvelle d'hommes qui vient d'apparaître. Le lien mis par les parents entre le nombre d'enfants et la richesse n'est possible que si l'entreprise, artisanale ou agricole, ne déborde pas le cadre familial; l'ouvrier est menacé qui gardera le même salaire quelque soit le nombre de personnes à charge. Le rôle que va jouer alors la famille dans la société économique est entièrement transformé. La famille n'est plus l'unité fondamentale de production et de consommation. Dans l'insertion sociale, le bouleversement du rôle économique mine à sa racine même la famille élargie de type parental, qui va tendre à laisser la place à une famille plus conjugale que parentale, beaucoup plus caractérisée par la mobilité que par l'enracinement.

(7) distinction qui remonterait au-delà du christianisme.

B/ La structure de la famille industrielle

Le lien indissociable entre la fonction et la structure du groupe familial dont nous parlions à propos de la famille "ancienne", se révèle également quand on étudie la famille industrielle. Nous désignons par là un type de famille urbaine (ouvriers, petits employés, etc...) dont les membres vivent exclusivement d'un travail salarié, indépendamment de toute fortune, mobilière ou immobilière, héritée des parents. Cette désignation n'a d'ailleurs rien d'arbitraire, car elle implique l'origine de ces familles. Certes on peut signaler l'existence de familles salariées avant l'apparition de l'industrie. Mais il n'en reste pas moins que c'est par suite de la révolution industrielle impliquant des moyens technologiques considérables par rapport au passé (8) que se produisit, dans les villes, un afflux de population qui, désertant les campagnes et abandonnant le patrimoine ancestral des parents, se prolétarisait et dépendait exclusivement pour son entretien du paiement d'un travail salarié. Le nombre des salariés va croissant: aujourd'hui, 93% de la population active en Angleterre et si le chiffre se trouve en France autour de 80%, c'est à cause d'un certain nombre de professions dites libérales où pour ce qui nous intéressent ici, les liens vont aussi en s'estompant. De plus, au moins 45% des Français meurent sans laisser d'héritage et de toutes manières le bien foncier est objet de spéculation au même titre que d'autres sources de revenu. La famille cesse donc d'être dans la ma-

(8) Certains économistes parlent avec l'Automation de Troisième révolution industrielle.

jorité des cas l'unité de consommation et de production qu'elle fut pendant des siècles, lorsqu'elle se confondait avec une base patrimoniale. En même temps, par le fait qu'elle se sépare des parents demeurés à la campagne, qu'elle vit dans les locaux souvent exigus des villes, sa dimension se restreint considérablement. A Paris, environ 65% des ménages sont composés d'un ou deux enfants seulement (9). Loin d'être particulière à Paris, cette réduction de la famille est un phénomène qui s'observe dans les pays occidentaux au bout de 2 ou 3 générations de familles paysannes qui viennent habiter la ville. On constate comme on l'a vu que la famille salariée tend à se réduire au couple et aux enfants en bas-âge. La perte par là d'origine de ses anciennes fonctions économiques oblige le père à chercher du travail chez les employeurs, la femme elle-même doit souvent travailler pour différentes raisons, en tous cas soit pendant la période précédant le mariage, soit après sa dissolution, divorce, séparation ou veuvage. En France, "le pourcentage de travail féminin reste encore plus fort dans la classe ouvrière malgré le développement de l'activité professionnelle des femmes appartenant à des classes moyennes ou à la bourgeoisie" (10). De même, l'enfant d'ouvrier travaille plus souvent que l'enfant des autres classes sociales. L'âge du travail rémunéré est de 17 ans pour l'ouvrier qualifié et de 20 ans pour l'employé, de 25 ans pour les professions libérales (11). Enfin, l'aide que les voisins peuvent

(9) Le ménage au sens statistique ne se confond pas avec la famille.

(10) Sociologie comparée de la famille contemporaine, p. 161

(11) Ibidem p. 185

apporter à un couple isolé avec des enfants en bas-âge habitant un immeuble ouvrier de la ville, n'a rien de comparable à l'aide que les voisins apportent à la famille paysanne, isolée dans une maison à part, où plusieurs générations cohabitent, permettant à la mère de famille de bénéficier en cas de maladie ou de maternité de l'entraide d'ascendants ou de collatéraux.

A la campagne, l'entraide villageoise porte en priorité sur le travail paysan, sur la récolte qu'il faut terminer à tout prix; elle affecte assez peu la famille, sauf au moment des rites de passage, à propos d'une naissance, d'une mort, d'un mariage. Au contraire, dans les quartiers ouvriers, les voisins apportent leur aide dans la vie quotidienne des familles (garde des enfants, soins apportés aux malades, rôle culturel et d'accueil auprès des jeunes ou des femmes en provenance de la campagne, etc...) (12). Et cette intrusion tantôt faste, tantôt ambiguë des voisins dans la vie familiale ouvrière, est favorisée par la réduction de ce groupe qui ne comprend ni ascendants, ni collatéraux susceptibles d'aider la mère, par la promiscuité de nombreux logements ouvriers, qui existe aussi bien à l'hôtel que dans les H.L.M. ou dans les logements ordinaires.

Mais ce n'est pas tout : à ce partage et à cette perte des fonctions traditionnelles de la famille, liés à la concentration urbaine, à la réduction de la famille, à sa dépendance du salariat, s'ajoute le partage des fonctions provenant de la multiplicité des or-

(12) A. VIEILLE, "Relations parentales et relations de voisinage chez les ménages ouvriers de la Seine", Cahiers internationaux de sociologie, 1954, XVII, p. 140-153.

ganismes sociaux dans une société basée sur la division du travail; les prestations servies par les allocations familiales ou la sécurité sociale aux personnes inactives, soit par suite de leur âge (enfants, personnes âgées) soit par suite de leur sexe (mères élevant les enfants en bas-âge) soit par suite de leur état (malades, invalides, accidents du travail) réalisent un transfert partiel à la société des fonctions de prise en charge matérielle que la famille monopolisait dans le passé. Mais ce transfert de fonctions à la société ne fut pas le résultat mécanique de la division du travail par suite de la révolution industrielle. Les facteurs sociaux, en particulier l'insécurité de la famille par suite de l'état de crise chronique qui lui apportait tantôt le chômage, tantôt la maladie, l'invalidité ou l'accident, réalisèrent une pression externe qui détermina les familles ouvrières à trouver une solution à leurs maux dès le début du XIX°. Dès 1804, on voit les membres de différents corps de métier "s'associer entre eux pour former, à l'aide de cotisations individuelles un fond commun destiné à soulager ceux qui tomberaient malades ou que la vieillesse rendrait incapables de gagner, par leur travail, leur subsistance et celle de leur famille" (13). Cette association, on s'en doute, réalisa une nouveauté considérable par rapport aux corporations et confréries du Moyen-âge qui survécurent jusqu'au début du XIX°. Celles-ci "ne constituaient nullement des sociétés de secours réciproques, mais des coalitions de défense

(13) J.C.P. ROUGIER, "Les Associations ouvrières", Lyon, Guillaumin, 1864, p.84

mutuelle "sur la base d'intérêts professionnels:"la chose commune à laquelle tout était sacrifié,c'était le métier.L'intérêt du sociétaire malade,âgé ou infirme,disparaissait devant l'intérêt professionnel,ce qu'il s'agissait avant tout de sauver et de maintenir intact,c'étaient les privilèges et les monopoles de la corporation" (14).Le règlement et les statuts de ces corporations et confréries ne prévoyaient pas la prise en charge partielle des fonctions de la famille,en cas de maladie,d'invalidité ou de vieillesse de l'artisan,membre de l'association.

On s'en remettait pour cela à la protection du saint qui était reconnu comme le patron de chaque corporation.Les sociétés de secours mutuels,créées par les ouvriers dès le début du XIX^e dans les grands centres industriels (Paris,Lyon,la région du Nord et de l'Est) remplacèrent cette protection par celle des sociétaires. Les statuts des mutuelles concernèrent d'abord les seuls ouvriers actifs du sexe masculin,puis les femmes qui travaillaient,enfin les épouses non actives des sociétaires et leurs enfants.Des indemnités en cas de maladie ou de chômage,des sortes de retraites de vieillesse étaient assurées aux membres actifs,outre les remboursements des frais de médecin et de pharmacie,seules prestations servies aux non actifs.En 1826,on recensait déjà 184 sociétés de secours mutuels à Paris,et 113 dans le Nord,grouvant plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers.

La seconde étape de ce transfert des fonctions traditionnelles de la famille à des tiers se réalisa lorsque,dans la seconde

(14) Ibid.,p.87

moitié du XIX^e, les employeurs assurèrent la gestion de ces anciennes sociétés, primitivement gardées par les ouvriers. L'insuffisance des cotisations, due aux bas salaires des ouvriers, le manque de cadres nécessaires à la gestion des caisses, avaient provoqué des difficultés dans le fonctionnement des mutuelles ouvrières: aussi, ce qui a été appelé le "paternalisme industriel" réalisa une coordination par le patronat des efforts antérieurs, dispersés entre les mutuelles d'entreprise, pour aider la famille ouvrière à remplir ses fonctions.

La troisième étape s'effectuera quand les caisses de compensation assurant une véritable péréquation à l'échelon national entre les charges des entreprises, furent généralisées, dès 1920, et aboutirent en 1945, à la création du système actuel de sécurité sociale, d'allocations familiales, de retraite vieillesse, etc... (15). L'état reprit, les syndicats l'ont toujours revendiqué comme leur conquête, sur la base nationale, l'idée de mutuelles ouvrières, qui exista, il y a 150 ans, sur la base d'entreprises ou de groupes d'entreprises. Les premiers assurés sociaux, retraités, allocataires pour charges familiales furent d'abord des salariés (ouvriers, employés, fonctionnaires) même si aujourd'hui des catégories de non-salariés (commerçants, artisans, paysans, etc) revendiquent également le bénéfice de ces prestations, après avoir exprimé pendant des années une hostilité patente à ce système. R. Lebel remarque par exemple comment le fait que les prestations familiales visent à couvrir les seuls besoins minima de l'enfant, "semble justifier la tendance cons-

(15) E. DOLLEANS et G. DEHOVE, "Histoire du travail en France. Mouvement ouvrier et législation sociale", Paris, t. II, p. 404 et suiv.

tatée à la généralisation de ces mesures, quels que soient les groupes sociaux"(16), alors qu'à l'origine, les travailleurs salariés en furent les seuls bénéficiaires. Ceci nous semble intéressant parce qu'on voit comment le modèle de la famille atomistique fait même tache d'huile dans une société industrielle, ainsi que le partage des fonctions traditionnelles que ce modèle implique. Mais la condition initiale de ce modèle fut l'éclatement de la famille ancienne sous l'effet de l'industrialisation et de sa dépendance exclusive du salariat.

Malgré la généralisation de ce modèle dans les familles urbaines, on peut constater des différences suivant la catégorie socio-professionnelle dans l'attitude à l'égard du partage des anciennes fonctions familiales. Ainsi P. Chambart de Lauwe constatait en 1958 que dans la région parisienne, comme dans les villes de province, les familles d'ouvriers et d'employés sont plus favorables au partage des fonctions de loisirs et de travaux ménagers avec des tiers que les familles d'intermédiaires (17).

On a pu constater également quelle résistance suscite, chez les parents en provenance de la campagne ou des pays sous-développés, l'idée de faire soigner ses enfants malades à l'extérieur de la famille, du moins quand il s'agit d'affections pour lesquelles

(16) Ibid.

(17) P.H. CHOMBART DE LAUWE et L. COUVREUR, "Ménages et catégories sociales dans les habitations nouvelles", Informations sociales, 1958, n° 5

on fait appel au médecin généraliste (il en va souvent différemment quand il s'agit de soins à domicile relevant d'un système d'hygiène mentale, mais ce qui est mis en jeu alors est très différent comme nous le verrons plus loin). Tout se passe comme si les parents refusaient le partage du monopole des fonctions que la famille assurait dans une économie d'ancien régime ou sous-développée, parce que l'idée de famille s'est identifiée pour eux à ce monopole.

Ainsi se dessine dans la région parisienne comme dans les autres villes industrialisées, un type de famille, la famille industrielle qui, par suite de sa dépendance au salariat, a perdu son ancienne fonction patrimoniale et le monopole des fonctions d'identification sociale, de production et de consommation, d'entretien matériel, de protection et de soins, de loisirs et d'éducation à l'égard des membres qui, en nombre réduit, la composent (mari, femme, enfants en bas-âge). Tout indique d'ailleurs que le transfert des fonctions traditionnelles de la famille à des tiers n'est encore qu'à ses débuts. L'élément moteur en sera sans doute les familles industrielles. Par exemple, c'est surtout à l'entreprise (usine, administration, grands magasins, etc...) que se formulent les exigences des salariés en matière de cantines, de crèches, de loisirs et de vacances, organismes susceptibles d'opérer un transfert, soit un partage des fonctions familiales traditionnelles avec des tiers.

Un tel changement dans les fonctions de la famille ne pouvait pas ne pas affecter les structures liées à un type de famille qui, telle la famille patriarcale de l'ancien régime, assurait la plupart des fonctions à l'égard de ses membres. Le changement le plus

frappant sans doute concerne le statut des sexes et des générations et nous insisterons sur les points qui nous semblent essentiels et pleins d'intérêt pour notre sujet.

Nous avons vu comment la famille patriarcale du XVI^e, dont le modèle est encore à la base de la famille bourgeoise d'aujourd'hui, consacrée par la législation familiale française, se donna la propriété privée du bien de famille, autrefois indivis entre les membres de la communauté taisible ou du lignage. Il en résulta que la fonction patrimoniale passa de ces groupes au mari ou au père qui, avec la liberté de tester ou de déshériter, se vit attribuer des pouvoirs de fait sur la femme et les enfants qu'il n'eut jamais dans le passé. Mais dans la famille industrielle qui apparaît au XIX^e, le père n'assure plus cette fonction patrimoniale, puisqu'il n'a plus de biens meubles ou immeubles hérités des parents; le père ramène à la maison un salaire le plus souvent insuffisant qui doit être complété par les gains résultant du travail de la femme ou des enfants. L'argent est trop rare dans le foyer pour qu'il y ait plusieurs "consommateurs" inactifs, car plus il y a de consommateurs, plus il est difficile de boucler un budget. Dans ces conditions, naquit l'habitude de confier le salaire à l'épouse qui, pendant que son mari est au travail pouvait parcourir les marchés pour comparer les prix et acheter ce qui était le plus avantageux. Les écrits du XIX^e comme les recherches de G. Duveau nous apprennent que la femme de l'ouvrier était déjà au XIX^e considérée comme "l'intendante de la maison" à laquelle le mari remettait le salaire en échange d'un "pourboire" ou petite somme d'argent destinée à ses besoins personnels. Des enquêtes assez récentes sur l'administration des biens par les femmes

dans le ménage ouvrier (18) ne font que constater la permanence d'une coutume qui est aussi devenue une norme dans la classe ouvrière, norme indépendante du type de logement. Quelle est la signification profonde d'une telle coutume?

On a dit que le mari n'abandonnait pas du tout son autorité en agissant ainsi; une telle interprétation pourrait bien relever de l'illusion universaliste en ce qu'elle risque de transformer des standards et des normes propres à un groupe social ou à un pays dans l'interprétation de faits constatés dans un autre groupe social ou pays. Des enquêtes ont été faites auprès des intéressés aussi bien dans les logements ordinaires que dans les hôtels meublés (19). Elles font ressortir que le mariage ouvrier était avant tout un mariage consentuel, et que l'on accordait plus d'importance aux éléments matériels du mariage (cohabitation, remise de la paie à la femme) qu'aux éléments juridiques (mariage civil) ou extérieurs (la cérémonie religieuse). Mais de tous ces éléments, c'est bien la remise du salaire de l'époux à l'épouse qui est le point capital. Pourquoi? Parce que d'après ces enquêtes, le mariage est un contrat tacite par lequel l'homme s'engage à abandonner son salaire à la femme qui s'engage en retour à le dépenser dans l'intérêt de la famille. Dans ce contrat, les deux

(18) En particulier P. FOUGEYROLLAS, "Prédominance du mari ou de la femme dans le ménage", *Population*, 1951.

P.H. CHOMBART DE LAUWE, "La vie quotidienne des familles ouvrières", Paris, C.N.R.S.,

A. MICHEL, "Famille, industrialisation, logement", p.188 et suiv.

(19) Ibid.

partenaires s'engagent l'un à l'égard de l'autre en tant que personnes libres et égales: on ne voit pas du tout où apparaît l'autorité du mari dans ce contrat; il est reconnu à la femme le droit de se séparer (avec ou sans divorce) d'un mari qui ne lui remet pas sa paie, inversement, on reconnaît au mari le droit d'abandonner une épouse qui dilapide l'argent du ménage. Si on reconnaît à chacun ce droit, c'est bien que le contrat initial n'a pas été respecté. Inversement, on constate que certaines jeunes femmes refusent d'accepter la paie de l'homme, avec lequel elles cohabitent quand elles n'ont pas l'intention de l'épouser.

En refusant le salaire de l'homme, elles se réservent le droit de mettre fin à une cohabitation; en l'acceptant, elles se sentiraient liées par un contrat tacite.

Le fait que le mari prenne avec sa femme, en commun, les décisions relatives aux dépenses importantes du ménage, ne préjuge en rien de son autorité. Il ne pourrait d'ailleurs en être autrement dans un ménage où le contrat ne porte pas sur le statut des biens de chacun mais sur le statut des personnes. On peut dire que le mariage consensuel qui fait de la femme de l'ouvrier "la gérante des biens du ménage" réalise une communauté qui n'atteint pas le mariage dans lequel, par suite d'une notion romaine de la propriété qui veut que les biens de chaque époux restent dans la lignée d'origine, (paterna paternis, materna maternis) la femme était dépossédée souvent jusqu'à ces derniers temps de toute capacité d'administration des biens communs et des siens propres, soumise qu'elle était à l'arbitraire de la puissance paternelle. Par suite de l'administration

quotidienne des biens du ménage, la femme d'ouvrier jouit de responsabilités importantes dans le ménage, en particulier dans les décisions relatives aux enfants (leur nombre, leur placement, leur orientation scolaire, professionnelle, religieuse, etc.). Si la majorité des ouvriers estime que la femme doit rester au foyer, cette opinion ne reflète pas l'existence d'un modèle défavorable, relatif à la femme qui travaille; celle-ci n'est l'objet d'aucune condamnation qu'elle soit mariée ou célibataire; ce qui est condamné dans l'opinion exprimée, c'est avant tout les conditions mauvaises de travail féminin, et de l'impossibilité matérielle de concilier le rôle féminin et le rôle professionnel en l'absence de crèches et de concordance des horaires de travail avec les horaires d'école... Toutefois, même si la femme de l'ouvrier ne travaille plus quand elle est mariée et qu'elle a des enfants en bas-âge, elle peut toujours retourner à l'usine si les circonstances l'exigent (maladie, accident ou décès du mari, divorce). N'étant pas hostile au travail salarié, elle peut sans doute aussi plus facilement résilier un mariage désastreux. Dans la région parisienne, "le divorce est plus répandu encore dans les masses populaires que dans les classes aisées" (20).

Ainsi la famille industrielle réalise avant tout une entreprise commune entre époux dans laquelle la difficile lutte pour l'existence est la fonction quotidienne du couple, que la femme travaille ou non à l'extérieur. Il était nécessaire pour assurer la survie

(20) T. DESFORGES, "Le divorce en France", Etudes démographiques, éditions familiales de France, p. 200

de cette famille aux ressources trop restreintes d'associer la femme à cette lutte et qu'elle acquiert une capacité économique dont elle était apparemment privée avant et qu'une législation soucieuse avant tout de conserver une notion ancienne de la propriété, lui refuse avec obstination depuis le XVI^e.

De la même façon, le statut des enfants change. Dans la famille de l'ancien régime, l'enfant était dressé en vue d'une fonction, fonction de continuation de la famille, et de prise en charge des parents devenus vieux. Ceux-ci n'ayant pas de retraite de vieillesse, la famille avait pour devise que "les parents existent pour les enfants, mais les enfants existent pour les parents". On dressait l'enfant à assumer son rôle futur: l'obéissance était liée au respect, le respect à la crainte et la crainte à la menace d'exhérédation qui pesait constamment sur l'enfant récalcitrant à l'égard des décisions paternelles relatives à son statut professionnel, ou au choix du conjoint. Dans les familles industrielles, le père n'a plus beaucoup cette fonction patrimoniale, de plus il partage le rôle d'entretien des enfants soit avec la mère, soit avec des services divers, partage dont les enfants sont vite très conscients. Enfin le père n'a pas besoin du concours des enfants pour être assuré d'un minimum dans sa vieillesse; même si ce minimum est très insuffisant, il estime que c'est à la société de le compléter et non aux enfants. Là encore, l'enfant se sépare de son rôle traditionnel.

"Le père apparaît beaucoup plus proche de l'enfant qu'il ne l'était dans la génération précédente. Ceci est particulièrement vrai dans les milieux modestes" (21). De même Chambart de Lauwe et L. Couvreur signalent dans leurs enquêtes sur les familles parisien-

nes et de province que "la place du père croît régulièrement des ouvriers aux intermédiaires en passant par les employés"(22). On constate aussi que l'enfant d'ouvrier devient un consommateur exigeant sous la pression d'une société qui développe ses besoins. A défaut d'émancipation juridique qui attend 21 ans, l'émancipation économique du mineur est rapide, de même l'émancipation sexuelle. Les jeunes ouvriers disposent d'une somme relativement élevée par rapport aux ressources des parents, pour leurs loisirs qui sont toujours pris en dehors de la famille et bien souvent sans aucun contrôle parental. Bref, ils acquièrent un statut majeur bien avant leur majorité, même si les conditions de vie sont difficiles et s'ils ne peuvent espérer une amélioration rapide de leur qualification professionnelle.

Après ce rapide survol de l'émergence de la famille ouvrière, nous voudrions pointer un certain nombre de changements actuels voire très actuels ne concernant pas forcément ce type de famille.

(21) P. LE MOAL, "Aspects psychologiques des relations entre les parents et leurs enfants dans le monde d'aujourd'hui", Familles dans le monde, 1957, p.85

(22) op.cit., p.98

CHAPITRE III

LES CHANGEMENTS ACTUELS

Nous l'avons déjà suggéré, actuellement la famille se caractérise beaucoup plus par la mobilité que par l'enracinement. Cet enracinement dans un sol et dans une tradition était vécu comme une sécurité pour les valeurs humaines: aujourd'hui les valeurs sont moins évidentes et les risques plus grands, mais la sécurité sera cherchée plutôt dans une organisation collective que dans les biens parentaux. L'indépendance du couple est acquise vis à vis de la propriété foncière. On spéculé sur les biens fonciers comme sur le reste. Entreprises et commerces à l'échelle familiale sont encore nombreux, mais l'essentiel de la vie économique se passe en de toutes autres dimensions à un stade qu'envahit maintenant le capitalisme monopolistique.(1) .Le symbolisme d'une maison ancestrale n'est plus de grand soutien pour l'habitant d'un grand ensemble, si ce n'est de lui permettre de rêver...

La famille est devenue mobile, de la mobilité même qui caractérise la société "industrielle": mobilités des objets (capitaux, structures, institutions, usines, etc...), mobilité des hommes. Mobilité géographique aussi; la famille est libérée de l'enracinement local et les

(1) par exemple P.A. BARAN et P.M. SWEEZY, "Le capitalisme monopoliste" Maspero, Paris, 1968

"déracinés" (2) sont surtout les gens qui cessent de pousser comme des arbres. Plus qu'à la maison des ancêtres, le couple rêve à celle qu'il se créera lui-même dans un cadre choisi. Mobilité professionnelle: déjà de nombreux secteurs industriels supposent de multiples recyclages qui vont tourner le couple vers l'avenir et non plus vers la valorisation du passé, et de l'expérience acquise.

Mobilité sociale aussi: loisirs et confort sont liés au niveau du revenu, moins à la naissance.

Or la vie sexuelle change avec la vie sociale. Si dans le mariage ce n'est plus ni la lignée, ni la maison, ni la transmission des traditions qui importe, où va être l'essentiel, quel va être l'important? C'est l'autre, c'est simplement l'autre qui dans le couple devient ce qui importe. De parental, le lien devient conjugal. Dans le système parental, le mariage était considéré en premier lieu comme une institution ajoutant une cellule à un monde social organisé et préexistant. Dans la perspective conjugale, il est d'abord une relation interpersonnelle, rencontre d'un homme et d'une femme, pour une histoire à faire à deux.

C'est dans la valorisation du conjugal que se trouve la source principale des changements (à peine amorcés, il est vrai) du stéréotype féminin. Les changements sont actuellement vécus sans être objectivés en de nouvelles images. Mais l'opposition entre la nouvelle façon de vivre et l'image persistante qui valorisait une autre situation est la cause de nombreuses inadaptations qui peu-

(2) depuis BARRES, thème à la mode

vent avoir à faire avec la névrose, nous y reviendrons.

Encore une fois, il devient impossible de garder la traditionnelle ségrégation sexuelle et de confiner la femme dans les tâches ménagères. Cette ouverture est créée dans la mesure même où la famille est réduite à son essentiel, le couple et ses enfants, sans les arrière-plans affectifs que constituaient les grands-parents, face à un avenir pour lequel le passé ne fournit plus aucun modèle et qu'il faut organiser.

La situation de la femme se trouve radicalement transformée dans la mesure où elle acquiert une autonomie et peut envisager une vie personnelle. Or il faut bien constater, qu'actuellement du moins, cette libération est beaucoup plus assurée par des transformations sociales de type plus général que par l'accession à de nouveaux métiers. (3) Encore que la possibilité d'accès à la vie professionnelle soit une condition souvent indispensable de la liberté et de l'épanouissement féminin.

Jadis, toute la vie de la femme s'inscrivait dans une double dépendance: de la nature d'abord, de l'homme ensuite. La dépendance par rapport à la nature s'inscrivait dans la fonction reproductrice: la femme était faite pour être mère; c'était un destin avant d'être un choix et il prenait toute la place dans toute la vie. Dépendance sociale du père d'abord, puis du mari, telle que la femme demeurait une perpétuelle mineure. Actuellement, l'espérance de vie s'ouvre largement pour elle au-delà de la ménopause et, auparavant, la maîtrise qui ne peut aller qu'en s'affirmant, des conditions de la génération et de la planification des naissances lui permettent d'envisager la réalisation de projets personnels autrement que comme "mère" puis

comme "mana". La femme a du temps libre, un temps que la technique, entrant au foyer avec de nombreux objets ménagers et supprimant l'usine miniature de transformation qu'était jadis la cuisine, permet encore d'élargir. Les répercussions psychologiques de tels changements sociaux ont plus d'importance que les nouvelles carrières où la "promotion" féminine reste fort ambiguë.

L'acquisition de cette autonomie, la perspective de mener une vie personnelle de la part de la femme ont abouti à l'avènement d'une famille de type conjugal. Mais la rencontre, puis l'histoire du couple, vont se trouver fortement individualisées. Dans le système parental, l'expérience matrimoniale était celle d'un groupe, celle d'une classe. Hors de toute mobilité sociale, les valeurs étaient le bien de la société. Tandis que les valeurs d'une rencontre homme-femme au niveau humain de la sexualité deviennent de plus en plus le bien commun du couple dans une expérience impossible à communiquer. La perte de la sécurité donnée par l'enracinement est compensée par une valorisation et une intensification de l'intimité, d'autant que le système social actuel n'est pas tendre avec ceux qui éprouvent quelques difficultés à s'y adapter. Michel Crozier, dans son étude sur "le phénomène bureaucratique" a bien mis en évidence cette volonté sans cesse croissante de sauvegarder les valeurs privées de l'individu, de la famille comme si cette sauvegarde était rendue néces-

(3) Il y a moins de femmes en usine qu'au début du siècle, mais leur sortie n'est pas source de valorisation. L'Administration leur ouvre ses portes largement mais assez rarement des responsabilités importantes. Leur entrée dans les professions libérales : enseignement, droit, médecine, est plus significative mais ambiguë. Elles sont majoritaires dans des secteurs comme la Pédiatrie, la Psychiatrie ou la Psychologie.

saire par rapport à l'ordre social. Il insiste aussi sur le peu d' "investissement" dans le travail chez beaucoup de petits fonctionnaires et employés d'où l'importance d'une création du privé où chacun décharge dans la famille ce qui a été inhibé dans le travail.

Et il est curieux de voir les non relations que chacun évite de nouer avec ses voisins de palier à Paris, une fois franchi le mur de la vie privée. Quoiqu'il en soit, dans les structures parentales, appui et sécurité viennent des parents; dans la famille conjugale l'accent est mis sur la difficulté à se séparer des parents. Il ne s'agit certes pas de rompre les liens affectifs mais d'assurer l'autonomie du couple. Le refuge affectif du "home" sera d'autant plus apprécié que cette autonomie sera moins menacée. Pour les mêmes raisons, si le couple recherche une aide financière, ou professionnelle, il préfère souvent l'anonymat d'un secours ou d'un prêt venu de la collectivité ou de l'état.

Mais perdu dans l'anonymat d'une cité sans frontières, (ce qu'il restait de vie villageoise dans certains quartiers de Paris est en train de disparaître avec les nouvelles constructions) face aux risques accrus de l'histoire faite à deux, emprisonné dans un faisceau de relations extrêmement complexes comme dans un indéchiffrable filet, le couple risque bien d'être condamné à la solitude affective. Il ne s'agit nullement ici d'analyser les agressions ô combien fortes, nombreuses et aliénantes du monde moderne sur la psychologie individuelle. Peut-être le lien de cette solitude affective du couple avec la ville ou la modernité a-t-il été exagéré. Beaucoup d'adultes ne peuvent pas suivre le mouvement de nécessaire adaptation.

Mais le retard dans les structures sociales peut être aussi néfaste que les réticences individuelles et même les susciter. Le grand ensemble en est un bon exemple; ce monument, dressé par le manque d'imagination ou par l'attrait de la rentabilité par une poignée, à la peur du futur, frappe par son caractère d'uniformité sociale et architecturale et distille l'ennui. On pallie les déficiences du passé sans oser construire l'avenir. On accumule dortoirs et cuisines sans faire une ville (4). Conditionnement de solitude affective pour le couple, assurément: ce n'est pas la ville qui est en cause, mais bien son absence. L'important sur ce point n'est pas dans la nostalgie des valeurs agraires, mais dans la ville à faire.

Les transplantations restent difficiles. Autant il faut traiter avec respect les drames particuliers, autant il faut se garder d'en tirer des alibis pour le statu quo. Les fibres de l'avenir sont déjà discernables dans de nouvelles formes d'insertion affective qui ne pouvaient naître qu'à un certain degré de dissolution des liens parentaux. Sans doute la société se présente au couple comme une immense et implacable machine et le monde du travail comme un réseau gigantesque et diversifié de communications; le couple n'a souvent nulle envie de démêler les fils de ce fuseau ni de tracer les plans du réseau, ce qu'il veut simplement, c'est y trouver une place. Mais dans les civilisations agraires, la famille ne dominait pas davantage ses rapports avec la nature sauvage et capricieuse. Actuellement, une nouvelle conscience politique nourrie de nécessités économiques se développe.

(4) G. VAILLAND, "Vie quotidienne dans les grands ensembles", in Le Phénomène urbain, Aubier, 1965

Dans ce monde, le couple va se créer son petit monde de relations interstitielles et non plus géographiques délimitées par le village ou le quartier. Et l'enfant, élevé dans ce monde circonscrit d'une façon nouvelle, sera plus à l'aise dans une société "globale". De nouveaux types d'insertion existent déjà qui ne ressemblent en rien à la communauté parentale.

Les liens au sein de la famille avec un environnement affectif étaient conditionnés par le sang et le voisinage, par des liens "naturels". Familles, quartiers, villages, les "communautés" s'enfermaient dans de strictes frontières qu'on ne pouvait franchir sans risques, en violant les règles de la tribu. Y entrer supposait une "naturalisation". L'image évoquée est celle d'un cercle tiède et clos (5). Les tentatives de ressusciter des groupes analogues à l'intérieur d'un tissu urbain sans frontières sont vouées à l'échec. La limitation de l'espace ne fait pas nouer de liens affectifs dans le grand ensemble ou dans le grand immeuble. Les relations de voisinage n'éclosent pas en communauté; l'essai de dialogue homme-femme se répercute de toute autre façon et s'épanouit dans une communauté élective qui ignore aussi l'enracinement. Cette "communauté" est plus élective mais tout aussi affective que le village. Elle est en tous cas plus large et plus ouverte. Résultat d'un choix né de la rencontre d'un homme et d'une femme, venus souvent d'horizons très différents, la nouvelle relation conjugale exige de nouvelles relations entre les sexes qui ont à voir avec le temps appelé "de l'adolescence", même

(5) L'expression est de A. JEANNIERE

si cette période varie beaucoup selon qu'il s'agit d'étudiants, ou au contraire de ruraux ou d'ouvriers jetés bien plus vite dans un monde d'adultes.

L'adolescence est une émanation récente du mouvement social. Dans la plupart des civilisations traditionnelles, le passage de l'enfance à l'âge adulte est "sacralisé" par une initiation quasi religieuse. La coupure était plus nette: la fille devenait femme quand elle était capable de mettre au monde des enfants, le garçon, quand il commençait l'exercice ou du moins l'apprentissage d'un métier. Le lien établi entre l'accession à l'âge adulte et la perception d'un phénomène biologique chez la fille, avec la participation aux tâches d'homme chez le garçon, pèse d'ailleurs peut-être d'un grand poids dans la formation des stéréotypes de passivité féminine et d'activité masculine.

Actuellement se développe de plus en plus (recul de l'âge de la scolarisation obligatoire, par exemple) un âge intermédiaire où, sans accès à des responsabilités importantes, mais sans ségrégation sexuelle, les jeunes gens prolongent une situation intermédiaire qui n'est pas le temps d'une préparation au métier d'homme comme certains le voudraient, mais un nouveau et proprement temps des rencontres, "le temps des copains" (6).

Garçons et filles se rencontrent hors des surveillances attentives ou des hasards savamment calculés de la famille agraire. C'est la multiplicité même des contacts quotidiens et le grand nombre de participants au dialogue qui lui enlèvent la signification ambiguë des difficiles colloques de villages. C'est la fin d'une longue séparation d'un monde masculin et d'un monde féminin.

Si le masculin et le féminin ne forment plus deux mondes séparés, une première conséquence apparaît dans la vie sexuelle qui n'obéit plus aux mêmes normes. Opérer le contact entre deux mondes, par des gestes qui auraient eu lieu en dehors des règles de la tribu, pouvait entraîner des conséquences terribles à l'échelle micro-sociale où se situaient les normes. Actuellement, le poids des règles n'est plus celui des tabous; elles perdent leur "sacralité" et les risques ne sont plus envisagés que dans leurs effets immédiats. Si la famille est encore gardienne de la tradition, il s'agit pour beaucoup soit de convenances, soit de règles purement sociales. Cette "désacralisation" est accélérée par la crise des religions naturistes. La mer et la montagne parlent de vacances ou de prouesses techniques, non plus de Dieu. De même on vit sa dépendance et sa finitude face à d'autres hommes et non plus face aux saisons d'une nature capricieuse ou écrasante. Ainsi les liens mis jadis entre la femme et la nature (cycle menstruel, lune et saisons), les liens entre le monde féminin et le monde végétal ou aquatique se dissipent.

Cette rencontre de deux mondes sexués a d'énormes répercussions sur le langage, nous y reviendrons.

Qu'il nous suffise ici de dire que le brassage est tel que rapidement le langage commun qui se crée relativise les origines, et ceci d'autant plus que le groupe s'efforce d'opérer un travail en commun.

(6) Notamment M. OZOUF, "L'école, l'Eglise et la République", 1871-1914. Collection "Kiosque", A. Colin, 1963, p. 104

Au niveau inconscient, la portée est peut-être plus grande encore. S'il est vrai que "la première enfance est le prisme où la sexualité animale s'incurve et passe au langage de sorte qu'elle ne sera à jamais plus lisible qu'à travers cette transfiguration" (7), on peut se demander dans quelle mesure ces langues symboliques d'une enfance oubliée trouvent leurs répercussions, en conflits et en solution de conflits, dans l'harmonisation consciente des langages?

Mais alors "désacralisée", libérée de l'enracinement parental, la famille nucléaire n'est-elle pas sans normes, sans lois?

Les liens conjugaux sont personnels et de l'ordre de l'intimité, mais c'est l'institution qui perd de sa force. En tant que liens sociaux, les liens parentaux étaient stricts; les violer, c'était encourir la réprobation de tout le milieu social, traces qui persistent dans certains milieux sociaux. Quand la famille élargie formait la texture de la société, elle se défendait par ses normes et ses tabous contre la menace que pouvait constituer la violence du sentiment et de la passion dans le couple; c'est pourquoi elle réglementait strictement rencontres et échanges. Mais aujourd'hui, les liens sociaux enferment les individus soit dans un réseau serré de relations anonymes soit dans une association elle-même de type électif. Dès lors, comment juger cette évolution? D'aucuns seront attentifs d'une part à l'absence de normes dans la vie sexuelle, de l'autre à l'anonymat du réseau serré de relations dont l'individu des temps néo-industriels se trouve prisonnier.

(7) A. JEANNIERE, "Anthropologie sexuelle", Aubier, 1964, p.137

On dira alors qu'à la rigueur, l'aliénation anonyme correspond à une véritable anarchie sexuelle. D'autres au contraire envisagent la multiplication des associations électives; les moyens de libération perpétuelle se trouvent dans la multiplication même des possibilités de relations. Dès lors, l'anarchie sexuelle apparaît comme la conséquence de l'accès à la liberté dans la relation interpersonnelle du couple. Ce sont les mêmes causes qui permettent un choix plus libre du conjoint et rendent l'institution plus fragile.

Alors le déséquilibre tient à la persistance d'images agraires dans le monde industriel. On dit qu'il n'y a plus de normes parce que les normes anciennes ne valent plus. La même ambiguïté se retrouve dans l'érotisme. D'une part distance plus grande mise entre le désir et quelque chose qui a à voir avec le leurre de sa réalisation, d'autre part, langage de l'amour et de la rencontre quand il demeure éperdument langage du désir. Et, du coup, une nouvelle pudeur s'invente.

Il est vain de chercher ici à prévoir; le passé ne permet pas de tracer des lignes, de décrire des chemins que démentirait un avenir proche. Quels seront les rôles, les modèles, les images du masculin et du féminin, vers quelle objectivation sociale s'achemine la différenciation sexuelle? Sans avoir bien sûr de réponse à cette question, le fond du problème nous semble être à chercher dans notre mode de production et les rapports qu'il entraîne. S'agit-il d'un bouleversement comparable à ceux des siècles passés ou bien s'agit-il plus radicalement d'un changement de civilisation tel que l'humanité n'en a pas connu depuis l'invention de l'agriculture, signant la fin du néolithique? Et qu'est-ce qui change? La famille nucléaire aura-t-elle

encore un sens dans quelques temps?C'est là encore une difficulté que de vivre dans un monde qui n'est pas encore objectivé,objet d'étude sociologique et qui nécessite une certaine capacité d'invention.

Nous terminerons ce chapitre par l'exposé de l'opinion d'un psychanalyste sur le malaise actuel dans la civilisation,opinion contestable,est-il besoin de la souligner.(8)

Selon lui les étudiants français viennent en majorité de la classe moyenne urbaine où la structure familiale a changé plus rapidement que dans les familles d'ouvriers ou de fermiers.Il existerait donc dans notre société un décalage,une dysharmonie entre les générations,entre les classes,entre certaines institutions sociales au niveau synchronique du partage du pouvoir entre tous les membres.Les enfants des classes aisées ayant internalisé un milieu familial qui a passé du patriarcat à l'égalité entre les parents,au "panarchat" (partage du pouvoir entre tous les membres de la famille,parents et enfants) exigeraient maintenant une deshiérarchisation dans les autres institutions sociales."C'est pourquoi nous voyons les étudiants manifester pour une démocratie directe (au niveau universitaire aussi bien que national) où chacun dans un dialogue continu pourrait s'exprimer et participer au processus de prise de décision".Notre système social serait basé sur la planification,l'institutionnalisation du stade du développement uréthro-phallique de l'individu caractérisé par la compétition et l'examen mais aussi ipso facto par le racisme, le mépris de l'autre et la guerre.Il y aurait donc un conflit potentiel fondamental dans la société,reflet d'un problème intrapsychique entre ceux qui ont choisi un mode d'adaptation sociale et de connaissance du monde que l'auteur appelle l'intelligence diplômée et la

masse des citoyens qui auraient choisi un plus grand équilibre entre l'intelligence, l'affectivité et l'action. Ainsi les pauvres se révolteraient contre le racisme intellectuel et en s'attaquant aux structures sociales traditionnelles, libéreraient une quantité considérable d'anxiété qu'elles servaient à maîtriser. Cette anxiété peut déclencher une force répressive qui ne parviendrait d'ailleurs qu'à retarder le passage de notre système socio-culturel d'un niveau compétitif (uréthro-phallique) au niveau de la mutualité (génital).

L'auteur reconnaît néanmoins que le conflit psychique ne peut jamais être complètement résolu ou analysé puisque tous les phénomènes mentaux sont le produit de l'apparition entre deux instincts primordiaux (instinct de vie et instinct de mort) qui ne peuvent être présents l'un sans l'autre (9).

Voici résumé un exemple d'analyse faite après mai 68 qui néglige complètement les facteurs économique-politiques et qui, dans un effort pour résoudre les conflits étonne par l'absence de toute dimension révolutionnaire alors même que la psychanalyse peut être considérée comme une méthode de contestation radicale devant aller jusqu'à se contester elle-même.

Les faits rapportés dans ces trois chapitres montrent bien que l'étude des structures de la famille est indissociable de celle des fonctions assumées par le groupe. Nous avons constaté combien

(8) Psychiatre par ailleurs plein de qualités.

(9) S. FREUD, "Analyse terminée et analyse interminable"

la communauté familiale non seulement correspond à une structure économique et sociale mais aussi en reproduit les conflits et les contradictions jusqu'à un certain point. Ceci déjà nous paraît une raison essentielle pour ne pas envisager l'étude des systèmes de communication intra-familiaux, en vase clos, en soi, coupée de l'échange généralisé.

A travers l'étude des structures de la famille, par le biais des statuts et des rôles des personnes qui la composent, nous avons rencontré les rapports de production, de propriété, d'échanges, de consommation, l'influence des moeurs, des "patterns culturels" des idéologies dominantes. On voit à l'évidence que cette étude n'est pas et n'a pas pour objet d'être exhaustive.

En tous cas, le long processus historique de désintégration économique de l'ancienne unité familiale n'a pas entraîné la destruction de la vie familiale elle-même. Au contraire, sous les ruines de l'ancienne entreprise se sont noués des liens nouveaux dans les relations entre sexes et générations malgré des conditions de vie très difficiles. Ceci dit, nous n'en sommes plus tout à fait au code Napoléon: "le père gagne et autorise, la femme assure la lignée, le fils hérite et succède, la fille s'allie". Un écartèlement permanent existe entre ce qui est réellement vécu dans les familles et les modèles juridiques. Et ce ne sont pas les dispositions adoptées par l'Assemblée Nationale lors de sa dernière session de printemps 70 qui changent beaucoup les choses.

Une évolution se dessine assez nettement dans cette étude de types de familles anciennes et de la famille industrielle. L'autorité

maritale et paternelle subit des fluctuations parallèlement au changement qui s'opère dans la fonction patrimoniale. Quand la propriété est collective et indivise, entre les membres de la famille large (consortium romain, zadruga yougoslave, communauté taisible ou lignage de moyen-âge) la fonction patrimoniale appartient à cette famille large. Dans le ménage, le père, ou bien n'a qu'une autorité maritale et paternelle réduite, ou bien il n'en a pas du tout (zadruga). Cette autorité se renforce considérablement quand la propriété cesse d'être collective et devient individuelle: le monopole de la fonction patrimoniale échoit au mari et au père qui exerce alors son autorité sur la femme et sur les enfants, que ce soit dans la société romaine ou dans celle de l'ancien régime. Et parallèlement à ces changements, le statut de la femme et des enfants se détériore. A ce sujet, il nous paraît très remarquable que les différents collectifs qui ont vu le jour ces derniers temps en Scandinavie, en France, en Allemagne ou en Italie, n'aient, semble-t-il, pas donné souvent le jour à des enfants. Des enfants peuvent y vivre, mais leur naissance est le plus souvent antérieure à la création du collectif. Au contraire, quand apparaît en marge de la classe qui détient les moyens de production dans une société industrielle, une classe désappropriée dans laquelle le père a perdu l'ancienne fonction patrimoniale et partage son rôle économique soit avec sa femme, soit avec les enfants, soit avec des organismes sociaux, son autorité diminue ou disparaît et le statut de la femme et des enfants s'améliore même si par ailleurs leurs conditions économiques sont plus enviables.

Fait intéressant pour la suite, on constate des changements identiques dans d'autres pays où la famille perd quasi ses anciennes fonctions patrimoniales. En Allemagne par exemple, plusieurs sociologues ont constaté également que les femmes ont l'administration des biens du ménage dans les familles industrielles. Au sujet des mineurs de la Ruhr, H. Schelsky pense que " presque tous les mineurs remettent leurs salaires à leurs femmes et que ce sont ces dernières qui donnent à l'homme une somme destinée à son tabac. Je vois que l'on trouve cette coutume chez presque tous les ouvriers et les petits employés en Allemagne" (10). De même, R. König a fait une enquête très importante bien que déjà un peu ancienne, sur l'autorité dans les familles allemandes de Cologne. En prenant le critère précis de l'administration des biens du ménage, il constate que l'autorité paternelle croît progressivement des travailleurs non-qualifiés aux entrepreneurs indépendants, tandis que la prépondérance de la femme décroît dans les mêmes proportions (cette prépondérance concerne 51% des ménages de travailleurs non-qualifiés contre 25% des ménages d'entrepreneurs indépendants). En prenant comme niveau de comparaison, non plus la qualification mais le revenu, R. König note les mêmes résultats: " nous trouvons de nouveau le même tableau avec une autorité paternelle croissante avec l'augmentation du revenu et une tendance exactement opposée de la prépondérance des épouses" (11). Différentes enquêtes révèlent

(10) H. SCHELSKY, "Sociologie comparée de la famille contemporaine"

(11) R. KONIG, Ibid.

(12) D.M. HEER, "Dominance and the working wife", Social Forces, 1958, p.341-357

des faits de même ordre dans les familles ouvrières des grands ensembles industriels d'Angleterre, du Japon, d'Espagne ou d'Italie. Aux Etats-Unis, où l'assimilation des anciens immigrants s'est faite au cours de deux générations, les enquêtes récentes constatent que le statut de la femme est relativement meilleur (pour autant que le terme veuille dire quelque chose) dans la work-class que dans la middle-class (12). Aux Etats-Unis, des enquêtes très précises ont montré que 2 à 3 générations étaient indispensables pour transformer les familles patriarcales italiennes en provenance du Sud de l'Italie en familles conjugales (13). L'érosion des anciennes structures ne se fait qu'avec le temps et des "retards culturels" peuvent être systématiquement entretenus par la société. Tel est le résultat du processus d'acculturation qui met en présence des ressortissants d'un pays sous-développé, où la famille remplit encore des fonctions "archaïques", faute d'industrialisation, avec les ressortissants d'un pays développé.

L'étude des types de familles précédents montre qu'en définitive c'est la société qui, en relation avec son développement technologique et le mode de propriété des moyens de production, abandonne ou au contraire enlève à la famille un plus ou moins grand nombre de fonctions. De Durkheim à G. Gurvich, de M. Mauss à Lévi-Strauss, la sociologie française n'admet plus une "antériorité institutionnelle de la famille sur le groupe". Loin d'être la "cellule de base", selon

(13) En particulier P.F. CAMPISI, "The Italian family in the U.S." American Journal of Sociology, Paris, P.U.F., 1958

une expression qui a fait fortune, ou un "groupement naturel" selon une opinion encore répandue en France depuis Le Play, la famille n'est au contraire qu'une résultante et un résidu: les fonctions que la société n'assure pas encore le sont par la famille et concourent à sa structure. En suivant le lien entre les fonctions et un ensemble de représentations, de modèles, de valeurs, de mythes, et de "survivances", ces structures se diversifient en types variables suivant les époques, les sociétés et les classes sociales.

CHAPITRE IV

FILIATION, PARENTE, SEXUALITE, LANGAGE : DONNEES ETHNOLOGIQUES

Nous nous sommes dans les chapitres précédents, interrogés sur les fonctions et structures de la famille, surtout dans le cadre de notre société. Il nous a paru pourtant instructif de prolonger l'interrogation sur les relations entre les mondes masculins et féminin dans l'éventail élargi des comparaisons ethnologiques et anthropologiques. Tout en se méfiant bien sûr des rapprochements trop rapides, il est pourtant sans doute possible de trouver des constantes qui nous aideraient dans l'étude de certaines familles qui échappent à ce qui précède, et que nous rencontrons pourtant bel et bien dans notre pratique familiale.

De façon brutale, le concept de famille pathologique a-t-il un sens, peut-il en avoir un?

Dans l'étude des familles dites fusionnelles, ne retrouve-t-on pas là l'aptitude de toute famille à se protéger en régressant à des stades de l'échange que l'on retrouve justement dans l'étude d'autres types de sociétés? Et puis, il est patent que nous avons avec les deux termes de sexualité et de langage, des axes essentiels pour une approche psychothérapique possible.

A) Données ethnologiques

Les relations entre les sexes favorisent l'explosion de certains modes d'expression. En retour, le langage de la sexualité

conditionne les structures sociales auxquelles il s'intègre. Des enquêtes faites parmi plusieurs ethnies africaines (1) semblent montrer l'importance à accorder aux aspects strictement économiques et physiologiques des relations entre époux, au détriment d'autres formes d'échange, affectives ou verbales.

Pourquoi la réserve que se marquent les époux? Une telle absence de langage est-elle en corrélation avec la ségrégation des sexes? Mais, dans la mesure où celle-ci tend à s'atténuer, n'arrive-t-on pas à un passage d'un type de société à un autre? De manière plus générale, cela revient à s'interroger sur la fonction et la signification du langage dans la société, à partir du commerce sexuel.

1: La réserve entre époux

La rareté des communications verbales entre le mari et la femme exprime la séparation du monde masculin d'avec le monde féminin, en même temps qu'elle contribue à la rendre effective. Chez les Wolof et les Toucouleur, ce phénomène semble en corrélation avec un phénomène inverse: le dialogue du frère avec sa soeur, de la mère avec son fils contraste avec le silence entre mari et femme; contraste plus accentué chez les seconds, puisque maintenant encore la cour pré-nuptiale est moins fréquente chez eux que chez les Wolof et qu'elle n'existait pratiquement pas avant. Ce trait n'est d'ailleurs pas propre aux ethnies sénégalaises. M. Fortes écrit au sujet des Ashanti: "l'homme discutera des sujets confidentiels, tels que ceux qui concernent les biens, l'argent, les charges publiques, les requêtes légales et même l'avenir des enfants, ou des difficultés conjugales, avec sa soeur, sachant sûrement qu'elle ne le dira à personne" (2); R. Clignet

signale la même apparition de comportement en Côte-d'Ivoire, tant chez les Bété de l'Ouest que chez les Agni-Baoulé et les Abouré: "la forme la plus courante de communication entre époux est l'indifférence" (3). Toucouleur, Wolof et Bété sont des sociétés patrilinéaires, tandis que les Baoulé, les Ashanti et les Abouré pratiquent la filiation matrilineaire. Cette comparaison rapide autorise une première conclusion: il n'est pas possible de voir dans le régime matrilinéaire ou patrilinéaire l'origine unique de la réserve observée entre époux. Sans doute des différences subsistent; les droits sur la femme en tant que mère créent des liens plus durables et plus intimes que les droits sur la femme en tant qu'épouse, comme le remarque D. Paulme (4): "dans une société matrilineaire, où les enfants appartiennent aux parents de la femme, le lien conjugal est faible, le ménage instable, le divorce fréquent. Lors d'une querelle, la femme prendra le parti de son frère contre son mari, un homme se confie à sa soeur plus facilement qu'à sa femme: -ta soeur sera toujours ta soeur, demain ta femme peut être l'épouse d'un autre-. Proverbe qui répond au dicton des Toucouleur: -un homme n'a qu'une mère, tandis qu'il peut avoir plusieurs épouses-".

(1) Par exemple L. THORE, "Mariage et divorce dans la banlieue de Dakar", Cahiers d'études Africaines, n°16, 1964

(2) RADCLIFFE-BROWN, "les systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique" M. FORTES, "les Ashanti", p.143

(3) R. CLIGNET, "Les attitudes de la société à l'égard de la femme en Côte-d'Ivoire", in Revue Internationale des Sciences Sociales, vol.XIV, 1962, n°3, p.143

(4) D. PAULME, "Structures traditionnelles en Afrique Noire", in Cahiers d'Etudes Africaines, n°1, p.25

L'intimité frère-soeur est plus marquée peut-être en régime matrilineaire. Mais pourtant la difficulté des communications profondes entre mari et femme constitue une règle générale contrastant avec le lien intime et infrangible de la mère et de ses enfants.

Au-delà de l'Afrique de l'Ouest, les mêmes remarques sont faites par les chercheurs; H. Kuper note que chez les Swazi, "la relation affective la plus solide n'est pas celle qui existe entre mari et femme, mais entre mère et enfant" (5). De même les Nyakusa considèrent leur soeur comme "l'égale et l'intime de son frère, plus que la femme de celui-ci ne le sera jamais" (6). Enfin, M. Gluckman ne relève pas de différence importante dans les relations des époux, entre Lozi et Zoulou, bien que l'organisation sociale ne soit pas du tout identique: "Dans les deux sociétés, les hommes et les femmes ne peuvent s'unir que dans un domaine limité; ils partagent la même couche, et ensemble engendrent des enfants, leur union fonde une unité économique, mais dans la vie générale, sociale et publique, leurs contacts sont limités. Un homme recherche le compagnonage de ses camarades hommes, et une femme, celui de ses camarades femmes. Sauf dans l'intimité du lit, il est difficile pour un homme de jouir de la compagnie d'une femme. Sur ce point, un Zoulou est plus libre qu'un Lozi. Il peut passer son temps avec sa soeur, qu'il peut appeler "mon frère". (7)

(5) RADCLIFFE-BROWN, op.cit.

H. KUPER, "Parenté chez les Swazi", p.114

(6) Idem, Monica WILSON, "les Nyakusa", p.167

(7) Idem, M. GLUCKMAN, "Parenté et mariage chez les Lozi", p.237

Quittons les communautés agraires de la Savane ou de la forêt pour les sociétés de pasteurs, le comportement sur ce point ne change pas. Chez les Peul, le mariage est profondément marqué par cette ambiguïté: les époux restent l'un pour l'autre des étrangers "en tant que représentants de patrilignages différents" et pourtant leur union est le fondement même de la parenté. Cette ambivalence fondamentale se répercute dans les relations quotidiennes de l'homme et de la femme: "l'extrême réserve à laquelle étaient soumis les fiancés ne se modifie que fort peu dans le mariage. Mari et femme ne s'appellent jamais par leurs noms, ne se montrent pas ensemble en public et n'expriment l'un envers l'autre aucune marque apparente d'affection" (8)

Ainsi les sociétés africaines, qu'elles vivent dans la savane ou dans la forêt, qu'elles soient patri- ou matrilineaires, pastorales ou agraires, organisent les relations entre sexes selon un modèle qui proscriit l'intimité entre hommes et femmes et qui n'attribue qu'une importance restreinte à la communication verbale. Le phénomène n'est pas sans lien avec la structure de ces sociétés.

2: Ségrégation des sexes

La différence sexuelle constitue un obstacle à l'échange des paroles. Celui-ci est parfois surmonté, lorsque la société permet le dialogue intime entre frère et soeur; même dans ce cas pourtant, comme chez les Nyakusa par exemple, "cette tendance à assimiler le frère et la soeur

(8) M. DUPIRE, "Peuls nomades", p. 169

(9) RADCLIFFE-BROWN, op. cit., p. 167

(10) D. PAULME, Cahiers d'études africaines, n°1, p. 26

est limitée à chaque instant par la différence de sexe. Le frère et la soeur sont beaucoup moins familiers entre eux que deux frères et deux soeurs" (9). Certes ceci ne veut pas forcément dire que les unions soient toujours éphémères ou que les sentiments profonds d'affection n'existent pas. Mais il reste que "l'attitude correcte des époux en public est l'indifférence, quels que soient les vrais sentiments. Mari et femme ne mangent pas ensemble, les soirées se passent en plein air le plus souvent, hommes et femmes réunis mais formant deux groupes distincts. Il n'y a guère de vie privée du ménage" (10).

Deux exemples, l'un tiré de l'Inde, l'autre de l'Océanie, indiquent que la ségrégation des sexes n'est pas la propriété exclusive de l'Afrique. L. Dumont, dans une étude sur les Kallak, relève que l'absence d'intimité conjugale est corrélative de la solidarité des femmes entre elles d'une part, de l'intimité de l'homme avec sa mère, d'autre part: "il y a une contrepartie à la dominance masculine, c'est la solidarité, plus exactement la socialisation plus grande entre femmes. Tandis que les hommes se parlent peu, il n'y a pas de secrets, mêmes de secrets d'alcôve entre femmes... L'homme n'entretient pas sa femme d'affaires sérieuses dans les premières années du mariage, et même tant qu'il a sa mère pour cela" (11).

Les recherches de M. Mead en Nouvelle-Guinée apportent une donnée supplémentaire. Dans quatre ethnies étudiées, "la vie sociale est bâtie sur une division entre les hommes et les femmes, et les mâles doivent être faits homme par une initiation" (12). Dans toute société à initiation, et surtout quand l'initiation se prolonge dans l'institution de la "maison des hommes", on ne devient mâle adulte qu'en se séparant des femmes, et en apprenant un langage propre aux hommes. La différenciation

naturelle entre garçons et filles plus ou moins marquée par les comportements initiaux, est reprise et assurée dans une démarche qui fait de la virilité le terme d'une conquête à caractère magico-religieux, alors que la féminité s'atteint ici d'une façon naturelle et spontanée. La démarche initiatique se réalise et s'exprime non seulement dans la différenciation par rapport à la féminité, mais dans un acte d'arrachement au monde infantile et féminin, acte qui est immédiatement opposition et rupture. Finalement, la prépondérance que le groupe social reconnaît au lignage respectif des époux au détriment du couple lui-même, les modèles de virilité et de féminité qu'il préconise, l'éducation séparée qu'il donne aux filles et aux garçons, tous ces éléments s'articulent en une structure cohérente dont la signification est la suivante: recevoir et assumer la différence naturelle des sexes en différence culturelle. Et le culturel n'est pas la simple transposition du naturel: si l'absence de langage entre époux est la conséquence pratique de ces règles institutionnelles, c'est bien sûr aussi l'un des facteurs inhérents au système, qui lui permet de tenir et de durer.

B) Analogies occidentales

La réserve entre époux, la séparation des mondes masculin et féminin, ces deux traits corrélatifs l'un de l'autre se retrouvent dans toutes les aires culturelles et s'intègrent dans des combinaisons

(11) L. DUMONT, "Une sous-caste de l'Inde", p.209

(12) M. MEAD, dans Temps modernes, Avril-Mai 1951, n° 66 et 67, pp.1968, 1970

diverses aux structures des différentes sociétés. Ce fait très général invite à se poser cette question: le phénomène inverse, que nous observons dans les sociétés occidentales, est-il propre aux cultures européennes? ou plus exactement, n'existe-t-il pas dans l'occident industriel, des structures analogues à celles que nous rencontrons ailleurs. Et ne faudrait-il pas alors, comme le fait D. Paulme, distinguer la société paysanne traditionnelle et le milieu urbain moderne?(13)

"Cette situation n'est pas essentiellement différente de celle qu'on peut constater dans un certain nombre de familles de notre société occidentale, où le ménage n'est jamais une cellule close, quelle que soit l'image qu'en offre la littérature d'imagination. Dans nos campagnes, dans les petites villes de province, où le ménage vit entouré de parents qui sont aussi des voisins, des amis, des compagnons de travail, les activités des époux sont plus séparées. Dans les grandes villes, où le couple vit plus isolé dans l'anonymat de la foule, les époux se rapprochent".

Les similitudes entre groupes africains et les communautés européennes du moyen-âge, ont été relevées par maints observateurs: "le premier des groupements de parenté qui doivent retenir notre attention est la famille étendue, de l'Afrique tropicale et d'ailleurs. Comme on l'a déjà remarqué, c'est la communauté taisible de notre ancien droit, c'est à dire une société tacite, formée sans contrat

(13) D. PAULME, art.cit., p.27

(14) H. LABOURET, "Paysans d'Afrique Occidentale", p.144

(15) S. FRERE, "Les villages tiraillés entre la place et la route",
Le Monde, 1er juillet 1970, p.17

et fondée sur la parenté" (14). L'ancienne organisation des sociétés occidentales présente donc de profondes affinités avec celle que le sociologue reconnaît dans le système traditionnel. Les mêmes ressemblances peuvent encore être constatées aujourd'hui; l'étude de P. Bourdieu sur un village du Béarn, au cours d'une enquête menée en 1959-60; ou l'enquête toute récente que Suzanne Frère (15) vient de terminer dans une quinzaine de communes des Hautes-Pyrénées en apportent une démonstration irréfutable.

I) Villages du Béarn, des Hautes-Pyrénées et d'ailleurs...

En Béarn, la valeur essentielle est le patrimoine familial dont il importe d'assurer la pérennité à travers la succession des générations. Le droit d'aînesse qui garantit cette transmission a pour contrepartie la dot "compensation aux cadets et cadettes pour qu'ils renoncent à leurs droits sur la terre et sur la maison" (16). Le célibat qui autrefois affectait surtout les cadets, celui des aînés n'étant qu'une sorte de "raté" du système, faisait donc partie intégrante de la logique des échanges matrimoniaux et "pouvait être perçu comme le sacrifice naturel de l'individu à l'intérêt collectif" (17)

Dans les quinze villages enquêtés des Hautes-Pyrénées, "ce sont les familles d'agriculteurs ou d'artisans, commerçants, fonctionnaires subalternes, salariés divers ayant encore de fortes attaches avec la terre, qui donnent au village sa forte cohésion, sa personnalité, sont "ambiance"; elles ont déterminé le comportement général vis à vis de l'extérieur. La structure patriarcale est encore très apparente. Le chef de famille demeure, quel que soit son âge le maître des fermes, terres et élevages jusqu'au moment, parfois très tardif où il se décide à faire le partage entre ses enfants. La coutume veut que les en-

fants et les parents collatéraux qui demeurent au foyer travaillent "pour la maison". Le fils, généralement l'aîné, qui doit succéder à son père vit à la ferme même s'il est marié, ainsi que ses frères et soeurs célibataires, chacun ayant sa part de travail. Il n'est pas rare de trouver aussi, dans ce qu'on appelle "les vieilles familles" trois générations, plus les collatéraux.

Parfois, seul le fils aîné qui a succédé au père est marié. Ses frères célibataires habitent avec lui et travaillent dans l'exploitation. Il arrive aussi que le chef de l'exploitation soit resté célibataire et vive avec ses frères et soeurs mariés.

On trouve en effet un grand nombre de célibataires hommes dans les familles d'agriculteurs. Cela peut s'expliquer par l'éloignement des jeunes filles, même des filles d'agriculteurs, pour les durs travaux de la ferme. D'autre part, la perspective de devoir vivre dans la famille du mari, sous l'autorité des beaux-parents, sans indépendance, sans argent à soi, rebute beaucoup de candidates au mariage, qui préfèrent épouser un salarié, un petit fonctionnaire, qui leur apportera un genre de vie qu'elles estiment plus agréable.

Dans chaque village, plusieurs exploitations agricoles sont ainsi tenues par des célibataires, parfois âgés. Ainsi, à Adé (400 habitants), 13 exploitations sur 35 sont dirigées par des célibataires de plus de 39 ans; neuf ont plus de 45 ans. Les agriculteurs restent

(16) P. BOURDIEU "Célibat et condition paysanne", in *Etudes rurales*, n° 5-6, 1962, p. 56

(17) Idem, p. 59

très attachés à leur terre. Ils le disent: "je suis attaché à ma ferme, à ma terre, à mon village", "je désire demeurer où je suis né", "j'aime la terre". Cette terre transmise par la famille est à la fois pour eux un paysage familier, une valeur en soi, mais aussi une garantie d'indépendance, de liberté: "je suis mon patron".

La terre c'est aussi l'instrument de prestige et d'autorité. Certains chefs de famille tiennent pour cela à rester maîtres de leurs biens, et à conserver la direction de l'exploitation y compris celle de la famille toute entière, quel que soit l'âge des enfants. Il semble à l'agriculteur âgé que se déposséder de ses biens en faveur de son fils, c'est pour lui perdre son prestige de chef de famille, son autorité morale et matérielle; c'est abdiquer. Et les veuves, héritières même à un âge avancé, de l'exploitation, sont encore plus que les hommes attachées à conserver la haute main sur la famille et les biens. Mères abusives, elles exercent une autorité souvent despotique sur leurs fils, belles-filles et petits enfants. Dans les villages que nous avons visités, une dizaine de veuves, chefs d'exploitations, ont entre 70 et 90 ans, 7 ont plus de 75 ans.

Ainsi s'organise la vie traditionnelle dans les maisons, et les fermes du vieux village, usées parfois, en partie ruinées, groupées le plus souvent autour du clocher et de la place, quand elles ne s'alignent pas devant leurs champs comme à Sarrouilles. Autour, les "étrangers" ont construit où bon leur semble des maisons neuves aux styles disparates, sorte de prolongement, dont la population n'a pas encore acquis droit de cité.

Ou bien, lorsque le village est un peu en retrait de la route,

un pont de constructions vouées au commerce et aux échanges (hôtels, cafés, postes d'essence) s'établit entre l'un et l'autre; le village, peu à peu accueille ce que lui amène la route. Avec réticence, comme le montrent les difficultés du remembrement ou l'attitude de ceux qui s'efforcent de chercher ailleurs le pain que la terre ne peut plus leur donner" (18).

Combien d'autres villages, combien d'autres régions pourrions nous reconnaître sous ces traits!

Quoi qu'il en soit, ce système, bien que profondément différent des systèmes de parents américains, présente pourtant un certain nombre de traits semblables.

D'abord, l'importance des facteurs économiques à l'intérieur des relations matrimoniales apparaît dans le rôle capital de la dot et dans le fait que la richesse foncière régit les échanges matrimoniaux, les mariages obéissant à la règle de la parité sociale des "maisons" auxquelles appartiennent les conjoints. Durant le mariage, l'influence de l'épouse chez son mari est proportionnelle à la valeur de la dot apportée. Ensuite, la jeune mariée doit se soumettre à l'autorité de sa belle-mère, qui gouverne l'ensemble de la maison. Le principe de séniorité est aussi valable ici que chez les Toucouleur ou chez les habitants de l'Afrique du Nord.

(18) Il s'agit d'une quinzaine de communes des Hautes-Pyrénées: Adé, Bazet, Azereix, Barbazan-Débat, Horgues, Ibos, Juillan, Lanne, Laloubère, Louey, Momères, Odos, Ossun, Salles-Adour, et Sarrouilles.

Enfin la ségrégation des sexes est corrélative de l'intervention de la famille dans le mariage et de la restriction de la liberté de choix. "Que le mariage soit l'affaire de la famille plus que de l'individu et qu'il se réalise, selon les modèles strictement définis par la tradition, il suffit pour l'expliquer d'invoquer sa fonction économique et sociale. Mais il y a aussi que, dans la société d'autrefois et encore aujourd'hui, la ségrégation des sexes est brutale: dès l'enfance garçons et filles sont séparés sur les bancs de l'école, au catéchisme. De même à l'église, les hommes se groupent dans la tribune ou au fond de la travée centrale, tandis que les femmes se disposent sur les bas-côtés ou dans la nef. Le café est le lieu réservé aux hommes. Tout l'apprentissage culturel et l'ensemble du système de valeurs tend à développer chez les membres des attitudes d'exclusion réciproque et à créer une distance qui ne peut être franchie sans gêne. En sorte que l'intervention des familles était en quelque sorte exigée par la logique du système et aussi celle du "marieur" ou de la "marieuse" appelée Trachur" (19).

L'avantage de cette diminution de la liberté individuelle est que l'action de la mère dispense de la recherche d'une épouse. On retrouve ici, transposé dans un contexte différent ce qu'on constatait plus haut, en Afrique: effacement de l'individu au profit du groupe familial, lié étroitement à la séparation des hommes et des femmes, ainsi qu'à l'absence de langage entre eux.

Cependant les villages et les hameaux environnants connaissent une crise qui consiste dans l'augmentation du nombre des célibataires et surtout dans le changement de signification du célibat: il atteint maintenant non seulement les cadets, mais aussi les aînés;

en outre, l'opposition aîné-cadet s'estompe au profit de celle entre gens du hameau et gens du bourg. L'impact de la ville, qui est à l'origine de la crise, agit selon plusieurs directions: d'abord la jeune fille éprouve actuellement de la répugnance à partager la condition de paysan dont elle connaît les contraintes notamment celle de la sujétion à la belle-mère. D'autre part, si les paysans d'aujourd'hui se marient souvent difficilement, c'est que l'ancien système du "marieur" ne fonctionne plus. Pour compenser les déficiences, il faudrait entrer en communication avec les filles, et c'est ce à quoi la tradition n'a précisément pas éduqué les individus. "Tout ce qui est de l'ordre de l'intimité, de la nature, est banni de la conversation. S'il se plaît à tenir ou à entendre des discours plus libres, le paysan est de la dernière discrétion lorsqu'il s'agit de sa propre vie sexuelle et surtout affective... De façon générale, les sentiments ne sont pas des choses dont il est bienséant de parler. La maladresse verbale qui vient s'ajouter à la maladresse corporelle, est éprouvée dans la gêne, tant par le garçon que par la fille" (20).

Supprimons la maladresse corporelle, le reste pourrait s'appliquer intégralement aux Wolof: "l'homme a honte de montrer ses sentiments à sa femme".

II) Campagnes et villes

Dans la société paysanne occidentale, l'absence de langage entre homme et femme contribue à maintenir l'ancien système, dont il est un des éléments constitutifs. A partir du moment où ce dernier est bouleversé par les modèles urbains, la persistance de cet élément

(19) P. BOURDIEU, op.cit., p.56

interdit toute tentative d'adaptation. De sorte que, selon l'expression locale, la crise que constitue l'extension d'un célibat subi, privé de sa valeur sociale, équivaut à la revanche du "monsieur" de la ville sur le paysan du hameau, et l'"homme enmonsieuré" triomphe parce qu'il a la maîtrise du langage corporel dans la danse, verbal dans la parole, tandis que le silence élève, autour de paysans amassés au fond de la salle de bal, un mur infranchissable entre eux et le reste du monde. La facilité d'échange verbal entre tous et toutes, sans distinction de sexe, qui présuppose la reconnaissance par l'individu d'un savoir commun dans sa singularité et qui efface la prépondérance du groupe au profit d'une plus grande initiative personnelle, caractérise un modèle propre à la civilisation urbaine et industrielle. La différence est au fond moins grande entre les pays Toucouleur et Béarnais qu'entre ce dernier et la grande ville.

Les deux premiers appartiennent à des sociétés qui reconnaissent la primauté du groupe familial et dont le langage accorde en conséquence une place importante aux rôles bien définis; la troisième société donne la primauté à l'individu qui a conscience de soi comme étant son propre porte-parole, grâce à la possession d'un langage plus élaboré, plus apte à la communication, bref, au symbolique. L'opposition tient à l'apparition de cette nouvelle réalité humaine, désignée sous le vocable de masse et au perfectionnement des techniques de communication, au sens le plus large, depuis l'invention

du téléphone et des rotatives, jusqu'au développement de l'éducation généralisée, avec d'ailleurs tout ce que celle-ci peut véhiculer d'aliénation. Enfin, ce n'est plus le groupe naturel qui absorbe l'individu dans son langage, mais l'individu qui reconnaît son groupe dans son langage, ou plus exactement qui en a la possibilité.

C) DE LA SOCIÉTÉ AGRAIRE À LA SOCIÉTÉ URBAINE

1) Langage restreint chez la première:

En utilisant le langage comme critère, on peut distinguer deux grands types d'organisation sociale: d'un côté, la très grande majorité des sociétés agraires ou pastorales, de l'autre, la société moderne, urbaine et industrielle. Il reste à expliquer pourquoi les premières restreignent la fonction du langage.

L. Thoré rapporte que chez les Somba, du Nord-Dahomey, l'attitude réciproque des époux est faite de réserve et l'intimité est absente. Cette société ne se distingue donc pas sur ce plan des groupes précédents. Par contre elle s'oppose aux Toucouleur dans la mesure où les relations prémaritales se caractérisent par une confiance mutuelle et une liberté d'allure qui rappellerait celle de nos sociétés urbaines. On rencontre des couples qui se tiennent par la main, les relations sexuelles sont permises, les échanges verbaux plus fréquents et l'expression des sentiments admise. Bref, dans les échanges entre garçons et filles, l'affectivité et la parole tiennent une place beaucoup plus grande que dans d'autres ethnies africaines; leur rôle est comparable à celui qu'elles jouent dans les sociétés occidentales modernes.

Mais la différence avec l'Europe consiste précisément

en ce que les partenaires ainsi associés ne sont jamais des fiancés. Le mariage rompt la relation amant-amante pour lui en substituer une seconde: celle-ci diffère de la première non seulement par les partenaires qu'elle unit mais par le style des rapports qu'elle prescrit et par sa durée. La première est éphémère, la seconde durable: la femme n'est pas seulement promise dès l'enfance à son mari, elle est, dès l'enfance, son épouse. Les deux relations se situent en deux ordres que la société distingue soigneusement. Sans doute des "accidents" révèlent la difficulté de passer d'un ordre à un autre; parfois la jeune fille devait être conduite de force au mari qui la violait pendant que ses parents la tenaient. Mais dans l'ensemble, le système fonctionnait et la distinction des deux jeux de relations était préservée. Or aujourd'hui, cette règle est fréquemment transgressée. La relation amant-amante se prolonge dans la relation mari-épouse. Cette confusion des deux situations éveille un profond dégoût chez les hommes âgés, et s'ils l'attribuent à l'influence européenne, ils savent qu'elle condamne à mort l'ordre lignager.

La détérioration de la distinction traditionnelle entre les deux ordres met en lumière la signification profonde de celle-ci: la société ne prohibe pas toujours, ni en toutes circonstances, l'intimité et l'expression des sentiments d'affection entre hommes et femmes, mais dans la seule forme d'union durable qu'elle reconnaît et sanctionne: le mariage. On dirait qu'à côté de la prohibition de l'inceste, existe une prohibition des sentiments, plus exactement de la parole qui les exprime et sans laquelle leur épanouissement est impossible; cette prohibition agit en sens inverse de la première; tout se passe comme si les modèles culturels restreignaient au ma-

ximum l'échange verbal entre époux, là où l'échange sexuel est permis et consacré officiellement par le mariage, et l'autorisaient par contre dans les relations de consanguinité où intervient la prohibition de l'inceste. Parfois, comme chez les Somba, le groupe tolère une conduite plus libre pendant la période intermédiaire entre l'enfance et l'âge adulte, où l'on joue, pourrait-on dire, à devenir homme. Mais dès que le jeu fait place aux choses sérieuses, et que le groupe doit intervenir pour sanctionner telle ou telle forme d'échange durable, il distingue soigneusement leur exercice.

2) Langage conjugal dans la société urbaine?

La transformation réalisée dans la société urbaine moderne consisterait à accepter que les deux modes d'échange soient parallèles et corrélatifs l'un de l'autre, ou du moins puissent l'être. Une telle convergence a pour effet naturel de renforcer l'unité et la cohésion de la cellule conjugale, au moins en intensité, sinon forcément en durée. La violence des sentiments, le désir sexuel et l'intimité du privé se renforcent mutuellement et rendent les liens entre époux beaucoup plus forts, voire les transforment en une lutte épuisante et stérile dans les couples "pervers". Le renforcement s'opère au détriment des autres liens qui garantissent la consistance et la solidité de la famille étendue. Tant que celle-ci constitue l'armature principale de la société, le groupe doit se défendre contre la menace latente dans une union trop intime entre l'homme et la femme, en imposant un modèle de relations qui la prémunissent contre les tendances centrifuges (21).

Nous rejoignons ici la conclusion de C. Lévi-Strauss au terme de son article sur "la famille" (22): "une importante conclusion doit être gardée à l'esprit: la famille restreinte ne peut être considérée ni comme un élément, ni comme une résultante du groupe social. Pour mieux dire, le groupe social ne peut être constitué qu'en se contredistinguant et, dans une certaine mesure, en acquiesçant à la famille... Cependant le premier souci de la société vis à vis de la famille n'est pas de la protéger ni de la fortifier; il consiste plutôt à s'en méfier, à lui refuser le droit d'exister isolément ou durablement".

Le groupe social est partagé entre deux tendances contradictoires: la nécessité de se perpétuer qui se réalise par l'union de l'homme et de la femme d'une part, le danger de se dissoudre soit dans l'Anarchie, soit dans l'atomisation, d'autre part. La communication sexuelle doit donc être soigneusement réglementée comme toutes les autres formes de communication.

Elle l'est par la prohibition de l'inceste dont les modalités combinent de manière diverse les éléments donnés et définissent ainsi tel ou tel système de parenté déterminé. Ces différents systèmes donnent tous le pas à la famille étendue sur le couple;

(21) L'exemple des MURIA, décrits par ELWIN, témoigne des précautions d'une société. Le "Ghodul" est en effet l'institution où l'éducation sexuelle des jeunes est conduite de manière à décourager les attachements durables.

(22) Cl. LEVI-STRAUSS, "Man, culture and society", p.284

et la condition de leur stabilité comme de leur existence est que les formes de communication autres que sexuelles soient rigoureusement contrôlées par le groupe et qu'aussi l'échange affectif et verbal entre mari et femme soit, sinon interdit, du moins ramené au strict minimum. La proscription du langage entre époux, telle que la pratiquent nombre de sociétés apparaît donc comme l'une des techniques les plus sûres pour préserver l'unité et l'intérêt du groupe social et les faire passer avant ceux de la famille élémentaire.

Si une telle interdiction s'est estompée dans la société urbaine et occidentale, c'est que la société a peu à peu mis au point au cours de son histoire, les techniques institutionnelles qui lui permettent de ne plus craindre les effets dissolvants de la cellule conjugale. La société libéralise ses modèles et commence à autoriser le parallélisme de divers modes de communication entre les sexes à partir du moment où le pouvoir économique-politique se constitue dans sa forme actuelle. L'administration étatique prend le relais des anciennes formes institutionnelles; son action n'est pas toujours adaptée, loin de là mais son intervention est incomparablement plus multiforme et plus puissante. Ne serait-ce que dans l'établissement d'un état-civil obligatoire, dans la nécessité de légaliser le mariage ou le divorce par des actes judiciaires, sans compter les allocations familiales et tout le dispositif "éducatif" qui, dans le meilleur des cas pour l'enfant qui rentre en classe maternelle à 2 ans, va le marquer de son empreinte pendant 16 ans... La société dispose avec l'Etat d'assez de moyens et de formes d'intervention ou de coercition pour accepter désormais sans crainte le renforcement des liens conjugaux dans la mesure où d'un autre côté, l'institution familiale est comme

éclatée. Sans vouloir trop gloser sur la portée significative d'un tel rapprochement, il est néanmoins assez caractéristique que la loi de 1792 instituant l'état-civil précède de quelques 10 ans seulement l'apparition du premier grand ouvrage de l'école romantique. Or quelle est la signification sociologique de l'amour romantique sinon qu'il y a coïncidence (pour une minorité sociale) entre échange sexuel et échange affectif verbalisé? Coïncidence qui n'est tout de même plus l'apanage de quelques privilégiés par leur race ou leur caste mais devient la propriété de l'individu en tant qu'individu. La différence est grande d'avec l'amour courtois: d'abord celui-ci n'apparaît que dans les châteaux, au sein de la haute société féodale, ensuite et surtout, il a pour condition l'adultère. En somme l'amour courtois n'est pas très éloigné de l'exemple Somba cité plus haut, car tous les deux ont en commun ce trait: la société n'admet ou ne tolère le parallélisme entre échange sexuel et échange verbal qu'en dehors du mariage. En ce sens, la prosaïque présence derrière un guichet du petit employé d'état-civil à l'orgnon et à manches de lustrine, apparaît peut-être bien comme la condition qui rend paradoxalement possible les déclarations d'amour les plus passionnées faites le soir au bord d'un lac.

CHAPITRE V

FILIATION, PARENTE, SEXUALITE, LANGAGE : DONNEES ANTHROPOLOGIQUES

Sociétés de type agraire et sociétés de type industriel, nous venons de la voir, manifestent des différences considérables dans les relations et les modes autorisés d'expression entre les sexes. En certaines cultures, la sexualité tombe en dehors du langage. Inversement, dans une société où le langage se sexualise en exprimant le désir, la sexualité devient langage. On est ainsi conduit à chercher s'il n'y aurait pas un ordre logique, phénoméno-logique pourrait-on dire, selon lequel se disposeraient les "sexualités sociales" c'est à dire les différents systèmes définissant les situations dans lesquelles la société admet et approuve l'intervention de la sexualité.

1) Les trois types de sociétés

A la fin de ses essais sur le symbolisme de l'inceste royal en Afrique, L. de Heusch adopte une perspective voisine et place la culture patrilinéaire à la suite de la culture matrilineaire. Deux choses semblent résumer la matrilinearité: le lien frère-soeur, qui n'est qu'une transposition du lien maternel, et surtout la dépendance des neveux par rapport à l'oncle maternel, qui réalise et objective cette intimité du frère et de la soeur utérins. "La culture matrilineaire accepte et utilise pour la construction du groupe de parenté, des relations ambiguës, évoquant les attachements les plus profonds de l'homme, en ayant soin de leur enlever tout caractère érotique" (1). La culture patrilinéaire se différencie en confiant à l'épouse, une étrangère, le soin

d'assurer la perpétuation du groupe (2). Cette combinaison est corrélative de l'autorité paternelle et rompt avec le modèle infantile de la recherche de la sécurité, en acceptant tout le "don total des soeurs et des mères à autrui" et le risque impliqué.

Mais, dans les deux cas nous l'avons vu, l'épouse a peu d'intimité réelle avec son mari, elle garde un attachement profond à son groupe originel, comme son époux d'ailleurs, et la séparation du groupe est exprimée et réalisée par la pauvreté de la communication affective et verbale. Nous pouvons donc reprendre le schéma proposé en le prolongeant dans le moment de la société urbaine et industrielle. Dans chacune des trois sociétés, la prohibition de l'inceste est en vigueur engendrant des systèmes de parenté variés. Sans elle, la société n'existerait pas comme telle et Lévi-Strauss a clairement montré que la mise en oeuvre de cette prohibition est l'acte même par lequel la société se constitue et humanise la nature en culture. Le régime matrilineaire partage avec les sociétés patrilineaires le caractère de la familiarité intime avec la soeur, de l'association avec elle, traits qui s'opposent à l'indifférence des relations conjugales. Par contre cet attachement, s'il existe dans la société urbaine, ne présente ni la même force ni la même fréquence, ni la même intimité que dans les précédentes. Enfin, la dépendance des neveux par rapport à l'oncle

(1) L. DE HEUSCH, "Essais sur le symbolisme de l'Inceste royal en Afrique", p.229

(2) par exemple, M. DUPIRE, "Peuls nomades", p.169

maternel, dans le contexte patrilineaire, est une caractéristique de la culture matrilineaire, même si le contexte patrilineaire met parfois l'accent sur certains aspects de la relation oncle-neveu.

Par contre, la société moderne a en commun avec la société patrilineaire, dont elle n'est d'ailleurs qu'une modalité, la transmission des droits en ligne directe et l'autorité paternelle, même si celle-ci s'estompe de plus en plus. Mais elle est la seule à développer les conditions tant économiques que sociales qui favorisent l'établissement de l'intimité conjugale, de la communication verbale et affective entre époux.

2) Sexualité, filiation, langage

Nous avons donc en présence trois termes, trois relations que les trois types de société combinent chacune à sa manière. L'échange sexuel, puis l'enfant qui est l'objectivation d'une association juridique et culturelle, enfin, l'échange verbal.

La culture matrilineaire associe la médiation du langage et celle de l'enfant, mais la sexualité tombe en dehors de cette liaison.

La culture patrilineaire regroupe la filiation et l'échange sexuel, mais place à l'extérieur de ce circuit la communication verbale.

La société urbaine moderne est la seule qui unisse ces trois médiations en une. Il est possible de représenter les combinaisons en prenant comme base le couple mari-femme et en voyant de combien de relations ce couple est le siège.

Médiation	Types de sociétés		
	Matrilineaire	Patrilineaire	Urbaine
Sexualité	+	+	+
Filiation	-	+	+
Langage	-	-	+

La position intermédiaire de la société patrilineaire apparaît clairement: le couple mari-femme en société patrilineaire est le sujet de deux médiations seulement sur les trois possibles.

Il est d'ailleurs une autre façon de noter les combinaisons mises en jeu par les systèmes précédents: elle consiste à examiner quelle sorte de partenaire est requis par le modèle pour établir avec Ego chacune des trois relations: soit un ou une étranger au groupe originel, soit un membre de ce groupe:

Médiation	Types de sociétés		
	Matrilineaire	Patrilineaire	Urbaine
Sexualité	étranger	étranger	étranger
Filiation	utérin	"	"
Langage	"	utérin	"

Il ne peut y avoir de combinaison où les trois termes seraient utérins car cela voudrait dire que l'inceste est permis; il n'y aurait donc plus de société, donc plus de langage; et sans le langage qui la fonde, la distinction étranger-utérin n'a plus aucun sens.

La société matrilineaire est donc la plus proche de l'état de "nature" originel, parce qu'elle accomplit deux des médiations avec un membre du groupe naturel fondamental, à savoir la mère et les enfants qui sont sortis du ventre maternel. A l'autre extrémité se situe la société urbaine la plus éloignée de la nature, parce qu'en elle les trois relations se nouent avec une étrangère ou un étranger. On comprend pourquoi celle-ci autorise le parallélisme de la communication sexuelle et de la communication verbale: la coïncidence de ces deux échanges dans une même relation avec un étranger, en jetant l'individu dans les bras d'un ou d'une autre, accentue fortement la rupture d'avec le monde infantile et rassurant de la proximité maternelle. Par contre, l'homme de la société patrilinéaire, ne suit pas le processus jusqu'à ce terme; "il faut adopter sa femme et non être adopté par elle" (3). En fondant ainsi la possibilité d'être "adopté" par sa mère, l'homme se refuse à la démarche que la psychanalyse (4) reconnaît dans la quête de l'amoureux. Car la préservation de la dépendance originelle vis à vis de la mère interdit du même coup de transférer dans le lien matrimonial ou amoureux la recherche de l'image maternelle.

En retour, la comparaison entre les deux structures révèle que, si la réciprocité exige que "l'adoption" de l'homme par

(3) L. THORE, "Mariage et divorce dans le banlieue de Dakar", section III "les conceptions du mariage", in Cahiers d'Etudes Africaines, n°16, pp.57 et 58

(4) S. FREUD, "Trois essais sur la théorie de la sexualité", p.160

l'épouse complète la première, ce double mouvement s'accomplit seulement par la médiation du langage, c'est à dire de la société totale. Dans cette perspective, le mariage hors de la parenté, plus encore hors de l'ethnie, prend sa pleine signification. La société patrilineaire présente une logique moins "naturelle" que la filiation matrilineaire, mais elle tourne encore la loi de l'échange avec l'étranger, en tentant d'organiser les alliances de manière à simuler le mieux possible la cohésion du groupe originel et à remplacer celle-ci par celle du lignage ou de l'ethnie. Le mariage inter-ethnique est donc l'indice que peu à peu s'élargit cette rupture et il est significatif que sa fréquence augmente dans les catégories socio-professionnelles les plus évoluées. Enfin, dans la société urbaine, l'aventure matrimoniale apparaît comme comportant davantage de risques que les autres; l'échec y est souvent plus total quand il survient: L'individu s'engage dans le mariage selon ses trois dimensions et il n'existe pas de ligne de repli, si ce n'est en prolongeant une situation qui ne le sorte pas de sa famille (mariage entre cousins par exemple). En tout cas dans la société traditionnelle, une possibilité de recours reste à sa disposition: Celle du groupe familial dont il ne se libère jamais complètement.

3) Le groupe et l'individu

Une dernière étape apparaît nécessaire: Les deux aspects que nous avons étudiés à part recouvrent une même réalité sociale; la struc-

(5) L. THORE, op.cit, pp 479 et 55

ture de celle-ci se laisse mieux comprendre ,lorsqu'on les considère ensemble. Il convient donc de regrouper les éléments qui s'ajustent les uns aux autres dans la réalité ,mais qui ont été dissociés pour les besoins de l'analyse. La relation du groupe à l'individu conditionne l'exercice du langage et le mode dans lequel est vécue cette relation détermine donc certains caractères du langage.La subordination de l'individu au groupe entraîne une double conséquence:D'abord le langage n'est pas tant le fait de l'individu que du groupe son élaboration est un processus essentiellement collectif qui requiert la discussion,la "palabre" et qui conduit à l'accord unanime des protagonistes. Puis les plus âgés jouissent au sein de cet univers d'une autorité prépondérante et le groupe social reconnaît fréquemment en eux ses porte-paroles.

Par conséquent en assurant et en réalisant l'accord entre les diverses générations,le langage possède un caractère assez monolithique.De plus,comme cela a déjà été noté,ce langage ne tient pas grand compte du temps dans la mesure où l'on hésite pas à "perdre du temps" pour obtenir un accord unanime des participants.

Cette dernière expression d'ailleurs "perdre du temps" est caractéristique de l'ethnocentrisme d'une société industrielle où l'on préfère consacrer son temps à autre chose qu'à la réalisation de l'unanimité,fait qui illustre l'admission d'un langage diversifié.

Une telle diversification se marque notamment dans les conflits ou les difficultés de tous ordres qui séparent les générations différentes:D'abord,la société globale intègre difficilement les vieillards.Les conditions de la vie urbaine les contraignent souvent à vivre en dehors du lieu de résidence de leurs enfants,fait plus important qu'il peut y paraître à première vue car ils n'occupent plus dans l'imaginaire de leurs petits enfants la même place d'arrière

plan affectif primordial quand les parents "ne tiennent plus le coup". IL y a rupture entre eux, les grands parents, plus ou moins exclus de la vie active, et les adultes occupés à leurs tâches professionnelles. "Une enquête assez récente chez les assurés sociaux de la région parisienne, montre que 20% des personnes âgées meurent dans l'absolue solitude (6). Le contraste est saisissant entre la société traditionnelle où le vieillard a un rôle et un sens en tant que porte-parole, et la société urbaine où il n'est le plus souvent qu'un poids mort que les institutions spécialisées prennent en charge en attendant leur départ pour le cimetière. D'une certaine manière, on pourrait dire que la place tenue par les vieillards dans la société agraire facilite l'acceptation et l'intégration de la mort, outre le fait qu'il s'agit souvent de sociétés où la mort est quotidiennement présente (mortalité infantile, espérance de vie réduite) et où les "religions" jouent un rôle important. Dans la vie moderne, il est frappant de voir combien l'attitude envers la mort est au contraire empreinte d'angoisse et de révolte; si la présence du vieillard trouble parfois tellement, c'est que son inaction et son exclusion font de lui la figure de la mort approchante. D'autant qu'il ne se passe pas de jour sans que les nouvelles parlent de la mort des autres alors même que celle des "Pères" est retardée. En libérant l'individu de la tutelle du groupe familial, en valorisant le temps, l'évolution récente a également valorisé la mort, ou du moins l'angoisse de mort; et il ne manque pas de gens pour voir dans l'apparition de la pop music par exemple au-delà d'un substitut du sacré, des gestes conjuratoires.

D'autre part, bien que la rupture soit moins nette que ne le feraient croire la propagande ou les craintes exagérées, la différence reste grande entre les jeunes et adultes: les activités, les intérêts, les préoccupations, bref le

(6) Notamment "les conflits de génération", P.U.F., Paris, 1963, p. 164

langage des jeunes apparaît comme doué d'une incontestable autonomie par rapport au monde adulte et l'attention qu'on y porte en est le signe.

De sorte qu'au monolithisme vertical qui unifie le langage de tout un groupe, s'oppose, dans la société industrielle, la diversité des langages, l'une des lignes de rupture étant la différence entre les générations.

Ce n'est pas par hasard si les conflits apparaissent particulièrement aigus dans les milieux ruraux, c'est à dire dans les secteurs de la société où le maintien des structures et des attitudes traditionnelles fait ressentir, par contre-coup, la nécessité et la brutalité des changements (7). Les classes d'âge facilitent l'intégration des générations, et la société traditionnelle, en gardant la lettre ou seulement l'esprit de l'institution, souligne les différences naturelles pour les mieux surmonter dans l'unité d'un même langage. La nôtre, qui a délaissé cette structure, malgré une faible tendance à la généralisation de l'adolescence, manifeste par contre son incapacité actuelle à intégrer cette différence.

Seulement, elle crée la possibilité de surmonter celle du sexe, parce qu'elle a peu à peu mis le langage à la disposition de chacun et de tous pour entrer en communication avec tous et chacun, directement et face à face. La réception d'informations et de données identiques par le canal des lectures et des moyens audio-visuels, la participation à des connaissances communes voire à un savoir, le dé-

(7) "Les conflits de générations", op.cit., pp.56 à 100

(8) Manifeste dans le fait que la femme change de nom en se mariant.

veloppement d'un travail féminin qualifié rendent possible un dialogue entre les sexes et permettent l'intégration des hommes et des femmes dans le même monde. La société urbaine a inventé et forgé dans le couple une nouvelle forme de sociabilité et le "nous" tout ambigu qui en est le signe efficace (8) ne devient possible que par le langage qui garde en lui-même cette unité de deux individus, initialement étrangers l'un à l'autre.

Dans la société traditionnelle, le "nous" ne s'applique pas à cette situation. La communication entre époux s'établit rarement par la parole, beaucoup par le biais des échanges de services, sexuels et économiques; les rapports verbaux et affectifs se développent de préférence entre membres du même lignage, ou d'un même groupe originel, la mère et ses enfants. L'usage du "nous" est réservé à de telles participations. Les conditionnements du langage à l'intérieur de la société ont un double effet: entretenir la prééminence du groupe sur l'individu et marquer la séparation entre les deux mondes, masculin et féminin.

4) Langage et rôles

Envisagées sous un autre aspect, ces dispositions ne sont que l'application particulière d'une règle générale, qui structure l'univers du langage et qu'on pourrait, en jouant sur les mots, caractériser de façon suivante: le rôle des "rôles".

D'un côté, quand un individu parle, sa liberté d'expression est réduite par les multiples normes qui codifient les situations de son discours, du discours en général. Les "vieux" sont les porte-pa-

roles du groupe et de même les femmes plus âgées pour la communauté féminine. Ce n'est donc pas pour eux-mêmes qu'ils s'expriment mais au nom du lignage et ce "rôle" de porte-parole limite du même coup les possibilités et la spontanéité du discours en le soumettant aux règles édictées par le groupe. On pourrait énumérer ici brièvement toutes les situations où interviennent les "rôles" de témoin et de délégué: dans les démarches préliminaires au mariage pour négocier le montant des prestations matrimoniales et la date des cérémonies, dans les tentatives de réconciliation entre époux quand se dessine la rupture, et, de manière générale, dans toutes les tractations, économiques ou familiales. Ce que l'on désigne sous l'expression de "parenté à plaisanterie" ou "conduites abusives permises" manifeste de façon étonnante le lien que la société traditionnelle établit entre le "rôle" et le langage. Dans ces types de situation en effet, la manière de parler, le contenu du discours lui-même est précisément défini par la relation sociale qui unit les interlocuteurs (9).

Loin d'être une exception, le Griot est au contraire le symbole vivant et durable de cette discipline du langage, puisque sa fonction, sanctionnée socialement par l'endogamie, est celle du parleur officiel, chargé de louer les donateurs de cadeaux ou de critiquer les avarés.

Dans tous ces exemples, le langage n'apparaît qu'à travers des rôles déterminés par la société. L'individu est rarement son propre porte-parole, mais beaucoup plus celui de sa place ou de ses fonctions dans le groupe (10). Le discours que tient l'individu

(9) MONTSERRAT PALAU MARTI, "Conduites abusives permises en Afrique", Bulletin de l'IFAN, p.22, n°1-2, pp.298 et suiv.

est rarement un discours où il s'exprime lui-même en tant qu'individu; il est conditionné par les rôles, et, en ce sens, il faudrait soigneusement distinguer les deux notions de "face à face" et de "relations primaires" sur lesquelles insiste la sociologie américaine. La campagne favorise effectivement les secondes, mais souvent à l'intérieur des rôles assumés par l'individu. Et c'est la ville qui, en fait, réalise par la médiation du langage un véritable "face à face".

Sans doute, la société urbaine, comme n'importe quelle société, définit des rôles qui lui sont particuliers; les critères sont variables: la fonction, le métier, le rang social, la fortune, etc... Mais la différence avec la structure des rôles en société agraire est multiple. D'abord, nombre de ceux-ci sont déterminés, non par une certaine position dans le donné naturel, telle que l'appartenance à une caste, le sexe, etc... Mais par le langage lui-même par la manière dont l'individu s'est approprié personnellement ce moyen de communication, en l'intériorisant: par exemple, écrivain, professeur, etc... Même à une échelle plus modeste, si le "beau parleur" est volontiers suspecté de fumiste, "savoir parler" est en revanche une qualité reconnue comme utile et facilitant l'intégration dans la société. Plus profondément, la différence essentielle consiste en ce que le "rôle" est compris comme un simple conditionnement, qu'il est fait pour être dépassé et que ce dépassement est la condition nécessaire pour atteindre l'immédiateté véritable du face à face. La contre-épreuve est donnée dans le ridicule par l'antipathie qu'éveille dans notre monde toute personne dont le discours révèle à quel point elle s'est identifiée à

son rôle.

5) Langage monolithique ou homogène

Quand on regroupe les diverses corrélations, deux configurations différentes se dessinent. La société traditionnelle se caractérise par ce qu'on pourrait appeler un "monolithisme vertical". L'intégration des générations au sein d'un même groupe est assurée, au profit des plus âgés par le langage qui accorde en même temps une grande importance aux "rôles définis". Mais cette unification a comme contre-partie un clivage, également vertical, qui sépare le monde des hommes de celui des femmes, et qui se poursuit tout le long du temps depuis l'éducation des filles et des garçons séparés et jusque dans les rites funéraires. La différence psychologique, sociale, culturelle, entre un homme et une femme du même âge est ressentie plus vivement que celle entre un homme et un vieillard, de même qu'un jeune Griot est plus proche d'un Griot âgé que d'un camarade "Ger" de son âge. En ce sens, la culture traditionnelle se caractérise de manière très générale par le fait que les conditions faites au langage contribuent à minimiser les effets de la distance temporelle et à accentuer des différences naturelles.

C'est le même processus qui s'efforce d'annuler le temps en privilégiant le donné naturel dans sa permanence (11).

La configuration est inverse dans la société urbaine: la rupture entre générations est corrélative de l'homogénéité relative d'une même classe d'âge, qui néglige plus ou moins la différence des sexes. La communication est plus facile entre gens du même

âge qu'entre membres de générations différentes, compte tenu évidemment de toutes les différenciations sociales existantes.

L'opposition est plus nette entre la mentalité d'une fille de vingt ans et celle de sa mère, qu'entre elle et un garçon de son âge; de plus, l'univers du langage accorde moins d'importance aux rôles sociaux déterminés et sa fluidité, en tant que médium et moyen de communication dont disposent les individus, est beaucoup plus grand. Les conditions sociales du langage déterminent donc un autre type de configuration, différent du précédent: d'une part, identité et séparation ne se disposent plus selon une orientation verticale, mais horizontale; d'autre part, le terme d'homogénéité est plus adéquat que celui de "monolithisme", car la fluidité du langage, qui assure l'émancipation de l'individu en la rendant simplement possible, s'oppose à la cristallisation des "rôles" dans lesquels la société traditionnelle définit les conditions de son exercice.

6) Langage et temporalité

Dans la "Pensée sauvage", Lévi-Strauss, en proposant de remplacer la distinction des sociétés sans et avec histoire par celle de "sociétés chaudes et de sociétés froides" écrit: "les sociétés humaines réagissent de façons très différentes à cette condition (d'être dans l'histoire). Certaines l'acceptent de bon ou de

(11) Le processus est évidemment un processus culturel, acte par lequel la culture se pose comme telle en privilégiant ou en refusant tel aspect naturel.

mauvais gré, et par la conscience qu'elles en prennent, amplifient ses conséquences (pour elles-mêmes et pour les autres sociétés) dans d'énormes proportions; d'autres, que pour cette raison nous appelons primitives, veulent l'ignorer et tendent, avec une adresse que nous mésestimons, de rendre aussi permanents que possible, des états qu'elles considèrent "premiers" de leur développement" (12).

Le rapprochement de ce texte avec ce qui a été dit plus haut suscite la question: ne peut-on voir dans les dispositions très strictes qui conditionnent le langage, notamment dans la pauvreté des relations verbales entre mari et femme, l'effet de cette "adresse" que déploient les sociétés traditionnelles pour se soustraire à la commune condition de la temporalité? Et, inversement, l'accélération de développement qui caractérise aujourd'hui les sociétés conscientes de leur histoire, n'est-elle pas attribuable au bouleversement des conditions du langage, bouleversement qui précède, accompagne et suit les transformations des autres domaines? De sorte que l'universalisation d'un langage qui supprime en lui les différences naturelles, exceptées celles que fonde le temps, serait corrélatif doublement, au sens passif et actif, de la prise de conscience historique et de la rapidité des changements dont on mesure actuellement l'importance.

L'analyse des contenus du langage, et non seulement de ses conditionnements sociaux, semble incliner à répondre par l'affirmative aux deux questions posées, car cette corrélation entre l'attitude à l'égard du temps et les conditions du langage apparaît.

(12) Cl. LEVI-STRAUSS, "La pensée sauvage", FLOU, Paris, 1962, p. 310-311

L. Thoré, dans ses interviews à Pikine (banlieue de Dakar) note:

"l'ancienneté de la coutume est une justification que nous avons fréquemment entendue en réponse aux questions qui portaient sur la dot, sur la polygamie et sur les comportements des hommes et des femmes à l'égard les uns des autres. "Nous avons trouvé cette habitude devant nous": pour notre interlocuteur, l'immédiateté du fait contient sa propre raison d'être parce que sa simple présence renvoie à "l'état premier" dont il n'est que la projection. On retrouve la même référence au passé, implicite cette fois, dans les réponses plus élaborées des lettrés, dont l'argumentation fait appel à l'idée de nature: "la femme africaine ne doit pas gagner autant d'argent que l'homme, parce qu'elle est d'un naturel frivole"; "on ne peut pas la traiter comme une femme européenne (ni l'instruire) parce qu'elles n'ont pas la même nature" (13).

Il y a donc, dans l'univers du langage, des "natures" fixes et intransformables, qui correspondent aux "rôles" déterminés conditionnant l'usage de la parole. De même, les lignes de force de cet univers sont orientées verticalement, dans la mesure où le passé et la nature donnée recèlent l'idée sous-jacente de la transcendance religieuse, et où Dieu est autant l'auteur du passé, d'où découle le présent, que des règles naturelles qui gouvernent le passé comme l'actualité.

(13) L. THORÉ, op.cit.

(14) D. ZAHAN, "La dialectique du Verbe chez les Bambara", p.30

Le langage lui-même a une nature sacrée et parler s'apparente toujours de quelque manière à la création originelle. "Le verbe est la synthèse la plus complète de la divinité, du cosmos et de l'homme total. Produit sui generis dans l'ensemble de la création, il fait de l'homme un "créateur" et le lie par des attaches invisibles à l'univers et à Dieu" (14).

La valorisation du langage suit en Europe un processus inverse; si nous traitons les mots "as valuable coins" (15), c'est dans la mesure où ils sont précisément désacralisés, et où leur valeur tient essentiellement aux significations humaines qu'ils ont charge d'exprimer et de créer. Dans la société traditionnelle, on ne peut séparer réellement le VERBE, prototype, de la parole humaine.

"Dans chaque mot et dans tout discours, les quatre "bases" et les quatre éléments agissent de la même façon qu'aux origines. En somme, la personne en parlant crée de l'humain avec des matériaux cosmiques et divins" (16). Les règles qui définissent les situations du langage s'enracinent dans ce fondement sacré. Les représentations, inhérentes au langage, et dans lesquelles la société prend conscience de soi, reflètent donc les structures qui la garantissent contre le changement et les conditions dans lesquelles on parle; réciproquement, elles justifient celles-ci et consolident celles-là.

(15) R. FIRTH, "Elements of social organisation", p. 193

(16) D. ZAHAN, op. cit., p. 29.

G. DIETERLEN, "L'essai sur la religion Bambara", p. 3 et suiv.

7) Nature et Culture

De l'autre côté, l'enquêteur à qui son interlocuteur oppose une différence de nature là où lui-même voit une différence de culture, se sait originaire d'une société où diffèrent les conditions du langage. Cette réponse qu'on lui fait, son propre langage la peut comprendre et intégrer, précisément parce qu'il la sait soumise aux lois du langage traditionnel et qu'il connaît ses lois. La distinction nature-culture, corrélatrice de la distinction des cultures, permet de penser les différentes cultures comme telles et non comme différences de nature: il n'est pas nécessaire de faire intervenir le langage religieux et de cristalliser dans l'absolu ces différences alors que le jeu et la combinaison d'un certain nombre d'éléments, purement relatifs les uns aux autres fournissent une explication plus intelligible, et qu'on ne "crée de l'humain" qu'avec des matériaux humains. Mais de telles conversations aident sans doute à mettre en situation la distinction elle-même de la nature et de la culture et à la percevoir comme le produit du langage de la société urbaine. "Vous autres, Européens, traitez vos femmes comme des hommes". Cette remarque d'un Wolof, où la surprise se teintait paraît-il légèrement de scandale, peut éclairer sans doute le lien paradoxal de la distinction nature-culture à la société qui l'a reconnue. Si la civilisation urbaine et industrielle se pense plus proche de la culture pygmée ou Nambikwara que d'autres civilisations de chasseurs, par exemple en Amérique latine, pourtant voisines matériellement et techniquement, c'est en partie parce que la première ramène la différence à un décalage dans le temps; tandis que les autres élèvent entre elles et leurs homologues une barrière de nature, fondée dans la mythologie et le refus du temps.

Mais c'est peut être aussi parce que la société urbaine est celle où "les hommes parlent aux femmes comme à des hommes"; dans ce dernier cas, on privilégie chez la femme sa fonction de "producteur de signes" aux dépens de celle de signe; dans la situation précédente, on reconnaît une culture comme intelligible, parce qu'on pose que le système est un système de signes produit par d'autres et compréhensible en tant que langage. Dans les deux situations, la même attitude prévaut: reconnaître le langage ailleurs, c'est d'abord le reconnaître en soi.

On peut donc résumer cette double configuration de la façon suivante: dans la société traditionnelle, le langage est assujéti aux "rôles" et a pour fin de maintenir la permanence du groupe à travers le temps; dans la société urbaine, le langage a la possibilité de déborder les rôles et intègre le temps. La première subordonne le langage à sa structure mais écarte le temps en dehors du langage; la seconde se subordonne elle-même au langage et cette soumission est identiquement acceptation du temps. Par conséquent, il est possible de dire que l'acceptation du langage dans son intégralité n'est pas encore complètement réalisée dans le premier cas. De sorte qu'on retrouve ici une démarche analogue à celle que nous avons décrite en comparant les sociétés patri et matrilineaires avec la nôtre. Accepter le langage, c'est accepter le temps donc de s'éloigner de l'état originel et réciproquement. En d'autres termes, parler ou plutôt apprendre à parler c'est quitter "le vert paradis des amours enfantines"; pour l'individu, ce vert paradis se trouve dans l'intimité rassurante et chaleureuse du groupe originel; pour la société, c'est la quiétude indistincte et apaisante du mythe.

Dans les deux cas, le langage est à la fois le chemin et

le mouvement qui se dirigent à la rencontre de l'étranger. Si toute culture peut se définir comme une certaine manière d'organiser les structures sociales et les conditions du langage, la différence essentielle entre la culture traditionnelle et la culture urbaine moderne affecte la manière dont se réalise cet ajustement; dans la première, cet ajustement est réciproque, tandis que la seconde subordonne les institutions au langage. La société traditionnelle, en réglementant par ses modèles l'exercice du langage, limite et contrôle étroitement le pouvoir novateur de ce dernier; la dialectique intérieure à tout langage, entre langage constituant et langage constitué, elle donne la première place à la tradition; c'est à dire à celui-ci.

Dans la société moderne, l'équilibre est rompu en faveur du premier, et cette rupture change totalement la place et le poids du langage dans la structure sociale, ainsi que son sens.

Car, en s'apercevant constituant, le langage découvre que tout langage n'est qu'une sorte de code, et que le pouvoir créateur de signification, qui est sien, consiste simplement dans la relation qu'il établit lui-même entre deux éléments donnés.

Plusieurs conséquences en découlent:

D'abord, il n'existe pas de signification toute faite, de sens adhérent à une donnée naturelle quelconque. Toutes les significations que la tradition considérerait comme attachées à des objets ou déterminations "naturelles" peuvent être critiquées et perdent de leur valeur transcendante, du fait même de cette possibilité: le sens ne peut surgir qu'à l'intérieur du langage.

Il s'ensuit qu'on ne peut admettre de statut prédéterminé pour les locuteurs. Les rôles, tels qu'ils sont conçus par la tradition, se trouvent dévalorisés directement: les déterminations naturelles de l'âge, de la naissance par exemple, ne suffisent plus pour imposer une certaine manière de parler et encore moins un contenu déterminé.

Enfin, la dévalorisation des rôles met directement en question les modèles et les institutions qui leur sont étroitement connexes. Ainsi et en premier lieu vient le style de rapport homme-femme, tel qu'il est déterminé par l'ensemble du système. "Le rapport de l'homme à la femme est le rapport le plus naturel de l'homme à l'homme. En celui-ci apparaît donc dans quelle mesure le comportement naturel de l'homme est devenu humain ou dans quelle mesure l'essence humaine est devenue pour lui l'essence naturelle, dans quelle mesure sa nature humaine est devenue pour lui sa nature" (17). La société traditionnelle, en divisant d'une certaine façon le monde de sa culture en deux sous-cultures, l'une masculine, l'autre féminine, empêche que ce rapport "naturel" soit en même temps social; plus exactement, si elle admet ce double aspect, naturel et social, du rapport homme-femme, elle les dissocie. De sorte que le langage apparaît comme la voie qui permet de réaliser cette association du naturel et du social dans le même rapport: "dans ce rapport apparaît aussi dans quelle mesure, dans son existence la plus individuelle, l'homme est en même temps un être social" (18).

(17) K. MARX, "Manuscrits de 1844", Editions Sociales, p. 86

(18) Ibid., p. 86

L'état de transition où se trouvent nombre de sociétés et pourquoi pas la nôtre, fait donc sentir ses effets jusque dans les détails du comportement quotidien. Ambivalence du langage: coexistence de deux langages, de deux manières de parler dont chacun est gouverné par une règle fondamentale différente. On comprend alors pourquoi nombre de situations rencontrées sont conflictuelles; nées du conflit entre les deux langages, elles ne peuvent manquer d'en engendrer de nouveaux.

CHAPITRE VI

PARENTE, APPROPRIATION, SCHIZOPHRENIE

Ce n'est pas d'hier, comme nous avons essayé de le dire, que la pensée politique voit la famille en fonction de la propriété. Le statut de propriété des biens se trouve confondu avec la juridiction familiale : chez nous la famille est même la garantie d'un ordre politique.

Ainsi la famille comme donnée sociologique semblerait s'opposer à la parenté comme valeur culturelle. Et pourtant, la sociologie de la famille semble liée à un système de propriété et d'appartenance, ce dernier terme désignant la position des enfants par rapport à la loi parentale.

Il semble bien par exemple que la famille se montre assez ambivalente par rapport aux enfants : mélange d'appropriation et de rejet. Il n'en est que plus intéressant de constater comment la parenté fonctionne au-delà de son rapport biologique de filiation, à un niveau idéologique. L'anthropologie moderne est basée sur l'interdiction de l'inceste. La notion d'inconscient paraît même prendre appui sur cette interdiction ; collusion entre travail sociologique et psychanalytique dont "Totem et Tabou" en est sans doute l'exemple le plus illustre.

Il est bien rassurant de maintenir les deux désirs (meurtre du père, inceste avec la mère) comme désirs inconscients et ainsi de rapporter la conscience de civilisation à un problème oedipien qui devient le modèle de compréhension de l'homme moderne.

Dans un article intitulé "sexualité et idéologie chez Marx et Freud, A. Green (1) aborde cette question en des termes qui nous paraissent remarquablement introduire les interrogations que nous voudrions poser dans ce chapitre. Il nous paraît donc intéressant d'en résumer l'essentiel.

Partant du rapport à l'objet, un objet qui n'est pas encore devenu dans l'oeuvre de Marx la marchandise ou l'argent, celui-ci indique dans "l'ébauche d'une critique de l'économie politique" : "la religion, la famille, l'état, le droit, la morale, la science, l'art ne sont que des modes particuliers de la production et tombent sous la loi universelle...(2)

Ce que Marx essaie de concevoir c'est jusqu'où peut le mener cette idée de l'homme comme production, dont le miroir de la propriété lui renvoie l'image déformée, aliénée. La désaliénation ne supprime pas pour autant la théorie de la production. Elle lui donne un autre visage que Marx va s'efforcer de dessiner comme "naturalisme accompli de l'homme" et "humanisme accompli de la nature".

A l'inverse de Freud qui parle de l'inconscient à partir de la conscience, la vision futuriste de Marx de "l'hypothèse de la propriété privée positivement dépassée" ne peut partir que de celle-ci.

"Dans l'hypothèse de la propriété privée positivement dépassée, l'homme produit l'homme ; en se produisant lui-même, il produit aussi bien l'autre ; l'objet affirmation immédiate de son individualité est

(1) A. Green "Sexualité et Idéologie chez Marx et Freud", Etudes Freudiennes n° 1 et 2 p 187-207.

(2) K. Marx "Ebauche d'une critique de l'économie politique" Ed. Pléiades tome II, p. 80.

en même temps sa propre existence pour autrui, l'existence d'autrui et l'existence de celui-ci pour moi". (3)

Puis, le caractère social est le caractère général de tout le mouvement : de même que la société crée l'homme en tant qu'homme, de même elle est créée par lui.

L'activité et la jouissance, tant pour leur contenu que par leur mode d'existence sont sociales, elles sont activité sociale et jouissance sociale". Green commente : "sans le savoir, Marx retombe en fait sur ce que son texte refoule en progressant. Car si le lien entre activité et jouissance lui apparaît dans leur relation à la propriété et si d'un autre côté le rapport de l'idéologie à la production s'est présenté à lui, l'impossible raccord à faire est celui de la jouissance et de l'idéologie. Et pourtant ce rapport est effleuré par Marx à l'orée de tout son développement".

Ce premier exemple pourtant sur lequel Marx va appréhender l'universalité du rapport de la propriété privée, c'est celui de la communauté des femmes où la femme devient une propriété collective : "cette idée de la communauté des femmes constitué, à n'en pas douter, le secret révélé d'un communisme qui est encore vulgarité et instinct". La femme passe du mariage à la prostitution universelle : "la prostitution n'est qu'une expression particulière de la prostitution générale du travailleur. Etant donné que la prostitution est un rapport qui englobe non seulement la prostituée mais aussi celui qui prostitue dont l'abjection

(3) Loc. ut. p. 80

est plus grande encore, le capitaliste... etc, tombe lui aussi sous cette catégorie" (4).

Ainsi le rapport immédiat, naturel, nécessaire de l'homme à l'homme est le rapport de l'homme à la femme.

Ce que Green commente comme suit :

"1°) le rapport naturel des sexes, le rapport de l'homme à la nature est le rapport de l'homme à l'homme. Par réversibilité, le rapport de l'homme à l'homme est le rapport à la nature : vocation naturelle. Ce qui veut dire que le rapport de l'homme à la femme (et vice versa) est aussi immédiat (sans médiation) que le rapport de l'homme à la nature. Il est un rapport de vocation, d'un destin. Il est aussi immédiat que le rapport de l'homme à la nature.

2°) le rapport de l'homme à la femme permet de juger de tout le développement humain. Il est donc immédiat, la médiation étant ici jouée par le rôle de l'évolution d'un rapport naturel. Humanité et naturalité ne sont donc pas un rapport immédiat. L'essence humaine est devenue la nature et celle-ci, la nature, l'essence de l'humain".

Quoiqu'il en soit; le rapport de la nature et de l'humain entre donc si dialectiquement en relation que Marx les renvoie l'un à l'autre, dans une dimension historique par l'introduction de la notion de devenir.

(4) K. Marx, "Communisme et Propriété" loc-cit p. 78 note.

A la faveur de l'assimilation totale de la vie individuelle et de la vie générique, Marx introduit la notion de conscience générique. En fin de compte cette conscience générique, qui ne dit plus rien du générique et encore moins du rapport de l'homme à la génération n'a plus dans le texte qu'une fonction de transition reliant la conscience générique à la conscience générale.

"L'homme s'approprié la nature universelle d'une manière universelle, donc en tant qu'homme total. Chacun de ses rapports humains avec le monde, voir, entendre, goûter, toucher, penser, contempler, vouloir, agir, aimer, bref tous les actes de son individualité, aussi bien que sous leur forme directe ses organes génériques sont dans leur comportement envers l'objet, l'appropriation de celui-ci : ce comportement et cette appropriation sont l'affirmation de la réalité humaine" (5)...

"C'est l'activité humaine et la souffrance humaine, car au sens humain, souffrir c'est jouir de soi" (6).

Ainsi pour Marx, la propriété privée est le seul modèle à partir duquel il puisse penser toutes les relations d'appropriation, d'autre part, il propose une relation d'appropriation émancipée, mais échoue à montrer en quoi elle diffère de la propriété privée si ce n'est qu'avec elle s'acquiert une appropriation réciproque.

Alors que Marx avait abouti à la conception du besoin en besoin humain - mais n'est pas le désir ? - ainsi qualifié par le fait que l'autre en tant que tel lui est devenu un besoin à travers le rapport de l'homme à

(5) Loc-cit., p.83.

(6) Ibidem

la femme, il ne peut accomplir le saut qu'implique l'intervention du générique dans le rapport de l'homme à ses géniteurs. Histoire et Génération restent dans sa pensée coupées l'une de l'autre, en dehors de leur rapport à l'histoire universelle.

Le rapport entre génération et appropriation passe par les objets qui conditionnent cette génération, qui rendent celle-ci possible. Et l'histoire est cette chaîne des générations, instituant le rapport au géniteur et fixant la place de celui-ci dans le processus de la génération, à la fois comme maillon et comme objet passant de maillon en maillon. "Cette aliénation qu'il emprunte à Hegel, il ne peut se débarrasser de son fondement idéaliste que pour en ignorer son ancrage dans le naturalisme accompli, dont il se fait le défenseur. Il a pourtant été bien près d'en approcher le rapport essentiel. Jamais entre Marx et Freud la démarcation n'aura été plus mince". Cependant une différence essentielle l'en sépare. Le rapport entre la source et l'objet, le but de la pulsion, n'y sont jamais donnés comme un tout, mais au contraire comme les éléments d'un montage régi par l'opposition entre une force constante, des objets substituables, des buts déplaçables. Ainsi si l'agressivité reparaît sous la forme des rapports de propriété, elle n'y est plus admise qu'à titre d'instrument.

L'appropriation de la nature par l'homme a conduit à la civilisation industrielle. Ce splendide achèvement de l'homme inachevé risque de se terminer par l'extinction de l'espèce humaine ; et cette destruction peut être liée à une activité de jouissance. "La part de vérité qui dissimule tout cela et qu'on nie volontairement se résume ainsi : l'homme n'est point cet être débonnaire au coeur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être qui, au contraire doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire, mais aussi un objet de tentation. L'homme est en effet tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser, de le tuer". (7)

Green en revient à l'idéologie, interrogeant sa fonction dans une perspective différente de celle de Marx et plus proche de celle de Freud à savoir celle de la distribution au niveau social des différents types de transformation énergétique par lesquels sont tenues de passer les structures de ce que Marx appelle la vie générique : "on peut certes considérer celle-ci comme l'une des formes de ces forces productives sociales, mais on dé-spécifie ce qui constitue l'essence de leur production.

(7) S. Freud, "Malaise dans la civilisation", Revue Française de Psychanalyse, tome XXXIV, Janvier 1970 - p. 50.

A savoir qu'en elles ne se manifeste pas le naturalisme accompli de l'homme, mais que du fantasme de l'appropriation réciproque entre l'homme et ses objets, cette production vient au contraire signer la coupure" (8). La réponse qu'en donne Freud est toute différente.

En effet, la psychanalyse a montré qu'il existait un rapport étroit entre les réalisations psychiques des individus d'une part, et celles des sociétés d'autre part, en postulant qu'il y avait une seule et même source dynamique pour les uns et les autres. "L'idée de base est que la fonction principale du mécanisme mental est de soulager l'individu des tensions créées en lui par ses besoins. Une partie de cette tâche peut s'accomplir en soutirant des satisfactions du monde extérieur : et dans ce but il est essentiel d'avoir le contrôle du monde réel. Mais la satisfaction d'une autre partie de ces besoins, au nombre desquels certaines impulsions affectives, est régulièrement frustrée par la réalité ce qui mène à la tâche suivante qui est de trouver d'autres moyens de venir à bout des impulsions insatisfaites. Tout le cours de l'histoire de la civilisation n'est rien d'autre que la relation des différentes méthodes adoptées par l'espèce humaine pour lier ces désirs insatisfaits, qui, selon les changements de conditions (modifiés en plus par les changements technologiques) ont affronté une réalité qui lui a répondu parfois par la faveur, parfois par la frustration". (9)

(8) K. Marx, Ed. Pléiades, t. II, p. 25

(9) The complete psychological works of Sigmund Freud, Vol. XIII, p. 186.

Ainsi Freud distingue deux séries, deux types d'activité distincts : les uns visent à la maîtrise du monde extérieur pour la satisfaction des besoins. Les autres visent à la satisfaction substitutive des impulsions affectives non recevables ou auxquelles il n'a pu être répondu. Deux champs sont ainsi constitués : le champ des objets réels et le champ des objets idéaux. L'ordre de la pensée mythique et celui de la religion ou de l'art laissent plus facilement deviner leur caractère substitutif ou compensatoire que la morale ou la justice.

Néanmoins, la voie essentielle à la sublimation est l'identification dans laquelle Freud voit lui aussi à l'oeuvre un processus d'appropriation. Mais ce qu'il s'agit de s'approprier, c'est l'énergie nécessaire à la déssexualisation. En tout état de cause, celle-ci échoue à recouvrir plus qu'un secteur limité de la vie psychique et les possibilités de cette inhibition des buts sexuels restent très inégales selon les particularités de la nature et de l'histoire de chaque individu. Bien entendu, parler de renoncement pulsionnel n'implique pas que les productions de la culture qui en seront le reflet aient atteint à un détachement objectif. Elles viennent seulement à la place de ce qui était la satisfaction pulsionnelle.

La justice est le moindre mal auquel nous consentons lorsque nous ne pouvons bénéficier de la préférence, les rigueurs avec lesquelles nous demandons son application laissent deviner que nous ne consentons à tant de sacrifices qu'à la condition que les autres ne puissent s'en prévaloir.

La morale accroît notre sentiment d'orgueil narcissique d'être meilleurs que les autres et la religion nous fait troquer l'obéissance à son dogme et à ses tabous contre l'amour de Dieu qui nous assure ainsi de sa protection.

Cette conception qui lie inéluctablement le processus de la civilisation et de la répression des pulsions sexuelles a été et reste très critiqué.

Toujours est-il que Freud insiste beaucoup sur la répression de la vie sexuelle qui est exigée par la vie en société : "la part de satisfaction instinctuelle à laquelle chaque personne avait renoncé fut offerte à la Divinité comme un sacrifice et la propriété commune ainsi acquise fut déclarée "sacrée" (10).

Il demande même dans "l'avenir d'une illusion" : "réussit-on et jusqu'à quel point à diminuer le fardeau qu'est le sacrifice de leurs instincts et qui est imposé aux hommes, à réconcilier les hommes avec les sacrifices qui demeurent nécessaires et à les dédommager de ceux-ci" (11).

Et à propos des illusions : "une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur, une illusion n'est pas nécessairement une erreur".

L'illusion est d'abord puissance mobilisante, car elle est service du désir. Force animatrice du mouvement, elle garde son élan malgré le changement d'objet ou l'inhibition du but de la pulsion, parce qu'il n'est pas de désir qui ne soit mouvement de désir. Les illusions "sont des réalisations des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité, le secret de leur force est la force de ces désirs" (12).

(10) Par exemple S. Freud, "La morale sexuelle civilisée et les maladies nerveuses modernes", 1908, S.E., IX, p.65.

(11) Chap. I

(12) Loc. cit, chap. VI

... "Et finalement, le problème de la nature de l'univers considéré indépendamment de notre appareil psychique percepteur, est une abstraction vide, dénuée d'intérêt pratique".

L'idéologie de Marx en tant que système possédant sa logique et sa rigueur propre des représentations (images, mythes, idées ou concepts selon le cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée (selon la définition qu'en donne Althusser) serait donc à situer dans cette exclusion du sexuel qui conduit Marx à idéaliser la sexualité et à idéologiser le rapport sexuel de l'homme à la femme dans l'appropriation mutuelle. Le résultat de cette opération est l'abolition de la différence des sexes, l'occultation du rôle de la jouissance. Du même coup, la fonction du désir dans l'idéologie se trouve refoulée.

Ceci dit, venons-en maintenant à la nouvelle éthique de la famille qui semble se chercher dans la société contemporaine.

En parlant plus haut de loi parentale, nous pensions par exemple aux textes juridiques sur l'autorité parentale qui peuvent se lire comme la justification d'un droit des parents à recevoir l'obéissance des enfants mais surtout comme la garantie de l'appartenance des enfants dans un statut juridiquement affirmé du "privé".

La volonté de sauvegarder les valeurs privées des individus (que l'on songe à la vogue des résidences secondaires du propriétaire, du chacun chez soi, dans les immeubles urbains) paraît bien

jouer comme une réaction de protection à l'égard de l'envahissement de plus en plus important du social, mais ce faisant permet la décharge dans la famille de ce qui a été inhibé dans le travail (13).

A ce titre, la famille est une donnée élémentaire de la vie économique d'un pays. La démoralisation s'y trouve transformée en "problèmes psychologiques".

Quand on parle d'une déhiérarchisation progressive des relations dans la famille, on entrevoit déjà les individus qui la constituent échangeant d'un point de vue économique.

Le fait d'intervenir de plus en plus dans la famille implique que cette famille n'existe plus en tant que corps social moral protégé par ses mythes ou ses rites.

Les rapports s'y impersonnalisent de plus en plus ; il n'est pas rare que la police soit demandée par les parents pour rétablir l'ordre dans la famille. A l'inverse, la naissance de "collectifs" de jeunes paraît bien au contraire être la recherche d'une personnalisation, comme les "communautés thérapeutiques" pour les schizophrènes.

(13) Crozier a développé ce thème en étudiant le phénomène bureaucratique.

Quant à l'ambivalence de la famille par rapport aux enfants, elle est faite à la fois d'appropriation et de rejet. Il y a sans doute de plus en plus de parents qui ont tendance à "étrangéiser" leurs enfants.

Mais surtout sans doute, il est intéressant de constater comment la parenté tend de plus en plus à fonctionner à un niveau idéologique.

A vouloir faire de l'Oedipe le modèle de compréhension de l'homme moderne, une fonction tragique s'y trouve annulée. La position de scandale de la psychanalyse disparaît ; on l'acclimate, on va même jusqu'à étudier les variations de l'Oedipe dans différentes cultures avec l'arrière plan d'importer le modèle le meilleur de civilisation, celui où l'Oedipe est le mieux vécu (Kardiner ou Linton par exemple).

Cet "applatissage" des désirs incestueux et parricide se manifeste dans la psychosociologie où l'Oedipe est développé comme rôle et relation : à saisir ce qui se passe dans le groupe familial indépendamment de l'histoire individuelle de chacun des membres du groupe, on parle bien vite en termes de mère castratrice et père absent. Or la notion de "relation" a-t-elle un sens en dehors de son utilisation psychosociologique élémentaire ?

Cette collusion de la réalité sociologique de la famille et d'une acculturation psychanalytique aboutit à une conceptualisation psychologique de leurs problèmes par les membres de la famille qui peut n'être rien d'autre qu'une défense intellectuelle.

Il n'est pas sans importance que les parents se servent de plus en plus de cette pensée psychologique pour l'éducation de leurs enfants ainsi que dans la recherche d'une diminution des rapports qui pourraient être névrogènes. Ce faisant, ils reproduisent des stéréotypes moraux ou économiques de représentations sociales. Ils ne font que reproduire un corps de représentations ayant de la vie familiale une certaine conscience de ce qu'elle peut représenter comme visée éducative fonctionnant dans une structure de rationalité caractéristique pour Max Weber de notre type de société (14).

A ce titre, la libération morale de la famille est suspecte ; on la justifie par des raisons humanistes et on en appelle à la personnalisation de ses membres, mais elle est en tous points conforme à l'idéal d'une société d'Homo Faber dont les fondements sont rationnels : la scolarisation des enfants en les socialisant, les fait sortir d'une étroite tradition dans la famille du XIXe.

De même, l'idéologie libérale démantelle la grande famille qui serait devenue un danger pour l'économie libérale si elle s'était affirmée dans son esprit de tradition..

(14) M. Weber, "L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme", Plon, 1964 - "Essais sur la théorie de la science", Plon, 1965.

Actuellement, il s'agit de favoriser les interventions de l'Etat qui ne doit pas laisser la famille faire son éducation seule.

Ainsi la prise de conscience de la famille de ce qu'elle peut représenter obéit à des motifs plus idéologiques que sociologiques : la névrose y est parfaitement assimilée, la psychose, elle, maintient sa violence, elle provoque le scandale puisqu'elle est rebelle à l'acclimation...

La parenté, c'est un système de relations, d'alliance et de filiation, c'est aussi un système de nomenclature (nom de famille) et d'attitudes.

Que représente ce passage de la parenté à la conscience de parenté ? Chez les parents, c'est la possibilité d'affirmer l'antériorité de leur savoir et de leur pouvoir sur ceux de leurs enfants. Aux parents appartient la mémoire complète de l'enfant qui n'a rien été que les parents ne puissent se souvenir. La conscience de parenté implique en retour le refus des parents vis-à-vis des premières questions sur leur propre savoir et pouvoir. Prenons l'attitude des parents vis-à-vis des premières questions sexuelles des enfants : ce qui n'est pas toléré c'est le désir de "savoir" des enfants sur leur origine ; quelque chose va rester clos, interdit à chaque enfant qui est de savoir d'où il vient, les conditions mêmes de sa naissance. Ce malaise des parents se retrouve à propos des questions des enfants sur la mort : admirable désir de savoir des enfants qui a en réponse l'institution par les parents d'un fait et qui est qu'en tant qu'enfants, ils n'ont pas

le droit de tout savoir. Cette institution parentale crée la dépendance des enfants et interdit ; interdit qui interdit que le désir des enfants soit satisfait.

La notion de parenté est moins alors une notion sociologique ou psychologique que le fait pour les parents d'être institués, excluant alors la possibilité d'une interpellation des enfants sur la nature même de leur savoir et de leur pouvoir. Par exemple, il n'est pas rare que les adolescents par leur interpellation posent le problème de la parole dans la famille ; interpellation qui a souvent pour réponse une réaction de malaise et de panique chez les parents. Exemple intéressant pour la psychothérapie familiale puisque manifestant un décalage entre parents et enfants, décalage qui exclue qu'on puisse saisir dans une relation linéaire de groupe les rapports enfants parents.

Prenons quelques questions d'enfants : la naissance, la nature du corps de l'autre, la mère a-t-elle un pénis ? le voyeurisme : ce qui est en jeu là est aussi le problème de la mort ; "comment suis-je sorti du corps maternel ?" "Qu'est-ce que fait le père ?" : le mystère de la fonction du père dans la naissance. Qui est la mère de qui ? Surtout des questions par lesquelles l'enfant se donne des raisons de s'assurer qu'il dans la descendance, un peu comme les poupées gigognes russes.

La question généalogique est posée en termes prégénitaux bien avant les questions congénitales : ce qui se mange et s'excrète,

l'image du corps référé au stade anal (conserver et produire, l'argent, l'effort, la loi morale). Dans le tome II de ses oeuvres complètes, Ferenczi parle de l'origine anale du capitalisme moderne : l'enfant a conscience dès ce stade d'une partie de soi qui se détache et l'axe d'organisation de l'image de son corps est l'axe bucco-anal. Plus tard, cette survivance anale s'exprime dans la recherche généalogique de la tradition, dans la conservation et la production des générations.

Il existe comme une capitalisation de puissance à l'origine chez les ancêtres qui doit se maintenir. Mais ceci va à l'envers de l'institution parentale qui interdit le savoir. Qu'est-ce qui est menacé dans l'institution parentale quand un enfant interpelle ses parents sur sa propre origine ? Le petit Fritz de M. Klein reste insatisfait : "si je pouvais entrer dans le corps de Maman pour voir comment un enfant ça se fabrique !" ; ce qui contient déjà le désir d'inceste avec la mère et de meurtre symbolique du père, dans une sorte de mémoire absolue. Alors l'enfant refoule ce désir de savoir et renonce à se poser la question généalogique.

Sauf dans la psychose où existe un retour en force de la question généalogique : le suicide psychotique réalise d'une part la recherche du point léthal d'origine où les parents sont confondus en un seul géniteur et c'est aussi la position sacrifice de soi comme meurtre de soi et du père et comme réalisation d'un inceste imaginaire avec la mère.

Etre contemporain de sa propre naissance, être ses propres géniteurs (Artaud) ceci est donné au niveau de la psychose.

Dans le délire, selon Holderlin il y a un trop interprété de la part de celui qui n'a pas accepté la règle de ne pas tout savoir ; car le fait de parenté, c'est d'abord l'interdit fait à l'enfant de savoir, et ce qui est en cause, c'est d'abord l'inconscient des parents. Le "qui suis-je ?" d'Oedipe donne son sens au délire, comme fantasme généalogique. Le délire, c'est la possibilité de réinventer son origine.

N'y a-t-il pas chez le psychotique un refus de parenté comme s'il lui était impossible d'accéder à ses parents. Mais, derrière les parents, existe un pouvoir de naître encore plus essentiel. Oedipe meurt d'une transgression du savoir. Le désir de transgression est tragique car elle fait apparaître ce qui aurait dû rester caché. Pour Holderlin, l'Oedipe de Sophocle est une tragédie de la mort lente qui condamne Oedipe à errer sous l'impensable. Il y a là l'absence du temps comme expression de l'oubli, régression vers quelque chose qui est point final et point début, mort et naissance, accession à l'existence réelle de sa mort dont le suicide est souvent la forme la plus évidente.

Ainsi au niveau de la parenté, l'idéologie culturelle actuelle renforce la défense parentale : le souci des parents devient : être reconnus comme parents sans que les enfants puissent inter-peller leur origine.

Il est alors fort tentant de suivre Deleuze (15) quand il écrit : "l'impérialisme d'Oedipe en psychanalyse consiste à rapporter toutes les synthèses de l'inconscient au triangle papa-maman-l'enfant (moi). Le triangle peut être interprété en termes d'images personnelles ou de fonctions structurales : il est chargé dans les deux cas de rendre compte des synthèses de l'inconscient dans leur fonctionnement supposé normal ou idéal comme dans leur détréquement. La psychanalyse est oedipienne à la fois dans son diagnostic et dans sa thérapeutique. L'insistence sur les pulsions et les objets partiels n'y change rien, tant ceux-ci sont déterminés seulement comme pré-oedipiens. Le problème est beaucoup plus celui d'une nature an-oedépienne des synthèses de l'inconscient et de la sexualité correspondante. L'oedipiannisation, cette mise en pouponnière de l'inconscient, n'est peut-être déjà que l'effet d'une répression sociale qui défigure et recouvre la vraie vie de l'inconscient. Se peut-il que l'inconscient soit orphelin par nature, et que parmi toutes les ignorances, il ait une ignorance sublime des parents ? Les personnes et les fonctions sont oedippiennes, mais au-delà des personnes et des fonctions, il y a les formations de l'inconscient, les machines désirantes orphelines, anoedippiennes. L'unité de la nature et de l'inconscient (l'homo natura) se découvre au point d'une auto-production de l'inconscient, là-même où le sujet du cogito cartésien se découvrirait sans parents, là aussi où le penseur communiste découvrirait l'unité de l'homme et de la nature, là où le cycle découvre son indépendance à l'égard de la régression parentale

(15) G. Deleuze et F. Guattari, "La Synthèse disjonctive", in Revue l'Arc, n° 43.

indéfinie, là où la sexualité fait valoir son indépendance à l'égard de la génération. C'est de ce point de vue que toutes les synthèses de l'inconscient sont à revoir et doivent être situées par rapport à la production désirante, celle de l'inconscient lui-même."

Dans une telle optique, il semble que le psychanalyste à l'issue d'une longue habitude, ne sente même plus le "forcing" qu'il fait en oedipianisant tout ce qui lui tombe sous la main et Deleuze de citer M. Klein : "la première fois que Dick vint chez moi, il ne manifesta aucune émotion lorsque sa nurse me le confia. Quand je lui montrai les jouets que j'avais préparés, il les regarda sans le moindre intérêt. Je pris un grand train que je plaçai à côté d'un train plus petit et je les désignai sous le nom de "train-papa" et de "train-Dick". Il prit là-dessus le train que j'avais appelé "Dick", le fit rouler jusqu'à la fenêtre et dit "gare". Il lâcha le train,, courut se mettre entre la porte intérieure et la porte extérieure de la pièce, s'enferma en disant "noir" et ressortit aussitôt en courant. Il répéta plusieurs fois le manège. Je lui expliquai qu'il "fait noir dans maman ; Dick est dans le noir de Maman"... Lorsque son analyse eut progressé... Dick découvrit aussi que le lavabo symbolisait le corps maternel, et il manifesta une peur extraordinaire de se mouiller avec de l'eau" (16).

(16) M.Klein, "Essais de Psychanalyse", Payot, Paris, p 269-271.

Que l'enfant rapporte ses expériences à la femme nommée "Maman", ne signifie pas que ces expériences se rapportent à elle. "L'enfant mène une formidable expérience de production et de machine désirante dans un monde d'objets partiels et de relations non familiales... L'expérience première de l'enfant, c'est-à-dire celle des objets partiels produits, machines-organes, machines-énergies, et du corps sans organe inengendré, sur lesquelles les machines se connectent et se distribuent. Faute de voir dès le début quelle est la nature de cette production désirante, et comment, dans quelles conditions sous quelle pression, la triangulation oedipienne intervient à un moment très précis dans l'enregistrement du procès, nous nous trouvons pris dans les rêts d'un oedipianisme diffus et généralisé qui défigure radicalement la vie de l'enfant et ses suites, les problèmes névrotiques et psychotiques de l'adulte. Alors, au lieu de participer à une entreprise de libération effective, la psychanalyse prend part à l'oeuvre de répression la plus généralisée, celle qui a consisté à maintenir l'humanité européenne sous le joug de papa-maman et à ne pas en finir avec ce problème-là" (17).

Dessinant deux directions possibles de la cure, l'oedipianisation et à l'autre pôle la schizophrénisation, le problème de la schizophrénisation comme cure est posé ainsi : comment la schizophrénie peut-elle être dégagée comme puissance de l'homme et de la nature, sans qu'un schizophrène soit par là-même produit ?

(17) G. Deleuze , loc-cit., p 56.

"Problèmes analogues à celui de Burrough (comment incarner la puissance de la drogue sans être drogué ?) ou de Miller (comment se saouler à l'eau pure ?), ce qui n'a rien à voir avec simuler. Il apparaît aujourd'hui que le schizophrène dispose d'une potentialité révolutionnaire immense, qu'il est un producteur universel, le prolétaire actuel, celui qui fait fonctionner les machines désirantes et les introduit dans le champ social. La schizophrénie doit être considérée comme moyen d'interpréter tout le champ. Non pas que le schizophrène soit ainsi réduit à la généralité. Au contraire, c'est à partir de sa singularité, de son "secret", qu'il devient possible de lire le monde moderne en général, et d'inventer un code ou plutôt un "brouillage" de code qui en soit comme un négatif efficace... Artaud est la mise en pièce de la psychiatrie, précisément parce qu'il est schizophrène et non parce qu'il ne l'est pas. Si la schizophrénisation se définit, c'est par un certain usage des synthèses de l'inconscient, par opposition à d'autres usages, à d'autres exercices même "textuels" (18).

Dans le processus schiophrénique, les objets partiels, organes du désir, s'accrochent sur le corps sans organe. Lui, l'improductif, l'inconsommable, va servir de surface pour l'enregistrement de tout le procès de la production désirante et de la distribution opérée dans ce procès. Les organes-machines, soit détraqués, soit en bon état, vont s'inscrire ici, se "suspendre" comme des porte-manteaux sur le corps sans organe, comme la cravate ou la ceinture sur le corps rond

(18) Ibid. p. 57.

d'"Humpty-Dumpty". Ils s'inscrivent comme autant de points de disjonction entre lesquels se tisse tout un réseau de synthèse. Le corps sans organe est donc strictement quadrillé.

On dirait que le schizophrène passe d'un code à un autre, qu'il travaille tous les codes suivant les questions qui lui sont posées, n'invoquant pas d'un jour à l'autre, la même généalogie, n'enregistrant pas de la même manière le même évènement, acceptant même le code oedipien "quitte à le rebourrer de toutes les disjonctions que ce code était fait pour exclure". Le schizophrène retombe sur ses pieds pour la bonne raison que c'est la même chose de tous les côtés, dans toutes les disjonctions.

Parlant du Président Schreber, Deleuze poursuit... "quels que soient les rapports complexes entre la triangulation religieuse et la triangulation familiale, un tel usage théologique de la synthèse disjonctive se retrouve dans l'Oedipe : être papa, maman ou enfant.

Oedipe représente le minimum de conditions, comme Dieu le maximum des conditions, sous lesquelles un "moi" reçoit les coordonnées qui les différencient à la fois quant à l'âge, quant au sexe et quant à l'état (parent ou enfant, homme ou femme, mort ou vivant). Sans doute le malheur d'Oedipe est-il de ne plus savoir où commence qui, ni qui est qui. Mais précisément Oedipe ne nous laisse pas d'autre alternative que la suivante : ou bien suivre les interdits qui correspondent aux lignes de différenciation fonctionnelle, ou bien "tomber dans la nuit noire de l'indifférencié".

Oedipe nous dit : "ou bien tu essaieras le triangle, tu le transmettras à tes descendants, ou bien tu crèveras tout seul dans la nuit de la névrose". Il nous interdit quelque chose, mais ce quelque chose, il l'a lui-même créé. Il nous ordonne de sortir de quelque chose, mais ce quelque chose, il nous y a flanqués. Oedipe est une double impasse, un double "bind" où la répression sociale introduit, bon gré mal gré, toute la production désirante. Il faut imaginer Oedipe luthérien : il interiorise en nous la théologie, la synthèse théologique. On se rappellera ce que Marx disait à ce propos : la société moderne est capable de se comprendre elle-même et de retrouver légitimement ses propres éléments dans les sociétés antérieures, à une condition toutefois, qu'elle mène jusqu'à un certain point sa propre autocritique. Mais justement, mener Oedipe jusqu'au point de sa propre autocritique, c'est ce que la psychanalyse ne semble pas faire volontiers" (19).

Le schizophrène n'est pas homme et femme ; il est homme ou femme, mais précisément, il est des deux côtés, homme du côté des hommes, femme du côté des femmes.

Aimable Jayet (Albert Désiré, matricule 54161001) litanise les séries du masculin et du féminin, et se met des deux côtés : "Mat Albert 5416 rien - le Sultan romain Vesin", "Mat Désiré 1001 rien la sultane romaine vésine" (20).

Le schizophrène est mort ou vivant, non pas les deux à la fois, mais chacun des deux.

(19) Ibid. p59.

(20) cf. Art brut n° 3 et les commentaires de Jean Oury.

Il est enfant ou parent, non pas l'un et l'autre, mais l'un au bout de l'autre : "Oui, j'ai été mon père et j'ai été mon fils", "je suis mon fils, mon père, ma mère et moi". Il n'est pas du tout bi-sexué, ni entre les deux, ni intersexué, mais "trans-sexué". Il est "trans-vimort", "trans-parenfant". On dirait que le schizophrène travaille sur une matière générale pure, inclusive et illimitative, où il peut se repérer dans tous les embranchements et de tous côtés. "C'est le matériau brut qui sera détourné de son cours sauvage par la généalogie oedipienne, laquelle introduit ses exclusions et limitations suivant les exigences de la famille et de la société". Car, à chaque fois, la généalogie oedipienne forme et ferme un triangle la tête en bas, et se sert du sommet pour reformer un autre triangle. "Mais rendre la généalogie à elle-même, comme matière, la redresser, la détriangler, la survoler, y mettre à distance les mêmes êtres homuncules agents de production, aux bouts simultanés des transversales de tous les triangles, voilà la plus haute tâche du généalogiste-fou" (21).

C'est sur le corps sans organe que s'installent toutes les positions différentielles (homme-femme, parent-enfant, mort-vivant, dieu-nature) et toute la généalogie non-oedipienne correspondante. La généalogie non-oedipienne est celle qui s'inscrit sur le corps sans organe, en tant qu'il est lui-même inengendré. Il est donc forcé que ce corps glorieux ait un représentant : le sujet.

(21) Loc. cit. p. 60.

Par rapport à ce sujet, les termes disjoints forment un cercle, le cercle du Revenir au Même. Les termes, objets partiels, agents productifs, ne sont pas des personnes mais une série de singularités qui convergent autour d'une machine désirante : le sujet peut les éprouver comme alliés ou rivaux, ennemis. Ce sont de toute manière des états intensifs par lesquels le sujet passe. Car le sujet passe" par tous les états de la série, toujours hors de lui-même, sur le cercle excentrique. Il n'est pas au centre, à la manière d'un moi, mais au contraire sur tout le pourtour disjoint : erreur de parler d'un moi qui s'identifie à d'autres personnes". Il n'y a pas de moi au centre, pas plus qu'il n'y a de personnes réparties sur le pourtour. Au centre, "rien que la machine désirante qui fait tout tourner et le sujet lui-même sur tout le pourtour... c'est cela que nous avons tant de peine à comprendre dans la synthèse inclusive de l'inconscient : cette indifférence suprême au problème du "moi" comme à celui de Dieu ou de la parenté, ce caractère toujours partiel et non-spécifique de la synthèse, cette manière royale d'ignorer les personnes globales et les moi-spécifiques, de ne tenir compte que des singularités locales et d'un sujet non-spécifique". Il n'y a pas le Moi-Nietzsche (Klossowsky - 22) qui perd tout d'un coup la raison, il y a le sujet nietzschéen qui passe par une série d'états, et qui n'existe jamais au centre, mais toujours sur le pourtour d'un cercle disjoint, autour d'un centre introuvable. Mais, justement Nietzsche a besoin de personnes dites réelles pour les faire

(22) P. Llossowski, "Nietzsche et le cercle vicieux".

assister à l'usage qu'il fait d'elles, au prélèvement d'objets partiels ou d'états fortuits qu'il en tire, afin de produire un plus de réalité ; car alors, l'idée d'une perte de réalité, comme l'autisme, est particulièrement inadéquate. "Le corps sans organes est bien un desert, mais le désert est la distance indivisible, indécomposable que le schizophrène survole partout où du réel est produit soit contre lui (machine paranoïaque) soit pour lui (machine désirante)..." Et jamais personne n'a fait de l'histoire autant que le schizophrène, ni de cette façon car toutes les persécutions sont réelles et toutes les grandeurs, -tous les pogroms de l'histoire, c'est moi, et tous les triomphes aussi- les noms de l'histoire sont des états de nerfs, états du monde, états d'esprit, très pures intensités". Schreber travesti produit réellement sa féminité, comme Galigula qui fait adorer la sienne par les vieux sénateurs, comme Héliogabale qui se fait pénétrer par Rome en marchant à reculons. Antonin Artaud produit la peste... Je suis Schreber, Héliogabale et Galigula. Mais l'irréalité n'est que dans la tête du spectateur, le psychiatre lui-même...

Retrouver partout en tous temps, et en tous lieux la production du réel, ô nature, bondir par-dessus les liens sociaux et familiaux pour saisir un réel tel qu'il est produit dans la nature et par l'histoire, fouiller l'empire romain, les cités mexicaines, les dieux grecs et les continents découverts pour en extraire le plus de réalité, le produit

brut des machines désirantes au fond des temps et de l'espace, et former le trésor des Tortues paranoïaques et des gloires célibataires : tel est "l'histrionisme" du schizophrène, suivant la formule de Klossowski, le vrai programme d'un théâtre de la cruauté, la mise en scène d'une machine à produire le réel. C'est cela le paradoxe, qu'il faille brouiller les codes et briser les liens, pour saisir cette identité brute, cette coextension de la nature et de l'histoire. Peut-être est-ce l'élément de potentialité révolutionnaire dans la schizophrénie. Loin d'avoir perdu on ne sait quel contact avec la vie, le schizophrène est le plus proche du coeur battant de la réalité, à un point insupportable qui se confond avec la production du réel..." (23).

(23) Loc. cit. . p 62

CHAPITRE VII

LES COMPLEXES FAMILIAUX EN PATHOLOGIE

Abordant maintenant le complexe familial en le référant à son contexte qui est fait des expériences cliniques dont ce texte rend compte, il appartiendrait sans doute de s'interroger sur ce qui fonde en pareil cas l'état de santé et la maladie, ce que nous ne ferons pas.

Henry Ey dit quelque part : "le normal n'est pas une moyenne corrélative à un concept social, ce n'est pas un jugement de réalité, c'est un jugement de valeur...."

Ce que dit autrement Canguilhem (1) : "le malade n'est pas anormal par absence de norme, mais par incapacité d'être normatif".

Nous voici donc conduits à interroger le jugement porté par divers auteurs sur la manière dont ils appréhendent les uns l'enfant, sujet de désir, les autres l'enfant, "symptôme des parents", d'autres au contraire la névrose familiale ou le "nexus" familial ou l'ensemble du groupe familial.

I - APPROCHES UNILATERALES EN PSYCHIATRIE

Dans ce chapitre nous interrogerons les approches que nous

(1) G. Canguilhem, "le normal et le pathologique", P.U.F., Paris, 1966, p. 122.

avons appelées unilatérales, où l'un des membres se voit désigné dans la famille comme cause de ce que "ça souffre", et ce particulièrement au niveau des enfants.

C'est ainsi que pour A. Hesnard (2), le garçon s'identifie très tôt au père et cette identification à la fois structurante et normative fait de lui, dans des conditions familiales normales, un être viril à l'image du modèle paternel, la mère lui apportant essentiellement l'apprentissage de l'amour. La fille abandonne en grandissant son identification première au père pour s'identifier, selon une identification semblable, mais durable cette fois, à la mère. C'est la mère alors qui, par le modèle féminin maternel qu'elle lui donne, lui permettra d'acquérir sa féminité. En transformant très tôt son identification au père en amour sentimental mêlé d'admiration, et de tendresse, elle apprendra de lui l'amour en général, et en particulier l'acceptation de son rôle sexuel dans le couple. A partir de ce schéma, A. Hesnard décrit un certain nombre de variétés de couples intrafamiliaux et notamment : mère-fils, mère-fille, père-fils, père-fille. Le couple mère-fils représente le type de la situation oedipienne, triangulaire. Le vrai couple issu de cette situation serait le couple père-fils. Dans ce cas, le lien infantile au père, s'affaiblit et aboutirait à une camaraderie confiante. Dans le couple père-fille, le père, quelquefois autoritaire, a en général envers

(2) A. Hesnard, "Psychanalyse du lien inter-humain", P.U.F., Paris, 1957, 231 p.

la fille des "raisons que la raison ne connaît pas", qui atténuent par la tendresse voilée sa spontanéité sentimentale. Dans le couple mère-fille, il pourrait y avoir soit communion, soit compétition.

D'autres auteurs ont étudié le rôle des névroses familiales dans les états névrotiques des enfants.

C'est ainsi que René Laforgue (3) insiste sur la complémentarité remarquable des névroses du père et de la mère, fait intéressant, la névrose des enfants exprimant en quelque sorte les conflits inconscients des parents qu'il faut traiter. René Spitz définit lui la névrose familiale non pas comme un syndrome des symptômes constants, mais bien comme "une ambiance viciée par la névrose individuelle de l'un des membres de la famille, ou alors une ambiance viciée par l'interaction et l'interdépendance de plusieurs névroses dans la même famille" (4).

Pour John Leuba (5), la névrose familiale est une situation de famille caractérisée par l'introduction d'une névrose des parents sur les descendants et n'aurait comme caractère spécifique que d'être transmissible.

Dans cette ligne, on a pu décrire divers types de "mères pathogènes" ainsi que l'ont fait R. Laforgue et J. Leuba et que M. Porot (6) appelle les mères abusives :

- (3) R. Laforgue, "La névrose familiale", Revue française de Psychanalyse, 1936, 9/3, pp 327-359.
- (4) R. Spitz, discussion sur le rapport de R. Laforgue - également "la perte de la mère par le nourrisson", Enfance n° 5, Paris, 1948.
- (5) J. Leuba, "La famille névrotique et les névroses familiales", Revue franç. - Psychanal., 1936, 9/3, pp 360-419.
- (6) M. Porot, "L'enfant et les relations familiales", P.U.F., 1959, 225 p.

- la mère virago qui dévirilise son fils par ses exigences excessives ; c'est une femme qui n'a pas accepté sa féminité, qui est agressive envers l'homme, féministe par haine et par plaisir, suffragette des droits de la femme et non pas des droits équitables dans le couple. Ce type de femme épouse souvent des hommes faibles ou affaiblissent des hommes plus ou moins forts et alors le groupe familial s'en trouve troublé.

- la mère scrupuleuse à l'excès, anxieuse, ne sachant pas comment faire avec ses enfants, mère perfectionniste qui trouve dans certains rituels une façon de résoudre leur relation affective avec l'enfant ; femmes "aseptiques" hyperordonnées, qui aiment leur enfant à travers des règles rigides qui les rassurent.

- la mère pour qui l'enfant est soit objet de satisfactions qu'elle n'a pas trouvées ailleurs, soit objet inconscient de changement avec autrui, soit objet qui n'est que la transfiguration d'un amour non ressenti profondément mais rationalisé sous la forme du devoir.

Face à ces types de mères abusives, l'enfant se sent culpabilisé, il ne peut se sentir indépendant. Ecrasée par la bonté ou par la perfection, la fille restera une petite fille ; organisée sous le mode "aseptique", elle sentira tous les contacts avec autrui comme une souillure. Le garçon sera dévirilisé et si le père est passif, il ne pourra s'identifier à lui et se défendre.

Dans cette catégorie des mères, on a même décrit des mères dont la haine est manifeste, les "contre-mères" d'H. Bazin dont les "seins sont acides". Ce sont, paraît-il, des femmes qui n'ont pas accepté l'enfantement ou qui sont déçues par l'arrivée d'un enfant qui n'est

pas du sexe espéré. La haine de la mère déclencherait par contre-coup la haine et surtout la révolte chez l'enfant.

Outre ce rejet maternel sur le plan du réel, existe un rejet maternel sur le plan de l'imaginaire. En effet, la mère peut être ressentie comme rejetante par l'enfant en raison d'attributs personnels dont elle n'est pas responsable, en raison du mode de relation mère-enfant dans laquelle le rejet peut être une manifestation de l'inconscient de la mère, ou vécu comme tel inconsciemment par l'enfant, en raison de la prise en charge par l'enfant de certaines frustrations sous la forme de rejet. En outre, le sentiment de sécurité dont a besoin l'enfant passe dès le premier âge par le père qui intervient dans le couple mère-enfant, comme désir de la mère : c'est donc assez arbitrairement que l'on a distingué différents types de mères pathologiques sans référence à l'époux.

Et la réciproque est vraie quand on s'occupe de définir des types de pères pathogènes, ce qui pourtant a été fait :

- père absent : pour L. Michaux et J. Sutter (7), la démission du rôle du père entraînerait des désordres par défaut d'autorité, comme si autorité voulait dire présence et présence rassurante. Un père peut être absent soit parce que la mère est trop présente, soit parce qu'il se sent incapable de prendre ses responsabilités.

- père rigide : la rigidité du père se caractériserait par un hypermoralisme, un sens du devoir exagéré, une emprise minutée

(7) J. Sutter, H. Luccioni, "Le syndrome de carence d'autorité", Rev. neuro-psych. Infant, 1959, 7, pp 115-129.

de l'horaire familial. Ces pères désireraient que leurs enfants soient comme eux ou mieux qu'eux, qu'ils aient une réussite sociale meilleure que la leur

- père cruel : cruauté et haine se caractérisant par un excès d'autorité, par des impositions arbitraires, par de la cruauté morale.

Quoiqu'il en soit, pour P. Osterrieth (8), ce qui est sans doute nouveau et typique de notre temps, c'est que l'enfant apparaisse comme un "partenaire" de l'adulte et non plus seulement comme "l'objet" de ses soins ou de ses efforts éducatifs : se référant à W. Wolff cet auteur dénonce plusieurs conceptions :

"l'enfant-nain", adulte non développé et par là-même sans valeur, qui doit être continuellement corrigé. :

"l'enfant-marionnette" qui doit répondre point par point au désir de ses parents et à leurs exigences.

"l'enfant-sauvage" qui doit être dressé et dont les impulsions nécessairement mauvaises doivent être brisées.

"l'enfant-idole", ange pur et innocent, vivant dans l'irréalité et adoré pour sa perfection.

Aucune de ces conceptions, dit-il, ne permet à l'enfant de vivre dans un système d'échanges avec nous, aucune d'elles ne lui assure le sentiment de sécurité qui peut seul lui permettre de s'émanciper et d'assumer sa personnalité.

(8) P. Osterrieth, "L'enfant et la famille", éditions du Scarabée, Paris, 1967, p. 27.

W. Wolff, "The personality of the preschool child", Grune and Stratton, New-York, 1949.

Il se trouve des parents qui rejettent et des parents qui surprotègent.

P. Symonds (9) définit l'enfant rejeté comme "l'enfant qui n'est pas accepté par sa mère et par son père. Le père ou la mère ne donne pas à l'enfant les soins nécessaires, la protection ou l'affection, où ils manifestent leur préférence à d'autres enfants de la famille, et, en général, l'enfant est négligé de l'une ou de l'autre manière."

Pour E. Coulon (10), rejeter un enfant, "cest, pour le parent, considérer et ressentir cet enfant comme une gêne, un ennui. L'existence de l'enfant est pour le parent ressentie comme une frustration, il n'en obtient pas de satisfaction. En conséquence, le parent développe à son égard des sentiments hostiles qu'il rationalise selon le schéma suivant : si je ne l'aime pas, c'est parce qu'il est non-aimable. Il dévalorise l'enfant pour, inconsciemment se justifier de ses propres sentiments négatifs."

A propos de la surprotection, P. Osterrieth nous dit : "l'enfant reçoit des marques d'affection et d'intérêt ; il en est même écrasé. Mais dans cet amour, abusif qui ne tient compte ni des réalités, ni des exigences de la naissance de l'enfant, sommes-nous bien certains qu'il soit vraiment aimé pour lui-même ? Ne l'est-il pas parce qu'il est petit, mignon, dépendant ?" Remarquant une similitude entre "rejetés" et "surprotégés", il en résume ainsi les traits communs : (11)

(1) P. Osterrieth, op. cit., p. 74

(9) P. Sydonas, "The psychology of Parent child relationship", N-Y Appelton century, 1939.

(10) E. Coulon - Allègre, "quelques aspects du rejet parental et de ses effets sur le développement de la personnalité de l'enfant", Université libre de Bruxelles, 1956.

- égocentrisme et incapacité à se détacher de soi-même
- évitement du contact avec la réalité et tendance à se réfugier dans la rêverie et l'imaginaire
- difficultés dans le contact social avec les pairs
- passivité, manque d'initiative, incapacité à se défendre
- sentiment d'infériorité et de non-valeur
- dépendance et tendance à "rester petit"
- manque d'intérêt pour l'avenir.

Si ces descriptions peuvent être utiles, elles ne sont sans doute pas suffisantes pour expliquer les troubles de l'enfant : il ne suffit pas de connaître les relations partielles de certains membres du groupe familial pour comprendre ce qui se passe.

Pour A. Dührssen, que rapporte Ajuriagerra (12), toute famille a une histoire et on s'interrogera par exemple sur les raisons du mariage du couple, le genre de sentiments qui l'ont inspiré, la place des problèmes socio-économiques dans ce choix, la recherche de complémentarité ou de qualités équivalentes chez les partenaires, etc...

A ce propos, R.F. Winch (13) s'est interrogé sur les couples d'époux complémentaires et a décrit :

- le type du couple mère-fils, dans lequel le mari joue le rôle d'un fils et désire que sa femme prenne le relai de sa mère dont il ne peut se passer.

- le type de couple maître-servante, dans lequel le mari joue le rôle de père

(12) A.R. Dührssen, "Psychotherapie bei Kindern und Jugendlichen", Göttingen 1963.

(13) R.F. Winch, "Mate selection - A study of complementary needs, N-Y Harper 1958, 350 p.

- le type "Ibsémien" dans lequel le mari joue le rôle de mère comme Torwald-nora dans la "maison de poupée" d'Ibsen.

- le type "Thurbérien", du nom de l'essayiste américain, dans lequel le mari est à la fois effacé et dépendant mais pourtant efficace et actif à la maison par la recherche d'adhésion affective d'une épouse brillante et dynamique, mais que gratifie ce genre d'attitude.

Nombreux sont ceux qui ont parlé d'un couple uni pour l'équilibre de l'enfant : J. Maisonneuve (14) parle à ce sujet de "sens ultime de l'affinité : l'accès à cette intimité communuelle, à ce "nous" vécu, faute duquel toute connivence narcissique reste précaire et apparaît factice dès que l'un des partenaires découvre la solitude".

On a même décrit des couples "trop unis" (P. Osterrieth et S.R. Slavson) (15) où l'enfant serait objet et non sujet.

De même, il est important de connaître l'histoire personnelle de chaque parent, laquelle s'est souvent comme répétée chez les enfants, de même que l'état de dépendance émotionnelle et professionnelle par rapport à leurs propres parents.

Les grands-parents en effet voient peut-être leur influence décliner dans les familles urbaines mais leur rôle reste important dans l'atmosphère familiale comme arrière-plan affectif possible pour les enfants. Si leur influence sur les enfants est considérée comme très néfaste par certains, leur aide peut être très efficace,

(14) J. Maisonneuve, "Psychosociologie des assimilés", P.U.F. Paris 1966.

(15) S.R. Slavson, "Child psychotherapy" N-Y, Columbia University Press, 1952.

ne serait-ce que dans le cas où les deux parents travaillent. Leur action dépend des interférences dans l'éducation des enfants et de leur tendance à remplacer ou non père et mère en se considérant comme les vrais parents. Leur affection peut être exploitée par l'enfant sous forme d'exigences tyranniques, mais surtout grands-parents et en même temps beaux-parents, ils créent avec le couple fille gendre ou fils-bru un mode de relations particulières qui peuvent interférer dans la vie émotionnelle et éducative des enfants.

A. Dührssen accorde une importance très grande aux désirs et aux espoirs des parents à l'égard de leurs enfants. A cet égard, leur attitude sera toute différente selon que l'enfant est né désiré par les deux parents, par l'un des deux seulement, contre la volonté des deux, ou de l'un des deux et selon l'attitude du reste de la famille à son égard, ainsi que des enfants du cousinage. Les parents sont très fortement remis en question par le sexe de l'enfant qui peut ne pas être celui que l'un désirait consciemment ou inconsciemment, par son aspect physique, par ses dons intellectuels et manuels, ou encore par le rythme de l'enfant qui ne correspond pas au temps de l'un des parents. Il peut exister chez les parents et pour certains le favori du parent le plus "faible" aura un avenir tout à fait différent de celui des frères et soeurs préférés par le parent "dominant".

L'enfant pour sa part n'est pas un être purement passif, et s'il témoigne du couple, il est aussi témoin du couple, avec un certain type de réactivité ou de spontanéité, une énergie ou une placidité pouvant répondre à des facteurs innés et qui seront différemment acceptés par les parents ; de plus, en dehors du rôle tenu par ses caractéristiques héréditaires, il va réagir différemment aux tensions familiales, suivant son âge, sa conformation et sa structure personnelle, suivant le moment où ces tensions vont agir dans ce cadre infantile mais déjà structuré sur des bases interpersonnelles. L'influence psycho-toxique externe dépend du moment où elle agit et en même temps de la forme que prend la structuration de la personnalité à ce moment-là ; dans une biographie, nous ne connaissons que les grands événements valorisés parce que jugés traumatiques, or l'enfant peut se sentir frustré sans les avoir vécus ailleurs que dans sa vie fantasmatique. Une maturation précoce au point de vue moteur et perceptif peut engendrer des demandes qui ne peuvent pas être satisfaites ; il n'est pas inutile de s'interroger sur ce "que les parents offrent et sur ce qu'il y a derrière cette offre ; ce que l'enfant reçoit et comment il le ressent sur le plan du réel et de l'imaginaire : comment il répond à l'offre de ses parents : comment les parents ressentent cette réponse".

Ajuriaguerra (16) qui s'exprime ainsi reprend Kafka, dans une lettre à sa soeur : "les parents ôtent, pas à pas, à l'enfant tout droit à la personnalité, et à partir de là, ils peuvent le

(16) J. de Ajuriaguerra, "Manuel de Psychiatrie de l'enfant", Masson Paris, 1970, p. 826.

rendre incapable de ne faire jamais valoir ses droits de la bonne manière. " Il y a là "un malheur qui plus tard n'atteint pas moins gravement les parents que les enfants".

II - LA PSYCHIATRIE FAMILIALE SOUS L'ANGLE DE L'INSTITUTION

La famille a souvent été abordée de deux points de vue différents. D'abord, comme une institution sociale organisée, contrôlée par l'Etat à travers l'état civil ou par l'Eglise, qui considère le lien conjugal comme irréductible ; même dans les cas où l'Etat accepte le divorce, la rupture du contrat de mariage est entourée de garanties et doit être officialisée pour devenir valable. C'est en gros le point de vue de Durkheim et de la tradition sociologique française.

Ou bien on peut envisager la famille comme un groupe social structurant, selon certaines normes culturelles, un ensemble de rapports interindividuels entre mari et femme, entre parents et enfants, entre frères et soeurs, entre grands-parents, parents et enfants. C'est un point de vue qu'on a surtout développé dans la sociologie américaine.

Certains ont donc abordé la psychiatrie de la famille sous l'angle de l'institution, d'autres sous l'angle "relationnel".

Voyons d'abord ce qui nous est proposé du côté de l'Institution, notamment dans le cadre d'une sociologie de la pathologie mentale, élaborée à partir de la division du travail social.

Ainsi, il existe un plus grand nombre de troubles psychotiques chez les célibataires que chez les gens mariés ; ce que James S. Bossard (17) explique un peu vite par la sécurité sexuelle que le mariage apporterait aux conjoints. Mais pour d'autres, le mariage apporterait à l'homme un contrôle de la vie psychique qui lui donnerait un équilibre qu'il ne trouvait pas dans le célibat : si, au contraire, comme il apparaît effectivement dans les statistiques, la femme célibataire est plus indemne de troubles patents que la femme mariée, la raison en serait que la femme avant son mariage serait beaucoup plus intégrée à la famille de ses parents que l'homme, le mariage l'amenant à prendre des initiatives pour lesquelles elle ne serait pas préparée. Cependant la famille serait toujours un milieu protecteur et ce serait la dissolution des liens matrimoniaux, la mort de l'un des conjoints ou la séparation qui serait le facteur le plus grave pour la santé mentale, ce qui semblerait, en fonction des paramètres pris, confirmer les statistiques de Malzberg (18) pour les malades hospitalisés de l'état de New York.

Mais, bien sûr, il est facile de renverser les termes de l'explication, sans détruire la corrélation entre l'état civil et le taux de maladies mentales. Si on trouve plus de psychoses chez les célibataires que chez les jeunes mariés, ne serait-ce pas plus simplement parce que les psychotiques se marient moins ?

(17) J.S. Bossard, "Social change and social problems", New York 2^{éd.} 1938.

(18) B. Malzberg, "Social and biological aspects of mental disease", New York, 1940.

Il en est de même pour les névrosés ; que l'on songe à Kierkegaard ou Kafka.

Et si le pourcentage le plus grand se trouve chez les gens divorcés, ne serait-ce pas parce qu'un équilibre précaire a été rompu par la vie commune ?

Ceci dit, les hommes célibataires sont soignés douze fois plus pour psychoses alcooliques que les hommes mariés, qu'ils soient célibataires, veufs ou divorcés.

Une seconde série de recherches portent sur l'enfant dans la famille : la famille en tant qu'institution agissant sur la santé mentale des enfants.

Pour ce qui concerne la grandeur de la famille, les conclusions semblent assez contradictoires (Wahl, Sanua) (19).

Pourtant, le livre important de Hollingshead et Redlich sur les relations entre faits psychiatriques et classes sociales (20) laissait apparaître que dans la classe la plus démunie (classe V), 41 % des enfants de moins de 17 ans venaient de foyers brisés et que le nombre de schizophrènes étiquetés était huit fois plus élevé dans cette classe que dans les classes I et II, ce qui ne contredit pas le fait que ce serait moins la position sociale que la rigidité du système de classes, les obstacles croissant rencontrés par la volonté d'ascension, la rupture d'une communicabilité facile entre les classes qui

(19) C.W. Wahl, "Some antecedent factors in the family histories of 392 schizophrenics", *AM: Journ. of psychiat.* p. 110 - 1954.

V. D. Sanua, "Comparison of Jewish and protestant paranoia and catatonic patients, diseases of the nervous system", 26, 6, 1962, p. 1 à 7.

(20) A.B. Hollingshead and F.C. Redlich, "Social class and mental illness, a community study", New-York, 1958.

serait peut-être un des facteurs explicatifs du plus grand nombre de troubles dans les "strates inférieures". Mais Sanva émet des doutes sur le rôle de la désagrégation de la famille dans les maladies mentales et fait intervenir d'autres variables comme le sexe, la classe sociale, la religion et le type de maladie.

Actuellement, les recherches se concentrent plus sur les névroses que sur les psychoses. Il apparaîtrait qu'il y aurait une influence de la séparation et de l'existence de troubles chez les parents, sur les enfants jeunes ; qu'à une génération antérieure, lorsque la mère viendrait d'une famille incomplète ayant derrière elle une histoire infantine compliquée, elle porterait des tendances névrotiques qui, même si elles n'éclataient pas chez elle, passeraient à ses enfants, mais qu'en revanche ce ne serait pas prouvé pour le père, de famille incomplète (21) ; qu'un des éléments les plus importants, c'est une vie d'échange entre les deux parents : que cette lutte pour la vie, pour l'amélioration du statut social ne serait pas sans intervenir ; que la culture religieuse n'agirait qu'indirectement sur les enfants par les tendances névrotiques qu'elle exprimerait.

Deux domaines ont été sans doute plus particulièrement étudiés : l'influence du deuil et celui du rang de l'enfant dans le groupe des frères et soeurs.

Les études sur le deuil (22) n'ont pas montré de différence significative entre le pourcentage de malades chez les veufs et chez les gens mariés.

(21) A. Auhrsen, "Psychiatrische aspekte zur familienssoziologie", köln, 3, 1958.

(22) S.S. Bellin, and R.H. Hardt, "Dental status and mental disorders among the aged", Amer. soc. rev., 2, 3, 2, 1958, pp. 155-62

Par contre, Wahl, Shooler, Sanva ou Malzberf (23) pensent que la probabilité d'être psychotique est plus forte pour les cadets que pour les aînés. Pourtant, les recherches faites en France par Mauco et Rambaud sur des enfants amenés en consultation pour difficultés affectives et caractérielles (24) rencontrent 33% d'enfants uniques, 27 % d'intermédiaires et 20 % de benjamins. Les symptômes aussi varient d'une catégorie à l'autre ; indiscipline scolaire pour les fils uniques, instabilité chez les aînés, troubles de la parole chez les intermédiaires, nervosité chez les benjamins (25).

III - LA PSYCHIATRIE FAMILIALE SOUS L'ANGLE DES INTER-RELATIONS

Une certaine sociologie "psychanalytique" s'est attachée ces dernières années à montrer que le destin de l'homme est scellé dans les premières années de la vie, que chaque culture a son mode d'élever les enfants, et que, suivant que les frustrations sont plus orales, anales ou sexuelles, l'on trouve des formes différentes de troubles psychiques chez les adultes (26) (on a envie d'ajouter: et puis après). Mais, dans notre propre société selon ces mêmes études, les frustrations de la classe "basse" tolérante seraient surtout des frustrations orales déterminées par le niveau de vie, tandis que les frustrations des classes "moyennes" puritaines seraient surtout des frustrations anales déterminées par l'importance donnée par cette classe à la propreté, ce qui

(23) B. Malzberg, "Social and biological aspects of mental disease" N-Y 1940.

(24) G. Mauco et P. Rambaud, "Le rang de l'enfant dans la famille", Rev. fr. de Psychop. 2, 1951.

(25) Ibid.

(26) Cf. E.H. Erickson, "Childhood and society", N-Y 1950 et également A. Karainar and Linton, "The individual and his society", New York 1936.

se répercuterait sur l'écologie des maladies mentales selon les classes.

Dans cette ligne, Fromm par exemple, pense que l'enfant voit davan-
que
tage dans les interdictions des parents des ordres des conflits sexuels
même inconscients (27).

Ruth Benedict (28) insiste lui sur les discontinuités existantes
entre l'enfance et l'adolescence, la protection exagérée donnée dans nos
sociétés à l'enfant contrastant avec la liberté laissée à l'adolescent
(ce qui nous paraît évidemment contestable et de toutes façons, une mauvaise
manière de poser le problème). Dans cette optique, ce qui serait impor-
tant, ce ne serait pas tant les normes générales de telle ou telle classe,
que les conditions familiales singulières dans lesquelles ont vécu
les enfants. Bref, la méthode à suivre consisterait à partir des cas
de névroses ou psychoses et à remonter jusqu'aux structures des rapports
familiaux qui ont dû conditionner les troubles.

Ainsi Cameron signale que la névrose obsessionnelle se développe
dans les familles particulièrement tyranniques envers l'enfant ;
l'enfant devenu adulte " alterne dans ses propres réactions envers lui-
même, entre le rôle cruellement défini du parent hypercritique, vindicatif,
dominant et le rôle social réciproque de l'enfant anxieux, coupable,
repentant" (29).

(27) E. Fromm, "Individual and social origins of neurosis", in Kluckhohn
and Murray, "Personality in nature, society and culture", N-Y 1948.

(28) R. Benedict, "Continuities and discontinuities in cultural condition-
ing", in Kluckhohn and Murray, op. cit..

(29) N. Caderon, "Role concepts in behavior pathology", Am. Journ. of social
55, 1950, pp. 464-467.

De même, le type schizophrénique paranoïde, se produirait de préférence dans les familles où l'enfant serait rejeté par les parents et le type catatonique se développerait surtout dans les familles surprotectrices.

Au contraire, les souffrant de dépression auraient vécu dans des familles où leurs désirs étaient toujours comme satisfaits par leurs parents, jusqu'au jour où ils se seraient aperçus que la société n'est pas une grande famille protectrice...

Enfin, pour des gens comme Lindesmith, Strauss (30) ou Sewel (31), étudiant la surprotection-rejection, ce qui serait le plus important pour les enfants, ce ne serait pas les pratiques d'alimentation ou de toilette intime, mais les situations globales dans lesquelles elles apparaissent et plus particulièrement les attitudes et le comportement de la mère, ce qui rejoint les conclusions d'auteurs comme Arieti (32).

D'autres auteurs ont abordé la fonction des complexes familiaux dans les psychoses et les névroses. Fonction formelle dans les psychoses où les thèmes familiaux prévalent dans les délires pour leur conformité avec l'arrêt que les psychoses constituent dans le moi et la réalité ; fonction causale dans les névroses où les incidences et les constellations familiales déterminent les symptômes et les structures.

(30) Lindesmith and A.L. Strauss, "Critique of culture - personality writings", Amer. soc. rev. XV, 1950.

(31) W.H. Sewell, "Infant training and personality of the child", in AM Rose éd

(32) S. Arieti, "Interpretation of schizophrenia", New York 1955.

C'est dans ce cadre que Lacan (33) a étudié les psychoses à thème familial ainsi que les névroses familiales.

Psychoses à thème familial

soit comme motifs des réactions du sujet, soit comme thèmes de son délire :

- réactions familiales provoquées par les objets familiaux en fonction décroissante de la réalité de ces objets au profit de leur portée imaginaire : "on le mesure, si l'on part des conflits qui mettent aux prises électivement le revendicateur avec le cercle de sa famille ou avec son conjoint -en passant par la signification de substitut du père, du frère ou de la soeur que l'observateur reconnaît aux persécuteurs du paranoïque- pour aboutir à ces filiations secrètes du roman, à ces généalogies de trinités ou d'Olympes fantastiques, où jouent les mythes du paraphrénique" (34).

L'objet constitué par la relation familiale s'altère progressivement affectivement, demeurant prétexte à une exaltation passionnelle et perdant son individualité.

(33) J. Lacan, "La famille", in Encyclopédie française - Ed. Larousse 1938
ch. 8, 40-3, à 40-16.

(34) Ibid.

- Thèmes familiaux, fonction d'une croissante identification du moi à un objet familial, aux dépens de la distance que le sujet maintient entre lui et sa conviction délirante ; les thèmes familiaux ne représentent que la morphologie du complexe sans révéler son organisation, ni la hiérarchie de ses caractères, qu'il s'agisse des griefs du sujet contre les siens ou des thèmes de spoliation, d'usurpation, de filiation dans la conception qu'a de soi le paranoïaque ou qu'il s'agisse de ces identifications à "quelque héritier arraché à son berceau, à l'épouse secrète de quelque prince, aux personnages mythiques de Père tout-puissant, de victime filiale, de Mère universelle, de Vierge primordiale, où s'affirme le moi du paraphrénique" (35). Cet auteur croit retrouver là la corrélation d'une anomalie filiale, l'idéal du Moi s'étant formé d'après l'objet du frère. Cet objet, "en virant la libido destinée à l'Oedipe sur l'image de l'homosexualité primitive donne un idéal trop narcissique pour ne pas abatardir la structure de la sublimation (36). En outre, la vie en "vase clos" de la famille intensifierait les effets de sommation, caractéristiques de la transmission de l'idéal du Moi; qu'il s'agisse de "nids de paranoïaques" ou de délires à deux où "hormis le cas où le délire émane d'un parent atteint d'un trouble mental qui le mette en posture de tyran domestique", on rencontre constamment des délires dans un groupe familial où l'isolement social est important, "couple psychotique" formé d'une mère et d'une fille ou de deux soeurs, parfois d'une mère et d'un fils.

Il en va tout différemment pour les névroses familiales : les symptômes n'y manifestent là aucun rapport à un objet familial et pourtant les complexes familiaux y remplissent une fonction causale ; qu'il s'agisse de l'objet qui provoque une phobie, de l'appareil ou de la fonction somatique intéressés dans une hystérie ou de la représentation qui occupe le sujet dans une obsession, ceci nous renvoie aux tendances de l'enfant formées en complexes typiques par la structure normale de la famille qui lui offrait ses premiers objets. En cela, nul fait, plus que la naissance d'un frère ne précipite une telle formation, en exaltant par son énigme la curiosité de l'enfant, en réactivant les émois primordiaux de son attachement à la mère par les signes de la grossesse et par le spectacle des soins qu'elle donne au nouveau-né, en cristallisant aussi dans la présence auprès d'elle du père, ce que l'enfant devine du mystère de la sexualité, ce qu'il ressent de ses élans précoces et ce qu'il redoute des menaces qui lui interdisent la satisfaction masturbatoire ; c'est d'ailleurs la constellation familiale qui pour Freud forme le complexe nodal des névroses.

Quant aux rapports de la névrose de caractère à la structure familiale, l'auteur insiste sur le double rôle du père représentant de l'autorité et centre de révélations sexuelles ; image ambiguë où l'enfant est bien plus sensible aux intentions qui lui sont communiquées affectivement qu'à ce qu'on peut objectiver de son comportement : c'est mettre au premier rang des causes de névrose, la névrose parentale.

Névrose d'autopunition, en raison même des conflits dans les rapports du fils au père, conflits qui assurent de par l'opposition de chaque génération à la précédente la condition dialectique même de la tradition de type paternaliste. Mais à cette rupture de cette tension à une génération donnée soit en raison de quelque débilité individuelle, soit par quelque excès de la domination paternelle, "l'individu dont le moi fléchit recevra en outre le fait d'un surmoi excessif". La notion même d'un surmoi familial répond sans doute à une intuition de la réalité. Pour l'auteur, "le renforcement pathogène du surmoi de l'individu se fait en fonction double : et de la rigueur de la domination patriarcale, et de la forme tyrannique des interdictions qui resurgissent avec la structure matriarcale de tout stagnation dans les liens domestiques. Les idéaux religieux et leurs équivalents sociaux jouent ici facilement le rôle de véhicules de cette oppression psychologique, en tant qu'ils sont utilisés à des fins exclusivistes par le corps familial, et réduit à signifier les exigences du nom ou de la race".

Névroses de destinée, se manifestant par toute une gamme d'échecs, d'inhibitions, de déchéances, voire la détermination de maladies organiques et de suicides posant un problème singulier d'hérédité psychologique.

Dysharmonie du couple parental dont nous avons déjà parlé, par troubles de la libido chez la mère, mère souvent frigide dont la sexualité, en se dérivant dans les relations à l'enfant en a subverti la nature : mère qui couve, ou d'une sécheresse paradoxale - anomalie corrélative chez le père. Il semble bien que le sort psychologique de l'enfant dépende avant tout du rapport que montrent entre elles les images parentales, tout spécialement chez le père en raison de la fonction révélatrice de son image dans le processus de sublimation sexuelle.

Prévalence du complexe du sevrage due à la disharmonie sexuelle entre les parents ; ou bien fugues de l'enfant, impulsions vagabondes, ruptures chaotiques, trois façons de répéter l'effort de détachement de la mère ; certaines névroses orales ou digestives, suicide non violent, deux manières de rester prisonnier des images du complexe et soumis tant à leur insistance léthale qu'à leur forme narcissique : hypochondrie, manies alimentaires, stagnation des liens domestiques, les membres du groupe familial restant agglutinés par leur "maladie imaginaire" en un noyau isolé de la société.

Inversion de la sexualité qui atteint électivement la fonction délicate d'assumer la sexualisation psychique, c'est-à-dire un certain rapport de conformité entre la personnalité imaginaire du sujet et son sexe biologique ; là encore l'auteur incrimine le rôle de la mère.

tant les excès de sa tendresse envers l'enfant que les traits de virilité de son propre caractère : d'où l'ambivalence narcissique selon laquelle le sujet s'identifie à sa mère et identifie l'objet d'amour à sa propre image spéculaire, mère dont l'intervention proprement castratrice donne issue à sa propre revendication virile. Ici s'avère bien plus clairement le rôle essentiel de la relation entre les parents et où le sens de protestation virile de la mère s'explique sur le plan conjugal par une tyrannie domestique allant de la revendication sentimentale à la confiscation de l'autorité familiale. Protestation virile qui s'exprime matériellement, moralement, symboliquement par la satisfaction de tenir "les cordons de la bourse". Les dispositions qui chez le mari assurent une sorte d'harmonie à ce couple faisant de la carrière du mariage le lieu élu de la culture des névroses, après avoir guidé l'un des conjoints ou les deux dans un choix divinatoire de son complémentaire.

Il est possible d'ailleurs de voir dans le fait de la protestation virile de la femme la conséquence ultime du complexe d'Oedipe ; "les origines de notre culture sont trop liées à ce que nous appellerions volontiers l'aventure de la famille paternaliste pour qu'elle n'impose pas... une prévalence du principe mâle, dont la portée morale confère au terme de virilité suffit à mesurer la partialité." Mais cette préférence a son envers : l'occultation du principe féminin sous l'idéal masculin. "Il n'est pas de lien plus clair au moraliste

que celui qui unit le progrès social de l'inversion psychique à un virage utopique des idéaux d'une culture" ; formes de sublimité morale sous lesquelles la mère de l'inverti exerce son action la plus catégoriquement émasculante.

Ces travaux de Lacan déjà anciens peuvent fort bien être réinterrogés à la lumière du lacanisme actuel, ce qui revient à réinterroger les notions de néphrose et de psychose à la lumière de trois registres : le réel, l'imaginaire, et le symbolique.

L'homme en effet en nommant une chose prend distance à son égard la pose comme n'étant pas de soi, pas plus que cette chose n'est le signe qu'il lui substitue, ni le concept isolé de cette chose. Le symbole opère des distinctions indispensables à la constitution du sujet.

Or, il se trouve que le névrosé a opéré le passage à l'ordre symbolique alors que le psychotique ne l'a jamais effectué parfaitement. Cependant, le problème du névrosé réside dans la perte de la référence symbolique des signifiants qui constituent les points centraux de la structure complexe.

L'essentiel à souligner au fond chez le névrosé est que l'expérience qui fait l'objet du refoulement est déjà structurée, entrée dans le circuit du discours, qu'elle a été dite ou du moins rendue à l'existence avant d'être rejetée.

Le névrosé, ayant porté sur la signification refoulée un jugement d'existence, cette signification sera toujours susceptible d'être révoquée et réintégrée dans le courant du discours.

Une autre caractéristique de la névrose est une certaine perturbation de l'usage universel des relations significatives. Le vécu personnel du patient lui fait associer tel signifiant à tel autre en une relation métonymique et lui fait substituer tel signifiant à tel autre dans une métaphore. Le passage de l'imaginaire non symbolisé à l'imaginaire symbolisé est le processus de guérison du névrosé. La guérison s'opère par la restitution des chaînes associatives qui soutiennent les symboles jusqu'à l'accès à la vérité de l'inconscient aux signifiants élémentaires qui, par métaphore et métonymie s'étaient propulsés à la conscience. La guérison est la réintégration dans le fil normal d'une du discours d'une parole, la parole pleine qui n'avait pu se dire qu'en se déformant.

Il en va très différemment dans la psychose.

Par opposition au refoulement dit "primaire", condition de l'accès au symbolique, la forclusion désigne l'échec du refoulement originaire, co-responsable de la psychose.

Le refoulement peut être décrit comme "l'interdiction faite à un certain contenu de paraître à la conscience. Cette interdiction ne le détruit pas de sorte que si son investissement est trop fort ou les formes interdictrices trop faibles, il se manifestera sous un déguisement ou un camouflage qui constitue le symptôme" (37). La forclusion au contraire ne conserve jamais ce qu'elle rejette : elle le raye ou le barre purement et simplement. La forclusion n'effectue ni le jugement

d'existence, ni la négation et le seul symbole demeure mais il perd, du fait de l'absence de son rapport au signifié, sa véritable valeur de signifiant, de symbole. Il n'est plus qu'une image prise dans sa valeur de réalité. L'imaginaire est devenu le réel.

Le refoulement opère le passage de l'ordre du fait réel à l'ordre de la désignation ; chez le psychotique, c'est bien l'échec de ce refoulement primaire qui entraîne la non distinction du signifiant et du signifié et donc l'incapacité d'un usage correct du langage.

Dans l'acte qui constitue le refoulement originaire, le sujet se pose comme distant et distinct du réel et du substitut qu'il lui donne. Cet acte nécessite donc un support de soi, un "signifiant originaire de soi".

L'attitude maternelle est ici déterminante. Et nous sommes ramenés à la "métaphore paternelle". Si la mère traite son enfant comme le complément de son propre manque, comme le phallus auquel d'autre part il cherche à s'identifier, si donc l'enfant est tout pour elle et confondu avec elle dans une union diffuse, il ne peut disposer de son individualité. Si au contraire, la mère reconnaît au père de faire régner la loi des sociétés par le respect de sa parole, l'enfant acceptant la castration comme l'acte symbolique du père, trouvera avec l'accès à l'ordre du symbole et du langage, le signifiant originaire de soi ; le nom et la place qu'il

(37) A. de Waelens, Préface à l'oeuvre du M. Demoulin "Notions de Psychiatrie phénoménologique".

est destiné à occuper dans la constellation familiale.

Il sera alors à même d'opérer sur les choses l'acte qui les nomme et les situe comme extérieures à lui, comme en soi. Ainsi se trouveront distingués : le sujet, le symbole, le réel; échappant ainsi à la captation imaginaire des choses. "C'est dans un accident du registre symbolique de ce qui s'y accomplit, à savoir la forclusion du Nom-du-père à la place de l'Autre et dans l'échec de la métaphore paternelle que nous désignons le défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle avec la structure qui la sépare de la névrose". (38). Chez le schizophrène, de nombreuses permutations de signifiants sont possibles pour désigner un signifié ; chez le délirant, un seul signifiant peut désigner n'importe quel signifié. De plus, la castration n'ayant pu être symbolisée, réapparaît dans le réel.

(38) J. Lacan , "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", Les Ecrits, Ed. du Seuil Paris, 1966, p. 575.

CHAPITRE VIII

POSITIONS CULTURALISTES, PSYCHIATRIE ET SYSTEME FAMILIAL

Chacun s'accorde à dire qu'en France la psychiatrie familiale est peu prônée ; et pourtant assez nombreux sont ceux qui sont amenés à un moment ou à un autre de la cure d'un désigné-malade enfant ou adulte réputé-psychotique à rencontrer ponctuellement, simultanément ou séparément parents et enfants, et pourtant sans songer que ça a peut-être à voir avec la psychothérapie familiale.

A moins que dans notre esprit, faire de la psychothérapie familiale implique l'adhésion à l'option idéologique d'une psychiatrie sociale en honneur outre-atlantique qui nous rend très circonspects.

Ce qui a été écrit dans les chapitres précédents voulait par la façon de poser les problèmes de la famille réfuter un certain culturalisme sommaire et replacer la famille dans les systèmes d'échanges, d'abord économiques.

Ce que voudraient ce chapitre et les chapitres qui vont suivre, c'est à partir de quelques travaux français sur la psychothérapie familiale (1), c'est essayer de comprendre un peu ce qui

(1) notamment l'article de S. Lebovici, G. Diatkine et J.C. Arfouilloux, "A propos de la psychothérapie familiale" paru dans la "psychiatrie de l'enfant", vol XII fascicule 21, les écrits de l'équipe d'hospitalisation à domicile du XIII^e, les deux articles de J. Hochmann parus dans l'Information psychiatrique de nov. 1967 et sept. 1969 ainsi que son livre récemment parue, "pour une psychiatrie communautaire", Seuil Paris 1971 ; voir aussi la communication présentée au congrès de neurologie et psychiatrie de langue française de Milan en sept. 1970 par J. Rüdraf sur psychopédagogie et psychiatrie familiale ainsi que les ouvrages de M. Mannoni,

est en jeu dans un tel courant et l'apport important qu'il peut constituer.

Nous partirons avec P. Fedida, qui, dans son excellent article sur "psychose et parenté" interpelle la pratique psychiatrique, même si nous ne le suivons pas toujours dans sa critique des travaux de Laing (2).

Ainsi "l'option idéologique d'une psychiatrie sociale, pour aussi accordée qu'elle soit à l'idéologie de la société actuelle dans son ensemble, met en place pour l'avenir de nouvelles formes de répression fondée sur les critères normatifs, adaptatifs et fonctionnels de l'individu dans son rapport psycho-sociologique au groupe et à la culture" (3).

Pour une telle psychiatrie, la famille, dans une conjoncture historique et culturelle données devient un groupe fonctionnant sur certains modèles formels de communication impliquant des fonctions de rôles. L'illusion d'un certain humanisme psychiatrique contemporain consiste "sous le prétexte d'un positivisme scientifique renouvelé, à substituer un savoir idéologique et technocratique de la maladie mentale, de la société et de la culture à la conscience historique et politique de la folie et de ses formes de répression ". Et de fait,

(2) P. FEDIDA, "Psychose et parenté (naissance de l'anti-psychiatrie", in Rev. critique, n° 257, oct. 1968, pp 870 à 895
R. D. Laing et A. Esterson, "Sanity madness and the family", Tavistock publications, 1964, 272 p - Voir aussi R.D. Laing, "Politique de l'expérience", "Le moi divisé", "Reason and violence" (avec Cooper) Tav - Londres , 1964.

(3) P. FEDIDA, op. cit. p. 871.

on n'insistera jamais assez sur le caractère éminemment réducteur d'une certaine psychologie sociale, résolutrice des conflits, analytique des rôles, motivations et statuts (comme chez Parsons) (4). A ce titre aussi, une certaine psychologie compréhensive sous sa rationalité desséchante "enclot" le sujet dans une répression qui a peu d'équivalents.

Au nom d'un culturalisme souvent révisé "c'est tout à la fois une nosographie, un mode d'enseignement, un fonctionnement institutionnel, qui se trouvent fondus et fondés dans une conception sociale et économique de la production et de la consommation, de la hiérarchie fonctionnelle, de la sélection, de l'adaptation et de la réadaptation ; de telle sorte qu'il faut aller jusqu'aux principes politiques eux-mêmes (qui président à de telles orientations idéologiques) pour dénoncer le mensonge d'un apolitisme que revendique cette psychiatrie". Comme le dit Fedida, "l'antipsychiatrie s'inscrit dans un projet qui est moins polémique que politique... Il faut donc retrouver ce qui lie dans un même inconscient "politique" les conditions de constitution d'un savoir psychiatrique, le sens et la portée de sa casuistique socio-juridique médicale, le rapport spécifique entre ce savoir et un pouvoir (passage d'une catégorisation diagnostique à une décision d'internement par exemple), le statut normatif et rationnel de l'institution et de la pratique du soin, le seuil d'une sensibilité

(4) Par exemple T Parsons et R.F. Bales, "Family, socialization and Interaction process", "Chicago, the free press of Glencoe", 1955.

morale et sociale à la violence psychiatrique, etc..."

A ce titre, et quand on parle de famille, on ne peut pas ne pas entrevoir la problématique antipsychiatrique (mais laquelle ?).

Plusieurs exigences se dessinent :

- il est dangereux d'espérer des sciences dites humaines un renouvellement conceptuel et pratique de la psychiatrie sans y voir une autre forme de totalitarisme psychologique ; ce serait méconnaître le décalage existant entre "l'établissement d'un discours scientifique et le pouvoir de dénonciation et de contestation que possède en elle-même la folie à l'égard de ce discours institué".

- la réflexion critique sur la psychiatrie participe d'une nouvelle "épistémologie" qui nécessite une mise en perspective économique, politique, philosophique et psychanalytique et où la référence exclusive à la psychanalyse comme moyen d'améliorer les conditions institutionnelles de soins cache mal un conservatisme social.

- "le projet d'une anti-psychiatrie vise plus profondément encore le sens de ce rapport de l'homme à la folie et la forme singulière que prend ce rapport lorsque les parents accompagnent un des leurs à l'hôpital psychiatrique et lorsque le psychiatre se trouve lui-même dans ce dialogue original avec la folie de l'autre dont il ne peut être dit qu'elle soit extérieure ou indépendante d'un certain regard posé sur elle".

Le dialogue psychiatrique comme tout dialogue laisse passer une vérité qui interroge l'un et l'autre partenaire. Et de quelle vérité s'agit-il quand on réprime la folie (y compris par certains

traitements chimiothérapiques), au nom de l'erreur, du mensonge ou de la faute ? Il y a ici rencontre subjective, là où il est question sans cesse de l'angoisse, de la mort, de la liberté, de l'amour ou de la haine, et on sent bien qu'on ne peut systématiser ni une répétition des situations, ni une stabilité des modèles théoriques qui ne pourraient être que réducteurs.

De ce point de vue, il est très contestable de se centrer sur la "famille du schizophrène" comme le font certains psychiatres américains avec une approche faite de gestaltisme sociologique ou de behaviorisme révisé, ce qui appelle, comme le rappelle Fédida, cette critique de Sartre à l'égard de Lewin pionnier de la dynamique de groupe : "chez Lewin, par exemple, (comme chez tous les Gestaltistes) il y a un fétichisme de la totalisation : au lieu d'y voir le mouvement réel de l'histoire, il l'hypostasie et la réalise en totalités déjà faites... Il s'agit d'autre part d'une synthèse d'extériorité : à cette totalité donnée, le sociologue demeure extérieur" (5). Les concepts de "relations interpersonnelles" de rôles d'opposition entre la théorie et la pratique, la prétendue exigence scientifique du passage par l'expérience, le statut hiérarchique du savoir, ces concepts appliqués au sujet désigné-schizophrène, sous le couvert d'une compréhension plus différentielle et plus fonctionnelle de l'individu, "ne visent qu'à bloquer les structures en leur ôtant la possibilité de s'effectuer historiquement et de se transformer dialectiquement".

(5) J.P. Sartre, "Question de méthode", Gallimard, col. Idées, 1960, p. 97.

Et de fait "la violence dans la psychiatrie est tout d'abord la violence de la psychiatrie" (6). Le mécanisme qui conduit de façon cohérente et continue le désigné "schizophrène" de sa position dans sa famille à sa position dans la psychiatrie donne la dimension libérale d'une domestication formelle de la folie où "l'équipe soignante" (tarte à la crème) tisse une nouvelle prison en réseaux faite d'attentions multiples ; comme si l'institution psychiatrique reproduisait ainsi le modèle formel dans lequel le malade désigné vivait déjà dans sa famille. Pourtant une évolution sensible semble s'être manifestée depuis quelques années dans les travaux anglo-saxons sur la famille du schizophrène.

Le souci de chercher un rapport possible entre les traits spécifiques de la vie familiale et la schizophrénie a amené des recherches sur l'étude psychologique et psychopathologique des parents ainsi que sur les conditions sociales et culturelles de leur image, de leur comportement éducatif, etc... Ainsi de travaux sur les relations primitives mère-enfant et sur le développement de la personnalité (Spitz, Bowlby par exemple) (7) ; mais à isoler la relation mère-enfant comme unité d'étude, la mère schizophrène apparaît. Du coup, la psychanalyse en recevant un contenu comportemental perd très vite sa position interprétative ou opérative et en vient à des catégorisations sur les comportements observables, sur la réalité manifeste (car c'est clos du côté de non-dit) : on

(6) D. Cooper, "Psychiatrie et anti-psychiatrie", trad. Michel Braubern, Seuil, Paris, 1970, p. 33.

(7) J. Bowlby, "Soins maternels et santé mentale", Genève, O.D.S, 1954.
R. Spitz, "La perte de la mère par le nourrisson", op. cit.

parle alors de carence, de frustration, d'agressivité, de mère castatrice, oedipienne et puis à près ? On postule même des schémas évolutifs, on comptabilise des résultats thérapeutiques et sans doute beaucoup plus grave, au nom d'un pronostic probable, la porte est ouverte au croisement de bras.

Mais, depuis ces dernières années, les recherches psychiatriques se sont centrées sur la famille comme unité et comme totalité. Dans leur étude sur "les processus d'interaction familiale et la schizophrénie" Mishler et Waxler délimitent plusieurs questions (8).

1°) Quels sont les modèles d'interaction familiale qui puissent être référés au développement de la schizophrénie ?

2°) Qu'est-ce que la schizophrénie et quels sont les mécanismes psychologiques à travers lesquels les modèles familiaux d'interaction participent au développement du processus schizophrénique ?

3°) Comment les modèles d'interaction peuvent-ils persister, c'est-à-dire quelles fonctions individuelles et familiales sont assurées de telle sorte qu'elles maintiennent les formes schizophréniques d'interaction ?

4°) Quelles sont les conditions favorables préalables à de tels modèles d'interaction ?

Soit, donc quels sont les attributs sociaux et personnels des membres de la famille qui se trouvent ainsi associés au développement de ces processus ?

Ces questions, nous allons les reprendre en envisageant successivement les théories de Gregory Bateson, Theodore Lidz et Lyman Wynne, aboutissement des recherches entre psychiatres et psychologues

(8) E. G. Rischler and N.E. Waxler, "Family interaction processes and schizophrenia : a review of current theories" Intern-jerun of Psychiat. vol 2, n° 4 - juillet 1966.

d'horizons différents (9).

A - LE GROUPE DE BATESON

Surtout célèbre par sa théorie du "double bind", littéralement "double lien" que Beltrani traduit par "double contrainte" et qu'Hochman rend par "double impasse" (10) ; notion qui recouvre certaines conditions typiques d'apprentissage telles que l'enfant s'y trouve assujéti à une "Incongruence des messages" qui le font renoncer à des aspects importants de lui-même et de son expérience. Ce sujet reçoit des injonctions, verbalisées ou non, telles qu'elles comportent dans leur forme comme dans leur contenu, le motif de leur propre transgression ; par exemple : "je t'ordonne de me désobéir". Apparemment, l'enfant semble vivre dans des conditions libérales, mais en réalité il est lié à une situation de conflit qui repose sur une permissivité permanente comportant l'inévitable "faute" rendant à son tour la punition nécessaire et rationnelle.

Théorie qui interprète la schizophrénie dans les termes d'une problématique de la communication parentale et de la relation informationnelle à l'enfant.

C'est ainsi que Bateson définit une situation de "double bind" :

1 - deux ou plusieurs personnes...

2 - répétition de l'expérience...

- (9) Notamment, G. Bateson, D. Jackson, J. Haley, J. Weakland, "Toward a theory of schizophrenia" - Behav. sc., 1956, 1, 251-264. G. Bateson, "Cultural problems posed by a study of schizophrenic process In schizophrenia : an integrated approach", Ronald Press, New-York, 1959. T. Lidz et Aly "The family and human adaptation", Intern Univ Press N-Y 1963. T. Lidz, S. Fleck, Y. Alanen, A. Cornelison, "Schizophrenic patients and their siblings" - Psychiatry, 1963, 26, 1-18. T. Lidz, S. Fleck, A.R. Cornelison, "Schizophrenia and the family" 1966, Intern, Univ. Press N-Y. L. Wynne, M. Singer, "Thinking disorders and family transactions" Amer Psychiat. Assoc. 1964.

(10) J. Hochman, "Pour une psychiatrie communautaire", op. cité p.182

3 - une injonction négative primaire...

4 - une injonction négative secondaire entrant en conflit avec la première à un niveau d'abstraction plus élevé et, ainsi que la première, renforcée par des punitions ou des signaux...

5 - une injonction négative tertiaire privant la victime de toute échappatoire..." (11).

"Le patient par rapport à sa mère a donc le choix d'agir faussement dans le contexte primaire ou agir correctement et droitement pour de fausses raisons ou par de faux moyens" (12). Le décalage et cette contradiction entre le contenu du message et la tonalité émotionnelle de la voix ou de l'expression, qu'il s'agisse du langage ou des gestes familiers se réfèrent en fait à des "catégories ou types logiques de paradoxes que Bateson emprunte à la théorie de Russel : soit notamment la proposition selon laquelle "une classe ne peut pas être un membre d'elle-même" (13) et peut sans doute être repris du point de vue des structures syntaxiques et grammaticales des propositions qui interviennent par exemple dans l'humeur ou les jeux d'esprit (14).

Haley (15) de son côté, définit la famille comme un système autocorrectif dans lequel le comportement est dirigé, réglé et structuré par des processus internes au moyen desquels les membres de la famille se fixent les uns les autres des limites à leur comportement.

(11) G. Bateson and coll., art. cité.

(12) G. Bateson, "Cultural problems..." op. cit.

(13) Par exemple, P. Watzlawick, J.H. Beavin, D.D. Jackson, "Pragmatics of human communication", N-Y, Norton 1967.

(14) cf. Freud, "Le mot d'esprit de l'inconscient", et ce qu'en dit Lacan.

(15) J. Haley, "Strategics of psychotherapy", Grune and Stutton, ed. N-Y 1963, pp. 155-160 ; ainsi que "the family of the schizophrenic-a model system", Journal of nervous and mental aisease, 1959.

"La famille du schizophrène voudrait apparaître non seulement comme établissant et suivant un système de règles ainsi que cela se passe dans toute autre famille, mais obéissant à un principe qui l'empêche de reconnaître de quelque façon l'aptitude de chacun à être principe de régulation". Chacun ainsi décrit ce jeu d'inter-actions réciproques où chacun est à la fois gouverné et gouvernant.

Les travaux du groupe de Palo-Alto (16) ou ceux de Searles ou de Laing (17) s'orientent dans une direction assez voisine de ceux de Bateson. Mishler et Waxler (18) leur reproche leur caractère abstrait et trop général des concepts mis en oeuvre, l'attention trop exclusive prêtée à l'expression formelle des conflits sans tenir compte de leur nature spécifique, enfin l'insuffisance des critères logiques auxquels les théories semblent se référer. Mais l'important est peut-être qu'une étiologie de la schizophrénie ne peut se satisfaire d'une systématique psychosociologique de la communication et des rapports humains pas plus que d'un déterminisme héréditaire.

B - LE GROUPE DE LIDZ

S'appuyant sur les concepts psychanalytiques, les origines de la schizophrénie se trouveraient dans un décalage entre l'organisation et la différenciation inconsciente des rôles parentaux et la recherche par l'enfant de sa propre personnalité au cours de son évolution. Les analyses de Lidz semblent tenir à la fois des concepts de Talcott Parsons sur les rôles dans la famille et à la fois des concepts analytiques où la mise en échec par les

(16) Nous reviendrons sur le groupe de Palo Alto ; par exemple, "Pragmatics of human communication" est dédié à G. Bateson.

(17) H. Searles, "The effort to drive the other person crazy. An element in the etiology and psychotherapy of schizophrenia", in British journal of medical psychology, 32, Part. I, 1959, 1 - 18.

(18) op. cit.

parents eux-mêmes de leurs rôles réciproques dans l'éducation de leurs enfants conduit à nier une situation où s'expriment plus ouvertement les désirs de meurtre et d'inceste.

Lidz distingue deux types de familles schizophrènes : l'une organisée autour d'une figure pathologique centrale et dominante, en général la mère ; l'autre caractérisée par une hostilité permanente des parents entre eux où les échanges affectifs sont concédés dans l'espoir de neutraliser formellement l'angoisse provenant de l'hostilité permanente et où s'exprime une revendication compétitive à s'assurer chacun l'affection des enfants.

Il affleure pourtant là autre chose que chez Bateson. Le problème de la parenté n'est plus seulement envisagé au plan des relations et interactions horizontales du groupe familial, mais avec une dimension **généalogique** qui s'exprime dans la dialectique historique des générations. Le débat instauré sur la communication parents-enfants déborde largement "le cadre normatif des attitudes et des comportements éducatifs inhérents à ce qu'on appelle "la vie familiale"." Du coup se trouve souligné "l'échec des théories psychosociologiques à faire rentrer les conflits dans une conceptualité an-historique (rôles, interactions, motivations, processus, etc...) qui fait l'économie d'une compréhension psychanalytique de leur véritable nature ainsi que de leur sens. Comment peut-on se passer de la référence à la castration ou à l'oedipe si l'on veut correctement poser le problème de la psychose ?" (19), référence absente chez Lidz.

(19) P. Fedida, op. cit. p. 890.

Malgré ses emprunts descriptifs faits à Parsons, Lidz interroge la constitution du couple humain, désigne certaines formes d'équilibre et reconnaît les échecs de la communication intersubjective dans l'économie affective du couple et de la famille entière. Il en ressort un certain retard, expression de "décalages multiples" manifestés au niveau de l'âge, du sexe, du rapport à l'enfant de sexe opposé, etc...

C'est dans cette optique que le groupe de Lidz reconnaît deux modèles correspondant à deux formes déviantes de la relation conjugale et familiale.

Un modèle, auquel se rattacheraient les familles de filles schizophrènes, est désigné comme marital schism : "état de déséquilibre chronique et de discorde ainsi que menaces répétées de séparation... la communication consiste principalement en marques de coercition, de provocation et de défiance ou en tentatives pour masquer les provocations afin d'éviter les luttes... la règle en est le soupçon mutuel au niveau des motivations" (20).

L'autre modèle, auquel se rattacheraient les familles de garçons schizophrènes, est caractérisé par l'obliquité (skew) : "état d'équilibre relatif dans lequel le mariage et sa continuation ne se trouvent pas constamment menacés... Cependant, la vie familiale est faussée et déviée par une relation oblique dans le couple"...

Dans, ces deux modèles, il y a échec d'une relation basée sur une authentique "réciprocité des rôles".

Ce que Mishler et Waxler notent en disant que "les distinctions entre les générations ne sont pas observées, la coalition parentale normale n'est pas maintenue et les enfants se trouvent impliqués dans les conflits parentaux tandis que chacun des parents revendique le soutien et l'appui de l'enfant" (21).

Cette mise en échec interne du jeu de réciprocité dans les rôles est significative de l'importance donnée par Lidz au "brouillage" (blurring) dans les rapports inter-sexués parents-enfants et dans les différences liées aux âges et aux générations. Notamment, une certaine réciprocité dans les impulsions et les sentiments incestueux est génératrice d'une angoisse permanente de transgresser les limites normales du comportement qui compromet la possibilité de rôles inter-familiaux.

Dans cette perspective où une certaine conceptualité psychanalytique cohabite avec une certaine conceptualité psychosociologique descriptive, les travaux de Bowen et Brodey (22) insistent sur la notion de "divorce émotionnel" et Ferreira dans son ouvrage sur les "mythes familiaux" (23) insiste sur le fait que "dans le mythe familial chaque membre de la famille a un rôle à jouer et les règles des relations sont impliquées dans ces rôles".

(21) Mishler and Waxler, op. cit. p. 385.

(22) R. Bowen, "Family relationships in schizophrenia - an integrated approach", A. Averbach, ed. Ronald Press, N-Y 1959.

Aussi R. Bowen, "A family concept of schizophrenia dans The etiology of schizophrenia, ed. Basic Books, n° 4 - 1960.

Egalement, Bowen and Col., "Role of the father in families with schizophrenic patient", dans the Amer. Journ. of Psychiat., 115, 1959.

W. Brodey, "Some family operations and schizophrenia", dans archive of general psychiatry, I, 1959.

(23) A.J. Ferreira, "Family myths : the covert rules of the relationship" dans Confina Psychiatrica, 8, 1965.

II en résulte quele sujet schizophrène est assigné à un certain rôle qui appelle de la part des autres membres de la famille des attitudes de "contre-rôles". Ainsi le mythe familial a-t-il une "valeur opératoire" dont l'importance psycho-thérapeutique ne doit pas être négligée" (24).

De nombreux autres travaux font aussi du couple parental le foyer pathogène spécifique où "l'enfant futur schizophrène" sera l'objet libidinal majeur de toutes les projections parentales.

Mais, tous ces travaux, à commencer par ceux du groupe de Lidz négligent la dimension véritablement historique et généalogique des choix individuels qui ont présidé à la constitution du couple. La dimension analytique risque bien d'être disparue sous cette "physique psycho-social".

C - LE GROUPE DE WYNNE

Dans la tradition psycho-sociologique, ce groupe développa d'abord l'observation des familles en situation thérapeutique avant de recourir à une analyse systématique des interactions familiales au moyen de protocoles de tests psychologiques tels que le Rorschart ou le T.A.T..

La famille est alors "conçue comme un système et le développement de la schizophrénie comme la résultante nécessaire d'un mode d'organisation dynamique de la constellation familiale". Selon ces auteurs, tous les moyens de pression sont bons pour garantir une façade d'entente et de stabilité et afin de détourner de la découverte de l'absence de relation vraiment signifiante : la conformité au système familial est le seul choix laissé à l'enfant, toute ouverture vers l'extérieur lui étant interdite par les parents. Pour Wynne : "les familles dans lesquelles un descendant devient schizophrène dans son adolescence ou au début de sa maturité" (24) Ibidem.

rité, se sont généralement senties gravement menacées, à la fois individuellement et collectivement, par certaines expériences humaines... présentant un impact destructif, tels la séparation, la solitude, le désir sexuel, la colère, la tendresse. Pseudo-mutuality et pseudo-hostility sont des façons de se sentir en relation, qui réalisent ce que les défenses et ce que d'autres fonctions de l'ego n'ont jamais réussi à faire pour une ou plusieurs des personnes impliquées : elles protègent contre l'intervention ou la découverte d'une conscience et d'une reconnaissance de soi" (25).

Pseudo-mutuality et pseudo-hostility sont décrits comme des attitudes réactionnelles qui permettent au sujet de continuer à vivre avec une personne aimée ou haïe au sein de sa famille ; dès qu'il perd l'appui de la famille, le sujet se trouve sans défense, livré aux conflits de la vie avec les autres alors qu'il vivait déjà dans une atmosphère de croyances paranoïdes et se trouve menacé de se décompenser très rapidement.

Les analyses de Wynne permettent peut-être d'ouvrir de nouvelles perspectives sur le dépistage des schizophrènes et sur la relation thérapeutique avec les familles. Mais surtout elles maintiennent sur le développement du Moi et sur l'élaboration de ses mécanismes de défense une vision dialectique et empirique.

(25) Singer and Wynne, art. cité, p. 33 et 59.

D - POINT DE VUE CRITIQUE

Ceci dit, que penser des différents travaux dont nous avons parlé tout au long de ce chapitre ?

On est frappé par leur caractère éminemment descriptif. On ne voit pas toujours comment utiliser dans la dynamique d'une cure les éléments ainsi dégagés ; sans doute d'ailleurs parce que l'arrière plan sur lequel ils s'appuient n'est pas tant la cure analytique que l'adaptation proposée du côté d'une prophylaxie mentale quand ce n'est pas d'un appel à la révolution.

Quelque soit le principe d'intelligibilité utilise pour comprendre ce qui se passe dans la famille du sujet schizophrène, "on s'aperçoit que les parents ne se trouvent impliqués dans la schizophrénie de leur enfant qu'au niveau d'un certain type ou modèle de personnalité qu'ils représentent et qui détermine une organisation spécifique et différentielle de la vie familiale dans ses aspects psycho-sociologiques " (26).

Autrement dit, l'attention s'y trouve portée davantage sur des rôles adoptés dans la réalité que sur la prise du sujet dans le langage ou même sur le fonctionnement infra-structural des fantasmes présents au discours familial (27).

La relation parents-enfants est dégagée dans les recherches "psycho-sociologiques" en fonction d'un dire patent qui ne renvoie à aucune lecture d'un non-dit, "dire coupé de x toute référence à la structure inconsciente des parents" (28).

(26) P. Fédida, op. cit. p. 895.

(27) R.D. Laing, "the self and others - Further studies ni sanity and radness", Tavistock Public, Londres, 1961.

(28) Par exemple J. Henry, "Culture against man", Tavistock, 1966.

Une structure de l'organisation inconsciente de la psychose n'y est pas dégagée. "On donne seulement une vision dialectique de ce qui se passe dans une famille de schizophrènes. Et ces données très éclairantes demeurent éloignées de ce qui est mis en jeu, comme fait de structure, dans la démarche freudienne". Ces recherches ont l'énorme intérêt de libérer la psychiatrie d'une classification de type botanique, mais il est tentant d'y substituer implicitement une autre forme de classification ou d'idéologie quand il est question de modèles, soit dans les recherches sur l'étiologie de la schizophrénie, soit dans les techniques mises en oeuvre dans la psychothérapie familiale.

Si l'on suit Lacan ou M. Mannoni, c'est moins du comportement du psychotique ou du névrosé qu'il s'agit que de leur parole. Dans cette perspective, la *traumdentung* déchiffre l'inconscient comme un langage ; l'inconscient est même le sujet de la parole. Le moi qui a sa course dans l'imaginaire (stade du miroir) contrôle la parole chez le névrosé ou l'homme normal ; il en va différemment chez le psychotique.

Il n'est pas possible chez l'enfant psychotique d'isoler son système "non seulement de son propre discours, mais du discours qui le constitue, essentiellement le discours parental. Le symptôme de l'enfant colmate, dans le discours familial, le vide qu'y crée une vérité qui n'est pas dite. Ainsi le symptôme est-il nécessaire à ceux qui

ont à se protéger contre le savoir de la vérité en question. A vouloir traiter le symptôme, c'est l'enfant que l'on rejette" (29).

"Dans ce rapport au psychotique, on tend à oublier un point essentiel : c'est devant un appel auquel le sujet ne peut plus répondre qu'il fait surgir un foisonnement de modes d'être que supporte un certain langage comme tel. Ce qui s'articule dans le délire constitue véritablement l'éros du psychosé. Il tient d'autant plus à la forme de la parole, au jeu avec les mots, que la parole, en fait, a disparu. Ce foisonnement imaginaire "antichambre de la folie" a besoin d'être entendu : il recouvre ce qui, chez le sujet, cherche désespérément à se faire reconnaître dans une articulation symbolique.

A contrer un délire, on le fixe irrémédiablement, ou plutôt on coupe au sujet la voie, voie dans laquelle seule une non intervention (parce qu'elle laisse entière la possibilité d'une reconnaissance du sujet dans une authenticité symbolique) peut laisser le chemin libre à un processus restitutif de guérison" (30).

(29) R. Mannoni, "le psychiatre sur "fou" et la psychanalyse", Seuil, Paris, 1970, p. 184.

(30) Ibidem.

CHAPITRE IX

LE GROUPE DE PALO ALTO OU LA FAMILLE EN TANT QUE SYSTEME

En 1967, est paru un ouvrage collectif (1) "Pragmatics of human communication" dédié au groupe de Bateson mais dont le contenu est sensiblement différent. Cet ouvrage remarquable à plus d'un égard contient notamment une conception de la famille en tant que système qu'il nous a paru intéressant de développer ici en l'illustrant de plusieurs observations, dont celle que Laing et Esterson rapportent dans "Sanity, madness and the family" (2) sous le nom : "The fields" (3).

En rupture de ban avec la littérature analytique biologisante ou médicale, l'attention ici comme dans les trois groupes dont nous avons parlé au chapitre précédent est portée à la parole des parents, ce qui ne peut pas ne pas évoquer aussi la façon dont Lacan aborde la nature de la folie.

Pour lui, en effet, le problème dans lequel le psychotique a échoué se pose d'une certaine manière dans le rapport de l'enfant à la parole des parents. Il s'interroge ou il est interrogé par les rapports du sujet au langage, langage qui préexiste à l'apparition du sujet et dans lequel le sujet est pris. Par exemple, comme le rappelle Mannoni, "l'enfant a sa place dans le discours des parents avant sa naissance, il a déjà un nom, il sera "parlé" tout autant qu'il sera l'objet de soins, et la carence de soins à quoi on a

- (1) P. Watzlawick, Ph. D. J.H. Beavin, A.B. Dond-Jackson, M.D., "Pragmatics of human communication", a study of interactional patterns, pathologies, and paradoxes", N-Y Norton and Company Inc., 1967, 296 p.
- (2) R.D. Laing, A. Esterson, "Sanity Madness and the family", Tavistocks London 1970 , 272 p.
- (3) op. cit. p. 131 à 145.

parfois attaché tant d'importance (les frustrations) est loin d'avoir autant d'effet que la nature et les accidents du discours dans lequel il baigne. Le milieu proprement humain n'est pas biologique, il n'est pas social, il est linguistique." (4)

Au moins sur ce point, il y a convergence. Le groupe de Palo Alto considère le sujet désigné malade non comme le lieu isolé de la maladie, mais comme le "lieu de relations". Aux critères psycho-sociologiques traditionnels dont nous avons parlé, ils substituent des critères logiques, ce qui ne les empêche pas, de fait, de recourir assez souvent aux enquêtes psycho-sociologiques. Ils utilisent des modèles issus de l'électronique pour expliquer en termes de lieux les problèmes de la communication.

Une telle approche réinterroge la démarche psychiatrique clinique traditionnelle surtout dans ses présupposés épistémologiques.

Les concepts proposés sont ceux de feedback, la théorie de Carnap sur le langage, l'étude du sujet d'input et d'output (concept de black box), le concept d'homéostasie, de l'analyse d'un système de paradoxes, etc... Pour préciser les choses, examinons de plus près l'approche de la famille sous l'angle de la communication, que les auteurs font : la théorie des règles dans la famille convient à la définition initiale d'un système comme "stable en regard de certaines de ces variables si ces variables ont tendance à rester dans certaines limites", et en fait ceci suggère de considérer de façon plus formelle la famille comme un système.

(4) R. Hanoni, "Le psychiatre, son "fou", et la psychanalyse" Seuil, Paris, 1970, p. 128.

Un tel modèle pour l'interaction familiale fut proposé par Jackson lorsqu'il introduisit le concept de l'homéostasie familiale (5) Jackson Don D ; "the question of familt homeostasis. Psychiatric quarterly supplement, 31 : 79-90, part. 1, 1957).

Observant que les familles des malades psychiatriques extériorisaient de violentes répercussions (dépression, attaques psycho-somatiques, et faits semblables) quand le malade s'améliorait, il postula que ces comportements et peut-être en conséquence la maladie du sujet de même étaient des "mécanismes homéostatiques", opérant pour ramener le système à son fragile équilibre. Cette brève affirmation est le coeur d'une approche de la famille sous l'angle de la communication, qui peut maintenant être énumérée dans les termes de quelques principes.

A - TOTALITE

Le comportement de chaque individu à l'intérieur de la famille est lié et dépend du comportement de tous les autres. Tout comportement est communication et, partant, influence et est influencé par les autres. Spécifiquement, comme il est noté plus haut, des changements en bien ou en mal chez le membre de la famille identifié comme malade aura habituellement un effet sur les autres membres de la famille, spécialement sur leur santé psychologique, sociale ou même physique. Les médecins de famille qui soulagent la souffrance étiquetée sont souvent confrontés avec une nouvelle crise. L'exemple qui suit est typique dans le principe, quoiqu'il ait été choisi pour la clarté inusité du trouble.

Un couple entreprend une thérapie conjugale sur l'insistance de la femme, dont la plainte apparaît plus que justifiée : son mari jeune homme d'aspect sain, aimable, et mentalement éveillé a réussi à se débrouiller à finir l'école sans apprendre à lire ni à écrire. Pendant son service militaire, il s'est aussi opposé avec succès à un cours de rattrapage pour soldats illétrés. Après son renvoi il se mit à travailler comme manoeuvre et fut exclu de tout avancement ou augmentation de salaire. Sa femme est attirante, énergique, et très consciencieuse. Le résultat de l'analphabétisme de son mari est qu'elle supporte le fardeau des responsabilités de la famille et en plusieurs occasions doit conduire son mari à ses nouveaux lieux de travail parce qu'il ne peut lire ni les panneaux indicateurs ni les plans.

Relativement tôt dans le cours du traitement, le mari s'inscrit dans un cours pour illétrés le soir, enrôle la domestique de son père comme espèce de directeur d'études et acquiert une aptitude rudimentaire à lire. Vu sous l'angle thérapeutique, tout semble se dérouler parfaitement bien, quand un jour le thérapeute reçoit un coup de téléphone de la femme, l'informant qu'elle ne viendra désormais plus aux séances conjugales et qu'elle a entrepris une procédure de divorce. Comme dans la vieille plaisanterie, "l'opération fut un succès mais le malade est mort", le thérapeute est passé au-dessus de la nature d'interaction de la plainte actuelle (illétre) et, en l'enlevant, avait altéré leur relation complémentaire, quoique ce dénouement fût exactement ce que la femme avait attendu du traitement en premier lieu.

B - PAS D'ADDITION

L'analyse d'une famille n'est pas la somme des analyses de ses individus membres. Il y a des caractéristiques du système, c'est-à-dire des motifs d'interaction, qui transcendent les qualités des individus membres - par exemple les compléments ou la mutuelle et doublement liante communication.

Beaucoup des "qualités individuelles" des membres, et spécialement le comportement symptomatique, sont en fait particulier au système. Par exemple, Fry (6) a de façon concise et claire examiné le contexte marital dans lequel un groupe de malades manifestait un syndrome d'anxiété, des phobies, et un comportement stéréotypé d'évitement.

Dans aucun cas il n'y avait un conjoint fonctionnant de façon réussi, mais l'intérêt encore supérieur pour la théorie présente est l'intrication subtile et diffluente de comportements vus dans chaque couple. Fry remarque que les conjoints révèlent, après une étude soigneuse, une histoire de symptômes ressemblante, sinon identique, aux symptômes du malade. Habituellement, ils sont réticents à révéler cette histoire. Par exemple, une femme était non seulement incapable de sortir seule, mais même en compagnie elle se paniquait si elle entrait dans un endroit brillamment éclairé et fréquenté. Son mari niait tout problème, émotionnel de sa part d'abord, mais ensuite révélait qu'il avait vécu des épisodes occasionnels d'anxiété et ainsi évitait certaines situations. Les situations qu'il évitait étaient : se trouver dans une foule, entrer dans des endroits brillamment éclairés. Cependant, chacun des conjoints insistait sur le fait qu'il fallait considérer la femme comme la malade parce qu'elle était plus effrayée de ces situations que le mari.

Dans un autre cas, la femme était étiquetée, la malade parce

qu'elle avait peur des endroits clos et ne pouvait pas prendre l'ascenseur. En conséquence le couple ne pouvait pas se rendre dans les salons de réceptions situés au sommet des grands immeubles. Cependant, il fut plus tard révélé que le mari avait peur des endroits élevés, ce qu'il n'avait jamais eu besoin d'affronter à cause de leur accord de mariage de ne jamais aller au sommet des bâtiments, à cause de la peur qu'avait la femme des ascenseurs.

L'auteur poursuit en suggérant que les symptômes de la maladie semblent être protecteurs vis-à-vis du mari, et à l'appui de ceci note que l'installation brutale des symptômes est typiquement en corrélation avec un changement dans la vie des époux, changement qui pourrait être producteur d'anxiété pour le conjoint.

Un avocat, auparavant employé de façon plutôt instable eut une meilleure situation dans une autre ville. Il coupa tout lien avec sa famille, et prit la situation, ce qui pour lui était une affirmation de soi inhabituelle. A cette époque, le couple recommença aussi à dormir dans la même chambre, après avoir fait chambre à part pendant plus d'un an. Sa femme développa de sévères crises d'anxiété et fut incapable de s'aventurer hors de sa nouvelle maison.

Un employé municipal, vivant d'un petit salaire, termina lui-même la plus grande partie d'une maison qu'il avait commencé à construire plus tôt. Sa femme développa rapidement des crises d'anxiété qui la faisaient rester à la maison. Un autre mari réussit finalement son examen et trouva du travail. Sa femme, qui l'avait soutenu, sombra dans l'anxiété.

Le problème et le motif caractéristique de tels couples, Fry l'appelle "double contrôle", c'est-à-dire :

- les symptômes de la malade la mettent dans la position en tant que membre souffrant, d'exiger que le partenaire soit toujours à son entière dévotion et fasse ce qu'elle dise. Le partenaire ne peut faire un mouvement sans demander l'avis de la malade et le mettre au clair avec elle. Néanmoins, au même moment, la malade est constamment supervisée par le mari. Il lui faut parfois être près du téléphone pour qu'elle puisse le joindre, mais il vérifie aussi toutes ses activités. Malade et époux relateront souvent tous deux que l'autre se met toujours sur son chemin.

Les difficultés de la malade fonctionnent pour permettre au mari d'éviter plusieurs situations dans lesquelles il pourrait ressentir l'anxiété ou autre malaise sans être confronté avec la possibilité des symptômes.

La malade peut être une bonne excuse pour lui. Il peut éviter la vie en société, ostensiblement, à cause de l'inconfort de la malade. Il peut limiter son travail, ostensiblement, parce qu'il doit s'occuper de la malade souffrante. Il peut se conduire de façon inadéquate avec ses enfants à cause de son repliement et de ses tendances hyper-réactives. La confrontation avec lui-même peut lui être épargnée par la suspicion que les problèmes des enfants sont dus aux symptômes de la malade. Il peut éviter des expériences sexuelles avec la malade ostensiblement parce qu'elle est malade et ne serait pas à la hauteur. Il peut être inconfortable pour lui d'être seul, mais puisque la malade a peur d'être seule, il peut toujours l'avoir avec lui sans que l'accent soit mis sur le fait qu'il a ce symptôme.

La malade non satisfaite peut montrer quelque désir de relation extra-conjugale, mais ses symptômes de phobies l'en empêchent. A cause des caractéristiques de sa personnalité et sa réaction à la maladie de la patiente, une liaison ne devient pas une possibilité sérieuse pour le mari. Malade et époux sont tous deux relativement à l'abri de cette exigence du fait des symptômes de la malade.

Habituellement, le mariage est misérable et le couple distant et non satisfait, mais les symptômes fonctionnent pour garder le couple uni. Ce type de mariage peut être appelé mariage obligatoire...

Aussi longtemps que les symptômes persistent, il n'y a aucune issue à ce dilemme. La malade, troublée par l'incertitude du désir de son mari pour elle, exige de plus en plus qu'il reste avec elle du fait de sa maladie. Il reste avec elle, mais ceci ne la rassure pas parce qu'il reste avec elle parce qu'elle est malade et non pas parce qu'il désire être avec elle. Puisqu'il se sent obligé de s'associer avec elle dans l'intérêt de sa maladie, il ne peut jamais se rassurer ou la rassurer, en cherchant "volontairement" sa compagnie.

L'époux ne peut résoudre ce problème. S'il reste avec la malade, il semble que c'est seulement parce qu'elle est malade.

S'il la quitte, c'est un mufle qui ne se soucie pas de son malheur. Plus encore, s'il l'abandonnait ou si elle guérissait, il aurait à faire face à sa propre anxiété et à ses symptômes à lui. Il ne peut pas ouvertement exprimer de la sympathie du fait de son ressentiment, ni ouvertement ne pas en exprimer. La malade, à son tour,

ne peut apprécier les sacrifices que son mari fait pour elle, ni ne pas les apprécier ouvertement.

C - EFFET RETROACTIF (feedback) ET HOMEOSTASIE

Toute production (action des membres d'une famille ou de l'environnement) introduite dans le système familial, subit de la part de ce système une action et une modification. La nature de ce système et ses mécanismes de "rétrocontrôle" doivent être considérés aussi bien que la nature de la production (équifinalité).

Quelques familles peuvent essayer de grands revers et même les transformer en bases de guérison ; d'autres semblent incapables de traiter avec les crises les plus insignifiantes. Encore plus extrêmes sont ces familles de malades schizophréniques qui semblent incapables d'accepter les manifestations inévitables de maturité chez leurs enfants et qui empêchent ces "déviation" en les étiquetant maladives ou mauvaises. Laing et Esterson (7) décrivent la réaction(8), d'une fille schizophrène de 15 ans (June) à l'indépendance accrue de sa fille. De deux à dix ans, June avait souffert d'une luxation congénitale de la hanche, qui avait nécessité des appareils élaborés et encombrants de correction et qui avaient presque totalement restreint ses activités.

(7) Sanity Madness and the family, op. cit.

(8) Mme Field.

La mère : "Oh, oui ; elle était toujours avec moi, toujours. Bien naturellement, je ne l'abandonnais jamais à cause de ses appareils de peur d'une éventuelle chute. Elle tomba, bien sûr, et se cassa toutes les dents de devant. Mais elle jouait aussi avec les autres enfants... "Nous avions l'habitude d'emmenner June dehors parce que j'é l'emmenais toujours dehors avec moi. Vous voyez, quand June avait son plâtre, je ne la posais pas sur le sol, parce que son plâtre aurait été vite usé. Je la mettais sur le lit, vous voyez, comme ça (démonstration) et alors j'avais... elle avait de bonne lanières de cuir parce qu'elle avait toujours été une enfant très forte et j'avais une laisse de chien et là alors June pouvait bouger librement vers le haut et vers le bas et en travers, pas très loi, mais toujours en haut et en bas. Elle sautait sur son lit si fort que (riant) en l'espace de deux ans, tous les ressorts ont été cassés. Elle n'était pas là tout le temps, puisque, comme je l'ai dit je l'emmenais toujours dehors avec moi. Et puis nous prîmes l'habitude de la mettre dans le jardin sous les arbres si c'était l'été, sur la couverture, vous voyez, et je l'attachais à l'arbre ce qui signifiait que June pouvait aller tout autour de l'arbre et pas sur le béton. A cause du plâtre, vous savez, ils ne sont pas terriblement solides, vous savez ce que c'est le frottement sur le ciment, ils sont vite usés. Et vous voyez, il y a cette barre entre, c'était un plâtre en aile de papillon et chaque fois il s'élargissait plus. Une fois qu'elle s'en était débarrassée, naturellement June avait l'habitude de tenir son plâtre, cette barre , vous voyez, et pratiquement se balançait presque dessus, elle pouvait le faire, très aisément. Et de bonne heure un matin elle sortit de son plâtre et je dus la ramener à l'hôpital pour lui en faire mettre un autre.

Comme je vous le dis, c'était une enfant turbulente, elle a toujours été une petite fille si gaie, n'est-ce pas June ?

June : Mmmmmmm

La mère : oui, chérie.

L'histoire de Mme Field était racontée d'une façon joyeuse et animée. Le ton, comme le contenu remarquable, sont révélateurs...

Non seulement Mme Field ne mentionne jamais le fait que la vue de June ait pu lui être désagréable, aussi bien d'ailleurs qu'"adorable", malheureuse, affligée, misérable, peut-être aussi bien que très heureuse; tranquille aussi/bien que turbulente, mais son répertoire d'attributs positifs ne varie jamais. Cette image de June jusqu'à 14 ans est retenue avec certitude et rigidité, et semble certainement être une vision rétrécie de tout être humain. Elle est imperméable aux confrontations directes avec June sur le contraire. Une puissante pression est faite sur June pour qu'elle accepte cette image comme la sienne, et on attaque sa vie si elle n'est pas d'accord. Il n'y a pas de fin. Comme le répète Mme Field : "ce n'est pas ma June ; je ne peux pas comprendre June maintenant. Elle était toujours une enfant si gaie. Elle était toujours une enfant très turbulente. (9)

Il faut remarquer la négation de toute preuve du contraire.

(9) Lanig et Esterson, op. cité, p.135-136.

Quand la preuve se met à venir de June elle-même, le duo entre dans une nouvelle phase, caractérisée par les efforts massifs de Mme Field pour contrecarrer les changements, efforts qui, de plus en plus, aboutirent à étiqueter June malade :

L'été qui précéda la date de son admission, June fut séparée de sa mère pour la première fois, depuis son séjour de six semaines à l'hôpital, quand elle avait deux ans, pour soigner sa hanche. Ce fut alors qu'elle alla dans un camp de jeunes filles dirigé par l'Eglise. Seule de toutes les mères, Mme Field accompagna sa fille au camp. Pendant son séjour, qui dura un mois, celle-ci fit nombre de découvertes, la concernant et concernant les autres, et malheureusement se brouilla avec sa meilleure amie. Elle prit conscience de sa sexualité avec beaucoup plus de force qu'auparavant.

Quand à sa mère, quand June revient du camp, elle dit d'elle : "Ce n'est pas ma June, je ne la connais pas". Ce qui suit est la liste des qualités de June, avant et après cette séparation, telle que Mme Field les décrit :

AVANT	APRES
. Fille adorable	. Paraissait affreuse se fardait outrageusement avait grossi
. Fille très joyeuse Turbulente	. Etait triste replié
. Me disait toujours tout restait le soir avec Maman, Papa et grand-père	. Ne me disait rien de ses pensées allait dans sa chambre
. Travaillait dur à l'école	. Travaillait moins dur ne travaillait pas assez dur

- . Obéissait toujours
- . Devient agressive et insolente
(ex. appela sa mère menteuse à
une occasion)
- . Etait bien élevée
- . Engloutissait sa nourriture
n'attendait plus à table que
chacun ait fini
- . Croyait en Dieu
- . Disait ne pas croire en Dieu
qu'elle avait perdu la foi en
la nature humaine
- . Etait bonne
- . Semblait parois méchante.

Sa mère était très alarmée par ces changements et entre août et décembre avait consulté deux médecins et sa directrice à son sujet. Aucune de ces personnes ne vit quelque chose d'anormal chez June, pas plus que son père et sa soeur. Cependant Mme Field ne pouvait la laisser tranquille.

Il est important de comprendre que l'image que se faisait Mme Field de sa fille ne fut jamais la vraie. La vie de June était totalement inconnue de sa mère.

Elle se sentait timide, non sûre d'elle, mais grande pour son âge et bonne en natation et autres sports qu'elle avait entrepris pour compenser sa longue infirmité de l'enfance. Quoi qu'active, elle n'était pas indépendante, car comme elle nous le dit, elle se rangeait, la plupart du temps à l'avis de sa mère et avait rarement osé la contredire. Cependant elle commença à sortir avec des garçons de 13 ans, en donnant comme alibi le patronage.

Quand elle revint du camp, elle se mit à vivre à sa manière, à dire ce qu'elle pensait de sa mère, de son travail à l'école, de Dieu, des gens, etc...

Ce changement fut facilement accueilli à l'école, avec un certain mépris par sa soeur Sylvia, comme un inconvénient normal de l'existence d'une fille par le père. Seule sa mère vit cela comme l'expression d'une maladie et son opinion fut confirmée quand June devient de plus en plus repliée à la maison, pendant les vacances de Noël et après.

Voici la manière dont la mère retrace le fil des événements qui ont abouti à la ~~presque~~ totale inactivité de June : June devient malade à partir du mois d'août. Elle subit des changements insidieux dans sa personnalité, devenant brutale, agressive, grossière et insolente à la maison, pendant qu'à l'école elle se repliait sur elle-même et devenait sa propre conscience. Selon cette optique, une mère connaît le mieux sa propre fille et elle peut déceler (père, soeur, professeurs docteurs) (16).

Au cours de cette investigation inhabituellement fouillée, les périodes d'hospitalisation et de rétablissement furent directement observées.

La phase au cours de laquelle June fut cliniquement catatonique et durant laquelle sa mère la soigna comme un nourrisson dura trois semaines, et ce fut la phase la plus harmonieuse de leurs relations que nous ayons pu observer directement.

(16) Laing et Esterson, op. cit. p. 137-139.

Le conflit commença seulement lorsque, selon notre optique June commença à se rétablir.

Pendant la période de rétablissement, chaque progrès fait par June (du point de vue du personnel soignant, des "travailleurs psychiatriques sociaux", des moniteurs d'ergothérapie, et de nous-mêmes) était véhémentement critiqué par sa mère, qui de façon constante considérait comme pas en arrière ce qui pour June et pour nous était des pas en avant.

Et voici quelques exemples :

June se mit à prendre de l'initiative. Sa mère s'alarmá, soit qu'elle jugeât June irresponsable soit que ça n'était pas à June de faire quelque chose sans le demander. Ce n'était pas qu'il y avait quelque chose de mal dans ce que June faisait, c'était qu'elle ne demandait pas l'autorisation d'abord...

Un exemple qui avait alarmé sa mère et qu'elle rapporta : June avait mangé une barre de chocolat de 15 centimes après le petit déjeuner et une fois de plus sans rien demander...

June n'était pas autorisée à avoir de l'argent de poche par ses parents, mais ils lui disaient qu'ils lui en donneraient si elle expliquait pourquoi elle en voulait. Il n'est pas surprenant qu'elle ait préféré emprunter de petites sommes aux autres. La plus petite somme en sa possession devait être mentionnée. Ce contrôle s'étendait de façon extraordinaire.

Une fois June se servit dans le porte-monnaie de son père où elle prit 35 centimes pour acheter des glaces, sans lui demander. Il dit à sa femme que si June volait, elle était perdue pour lui. Une autre fois, elle avait trouvé 70 centimes au cinéma et ses parents avaient insisté pour qu'elle les dépose au guichet. June dit que c'était ridicule et que c'était pousser l'honnêteté trop loin puisqu'elle ne s'attendait pas à retrouver un shilling qu'elle avait perdu. Mais ses parents maintinrent leur position et le soir du jour suivant son père vint dans sa chambre une fois encore pour lui faire la leçon.

Les exemples ci-dessus peuvent être multipliés. Ils résument les réactions intenses des parents devant la prise d'autonomie, encore timide de June. Le mot de Mme Field, pour caractériser cette indépendance croissante était "explosion".

Jusque-là, June s'en est tenu à une attitude personnelle. Sa mère continue à s'exprimer en termes très ambivalents à l'égard des témoignages d'indépendance plus grande de June. Elle lui dit qu'elle est horrible quand elle porte un maquillage normal, la taquine méchamment dans son espoir d'être remarquée par un garçon, traite toute expression d'irritation et d'exaspération de June comme des symptômes de sa "maladie" ou les interprète comme des indices du "diable"...

June doit se contrôler fermement cependant, parce que si elle crie, hurle, pleure, jure, mange trop ou pas assez ou trop vite ou trop lentement, lit beaucoup trop, dort trop ou pas assez, sa mère lui dit qu'elle est malade. C'est beaucoup de courage de la part de June de risquer de n'être pas ce que ses parents appellent "bien" (11).

(11) Laing et Esterson, p; 139-145

C'est lorsque nous arrivons au terme de ce rétrocontrôle (feedback) qu'une revue de la terminologie est nécessaire pour clarifier la théorie. Le terme d'homéostasie est devenu l'équivalent de stabilité ou d'équilibre non seulement dans son application à la famille, mais aussi dans d'autres domaines. Mais, comme David (12) et Toch et Hastorf (13) l'ont bien montré deux définitions de l'homéostasie ont été données depuis l'époque de Cl. Bernard :

1 - comme fin ou état spécifiquement l'existence d'une certaine constance en face de changements externes.

2 - comme moyen : les mécanismes de rétrocontrôles négatif qui agissent pour diminuer les changements.

L'ambiguïté de ce double usage et en conséquence les applications vagues et vagues du terme ont assombri son utilité comme principe d'explication ou d'analogie précise.

Il est actuellement plus simple de se reporter à l'état uniforme ou à la stabilité d'un système qui est généralement maintenu par des mécanismes de rétrocontrôle négatif.

Toutes les familles qui vivent ensemble doivent être caractérisées par quelque degré de rétrocontrôle négatif, de façon à supporter les stress imposés par l'environnement et les individus membres. Les familles instables sont particulièrement réfractaires aux changements et montrent souvent une remarquable capacité à maintenir le statu quo par un feedback à prédominance négative, comme l'exemple de Laing et Esterson l'illustre

(12) "The domaine of homeostasis" Psychological review - 13, 1958.

(13) "HOMeostasis in psychology" Psychiatry 18.81.91, 1955.

et comme Jackson l'a observé : "Il est significatif dans le développement-théorie de la famille que c'est l'observation de mécanismes homéostatiques dans les familles de malades psychiatriques qui conduisit à l'hypothèse de la famille système homeostatique et finalement spécifiquement système gouverné par des règles. Car (les règles) deviennent vite apparentes si on peut observer la réaction à leur abrogation, et en inférer de là la règle qui a été brisée. L'observation fastidieuse à long terme la voie brisée, avec le relevé soigneux des voies possibles qui ne furent pas empruntées, peut finalement fournir une bonne estimation des règles du jeu, Mais observer la neutralisation d'une seule déviation, est comme un jalon vers notre but". (14).

Cependant il existe aussi apprentissage et croissance dans la famille, et c'est exactement ici qu'un pur modèle homéostatique pêche le plus car ses effets sont plus proches du feedback positif. La différenciation du comportement, le renforcement et l'apprentissage (des comportements à la fois adaptés et symptomatiques) et pour finir la croissance et le départ des enfants, tout indique que pendant que d'un côté la famille est équilibrée par l'homéostasie, de l'autre côté il y a d'importants facteurs simultanés de changements en opération (15) et un modèle d'interaction familiale doit incorporer ces principes-ci et ceux-là dans une configuration plus complexe.

(14) Jackson, "The study of the family" Family process 4, 1, 20 - 1965.

(15) Ici encore nous pouvons nous rapporter à la suggestion de Priham que la constance peut mener à de nouvelles sensibilités et nécessiter de nouveaux mécanismes de prise en charge.

D - AJUSTEMENT ET THERMOSTAT

Ci-dessus sont admis deux faits fondamentaux constance à l'intérieur d'un domaine défini.

L'importance du changement et de la variation (en termes de feedback positif et négatif, ou autres mécanismes) repose sur le prémice implicite de quelque stabilité fondamentale de variation, notion déjà mentionnée pour avoir été obscurcie par le double emploi de "homéostasie". Le terme le plus précis pour ce domaine délimité est ajustement (16).

"L'assiette" du système que nous verrons être équivalente au concept plus spécifique de règle, définie plus haut. L'analogie classique du thermostat est établi ou ajusté à une certaine température pour la pièce ; des fluctuations au-dessous de celle-ci activeront la chaudière jusqu'à ce que l'écart soit corrigé (feedback négatif) et que la température de la pièce soit de nouveau dans le domaine imparti. Considérons cependant ce qu'il arrive lorsque le réglage du thermostat est changé - établi plus haut ou plus bas ; il y a une différence dans le comportement du système comme un tout bien que le mécanisme du feedback reste exactement le même.

(16) Bateson , "The biosocial integration of schizophrenic family "In Nathaniel W. Ackemaq, Frances, I. Beatman and Sanford N . Sherman eds exploring the base for family theory, N-Y : Family service association 1961
p. 116/117.

Ce changement dans l'ajustement, comme le réglage d'un thermostat ou le changement de vitesse d'une auto est une fonction par palier (step-function) (17).

Il faudrait montrer qu'une fonction par palier a souvent un effet stabilisant. Diminuer le seuil d'un thermostat réduit la nécessité d'un rétrocontrôle négatif et allège le travail et la dépense de la chaudière. De même une adaptation plus grande peut être accomplie par des fonctions par palier. Le circuit de rétrocontrôle accélérateur-admission d'essence de l'automobile a certaines limites pour chaque vitesse, et pour augmenter la vitesse dans l'absolu ou grimper une côte un réajustement (changement de vitesse) est nécessaire. Il apparaît aussi que dans les familles, les fonctions par palier ont un effet stabilisateur : la psychose est un changement aigu qui réajuste le système et peut même être adaptateur (18). Des changements internes virtuellement inévitables (âge et maturation tant des parents que des enfants) peuvent changer l'assiette du système, soit graduellement à l'intérieur, soit de façon drastique de l'extérieur, comme l'environnement social fait impact sur ces changements (avec exigences pour une éducation plus poussée, service militaire, retraite etc...).).

A la lumière de cela, les mécanismes homéostatiques notés cliniquement par Jackson (19) peuvent en fait être même des phénomènes plus complexes

(17) Ashby, W Ross Design for a brain N-Y John Wiley and Sons, inc. 1954;

(18) Jackson and Watzlawick "the acute psychosis as a manifestation of growth experience." Psychiatric research reports 16 : 83-94 - 1963 ; noter aussi la période catatonique dans l'exemple ci-dessus de Laing et Esterson.

(19) The question of family homeostasis: 'Psychiatric Quarterly suppl. 31/79 part I 1957) Family interaction, family homeostasis, and some implications for conjoint family psychotherapy" in Jules Masderman ed; Individual and familial dynamics N-Y : Grune and Stratton inc 1959 p. 122-14

que ceux discutés ici. Si certains mécanismes homéostatiques surviennent typiquement en réponse à la déviation par rapport aux règles familiales alors celles-ci constituent un modèle sûr de plus grandes unités de temps

Appliquant ce modèle à la vie de famille ou à des exemples plus vastes de la vie sociale tel que l'imposition de la loi, nous pensons qu'il y a un ajustement du comportement habituel ou acceptable, règles familiales ou lois sociales, à l'intérieur et dans les limites desquelles les individus ou les groupes agissent, pour la plupart.

A un niveau ces systèmes sont plutôt stables, car une déviation dans la forme du comportement en dehors de la limite acceptée est neutralisée (disciplinée, sanctionnée, ou même remplacée par un substitut comme lorsqu'un membre de la famille devient malade). A un autre niveau, des changements se produisent dans le temps, ce que nous proposons être pour une part dû à l'amplification des autres déviations, et peut finalement conduire à un nouvel ajustement pour le système (fonction par pallier).

En résumé, l'interaction humaine est décrite ici comme un système de communication, caractérisé par les propriétés des systèmes généraux ; le temps est une variable, relation système-sous-système, totalité, rétro-contrôle et équi-finalité. Les systèmes d'interaction en fonctionnement sont considérés comme le foyer naturel pour l'étude de l'impact agissant à long terme des phénomènes de communication. La limitation en général et le développement des règles familiales en particulier conduisent à une définition et une illustration de la famille comme un système gouverné par des règles.

Ainsi on retrouve dans cette approche de la famille, des repères logico-mathématiques (Boole, Frege, Gödel, Russell etc).

La logique y est située au niveau de la parole dite ; le langage, réduit à la communication est considéré comme une variété possible du comportement. Ce qui est postulé, c'est l'existence d'un code informulé qui permettrait à la communication de fonctionner comme un calcul dont les règles seraient observées dans toute communication réussie et transgressées dans toute communication pathologique ; un ordre analogue au niveau structurel de la logique dominerait la conscience humaine et déterminerait la connaissance que l'homme acquiert de son univers. Dans cette optique névrose et psychose deviennent effets d'une situation créée par une contradiction logique du discours dans lequel le sujet s'est trouvé pris. La folie est étudiée comme réaction à un contexte de la communication intolérable pour le sujet. On analyse la communication pathologique comme un système de paradoxes et la thérapie devient une stratégie qui en "prescrivant le symptôme" par exemple crée de nouveaux paradoxes normalisants.

N'étant qu'en apparence une approche linguistique les auteurs privilégient le comportement sur le langage. D'où leur recherche axée sur les règles de la communication dans un registre qui paraît bien privilégier l'ordre imaginaire en méconnaissant la vérité qui choit du symbolique. Cette perspective behavioriste gêne bon nombre de personnes en France et ce n'est pas fait de hasard si, partant des mêmes repères

logico-mathématiques un auteur comme Lacan introduit justement les catégories du signifiant, du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Mais la représentation de l'objet n'a sans doute pas grand chose à voir avec la présence ou l'absence de la réalité de l'objet.

Ceci dit, le grand-père peut bien être symboliquement présent dans le placard.

Pour le groupe de Palo Alto, les repères logico-mathématiques fonctionnent au niveau des paroles dites qui ne renvoient pas forcément à un non-dit ; du coup le discours inconscient n'est interrogé que par surcroît, ce qui est sans doute plus dangereux d'un point de vue théorique que pratique.

A mettre l'accent sur le système de paradoxes au niveau conscient, l'écart qui distingue le discours conscient du discours inconscient peut être méconnu.

Pour Lacan, le langage est étudié dans le rapport du sujet au signifiant ; une logique du signifiant s'y articule avec la théorie du désir : avec M. Klein il met l'accent sur le rôle qu'est appelée à jouer l'alternance de la présence et de l'absence dans le monde de l'enfant, mais, différemment l'objet que l'enfant est amené à découvrir est un objet manquant, un objet absent.

CHAPITRE XLES "APHOTES". A PROPOS D'UNE OBSERVATION DE LAING ET ESTERSON
=====

DANS leur ouvrage, "Sanity, madness and the family",
R.Laing et A.Esterson exposent 2 observations de familles de schizophrènes. Partant en guerre dans l'introduction contre la psychiatrie Bleulérienne de la schizophrénie, ces auteurs écrivent: "maintenant il est clair que (la schizophrénie) est un évènement social dans la mesure où quelque chose comme 1% de la population peut s'attendre à être diagnostiqué comme schizophrène, si les gens vivent assez longtemps. Les psychiatres ont bataillé depuis des années pour découvrir ce que ces gens diagnostiqués comme "schizophrènes" avaient de commun ou non entre eux. Les résultats ne permettent en rien de conclure. Aucun critère clinique objectif accepté par tous pour le diagnostic de (schizophrénie) n'a été découvert. Il n'a pas été établi en toute validité une personne pré-psychotique, son évolution, sa durée, ainsi que son issue (1). De même la notion de "maladie" reste incertaine et rien ne peut être conclu de l'existence ou non d'une étiologie organique. Aucune corrélation significative ne peut être établie entre des modifications physiopathologiques parfois constatées et une spécificité morbide quelconque.
Au point de vue thérapeutique, on en reste à un empirisme décevant:

(1) R.D.LAING et A.ESTERSON, "Sanity, madness and the family"

Les tranquillisants et la resocialisation par amélioration des relations inter-personnelles. De la même manière "la schizophrénie court dans les familles mais n'observe aucune loi génétique claire".

C'est donc dans l'erreur épistémologique d'un positivisme psychiatrique, "à savoir que la (schizophrénie) soit considérée comme un fait intervenant chez une personne constitutionnellement (c'est à dire physiquement) préparée à la recevoir et se développant comme un phénomène de la nature" qu'il s'agit de réduire en mettant en suspens" la cohérence de la notion de schizophrénie, sa "substantialité" clinique et son "indexation" nosographique. La mise entre guillemet est là pour re-informer les fondements d'un "savoir" de "schizophrénie"

"Par (schizophrénie), nous entendons ici une personne qui a été diagnostiquée comme telle et que l'on a traitée conformément à ce diagnostic. Nous avons ainsi engagé chaque présentation de cas par une description, libellée en termes cliniques, de l'expérience et du comportement de la personne à qui une (schizophrénie) a été attribuée. Nous rappelons encore que nous-même refusons d'user du terme de (schizophrénie) pour dénoter quelque condition remarquable comme si nous croyions qu'elle pouvait exister (chez) une personne. Cependant, dans la mesure où le terme rassemble un peu d'attributs cliniques produits par certaines personnes et portant sur l'expérience et le comportement de certaines autres personnes, nous conserverons le terme pour ce jeu d'attributs. Nous réservons entre parenthèses tout jugement quant à la validation et aux implications de ce jeu d'attributs."

(2)

Du même coup c'est bien le sujet qui se voit "réduit" à la catégorie chargée de le comprendre. Mais surtout, la valeur objectivante du jugement prédicatif permet de concevoir la schizophrénie comme quelque chose (entendons un fait) qui intervient chez un individu et qui peut évoluer à l'intérieur de cet individu de façon autonome (par exemple sur un mode organo-génique). L'interrogatoire du malade et son examen détaillé sous forme de ce qu'il convient d'appeler "l'observation" majorent les oppositions entre la santé et la maladie, le normal et le pathologique, le savoir et l'ignorance, la vérité et l'erreur, la raison et la folie. La mystification psychiatrique réside précisément dans le refus (défensif) de laisser exister une communication et dans la certitude que la subjectivité d'autrui peut être objectivement donnée. L'indigence conceptuelle de ces présupposés philosophes cache, il est vrai, bien des privilèges d'autorité; mais le plus important est sans doute de repérer les significations que prendront pour le malade le concept qui tente de le saisir. La psychose donne ce pouvoir immense et terrifiant de pressentir des pensées, des attitudes ou des intentions bien avant qu'elles ne soient exprimées." (3).

Ainsi dans le moment où le psychiatre s'affirme dans une attention "neutre" et dans un savoir "objectif", dans le moment où il "s'abstrait" d'une relation concrète et spontanée, il s'identifie à un rôle où la "schizophrénie" vient à exister.

L'effort de mise en suspens de l'expression "schizophré-

(3). P. FEIDA. "Psychose et parenté", p. 382.

nie" ne cherche pas à nier la maladie, mais à libérer la parole du patient et à redonner un sens à une communication inter-subjective. L'effort de Cooper comme celui de Laing ou Esterson à faire sortir la "schizophrénie" d'un automatisme subjectif, en même temps qu'il dénonce une conception psycho-physique de l'individu, dégage d'autres voies de recherche (et c'est dans ce cadre que s'inscrit cet ouvrage de Laing et Esterson) où le processus historique et dialectique qui se développe à travers "le jeu complexe des relations inter-personnelles et le champ concret des inter-actions" est interrogé. "Notre intérêt concerne les personnes toujours en relation soit avec nous, soit entre elles, et toujours à la lumière de la référence à leur groupe qui, dans ce travail, est premièrement la famille, mais qui peut aussi inclure le réseau personnel extra-familial des membres de la famille, s'ils sont en rapport avec les issues que nous essayons de mettre en valeur."

La famille y est donc définie comme "une texture relationnelle, un champ d'inter-actions concrètes où les affrontements et les influences réciproques se trouvent majorés en fonction de la proximité des êtres dans un face à face permanent." Laing et Esterson parlent même de "nexus familial", terme par lequel ils désignent la structure nodale privilégiée par laquelle l'individu peut se comprendre. (4)

Ceci dit, le "concept de pathologie de famille est en conséquence, croyons nous, confus. Il étend l'intelligibilité de la conduite individuelle à l'inintelligibilité du groupe. C'est l'analogie bio-

logique appliquée maintenant non pas juste à une personne, mais à une multiplicité de personnes. Cet exemple de la transposition des concepts dérivés de la biologie clinique dans le royaume de la diversité des êtres humains, est, dans notre optique, stérile. Son impact initial est séduisant, mais il crée en dernier lieu des difficultés plus grandes encore que l'analogie biologique telle qu'elle est impliquée à la personne. C'est non l'individu mais la famille qui est l'unité de la maladie: en conséquence ce n'est pas l'individu mais la famille qui a besoin des services du clinicien, pour "soigner" la maladie = la famille (ou même la société dans sa totalité) est maintenant une sorte de superorganisme, avec une physiologie et une pathologie qui peut être en bonne santé, ou malade. On aboutit pour ainsi dire à un pan-clinicisme qui est plus un système de valeurs qu'un instrument de savoir" (5).

Il y aurait donc pour Laing et Esterson, quand même, un réseau relationnel du sujet, une organisation nodale familiale capable de constituer "l'unité structurelle nouvelle de la recherche psychiatrique".

Rejetant le culturalisme sommaire d'une certaine anthropologie sociale et les enquêtes "sur le terrain" de la psycho-sociologie, ils justifient les notions de "relations interpersonnelles", de "communications", de "rôles" sans forcément que la dimension historique et dialectique ne remobilise ce qui a été "initialement fixé

(4) op.cit., p.7

(5) Ibid, p.9

sur une représentation psycho-sociologique".

A ce niveau, Basaglia écrit: "la neutralité abstraite de la science se démasque... sur le terrain pratique, explicitant la facture programmatique entre élaboration théorique et travail pratique. Les sciences humaines ont été morcelées, selon le système capitaliste de la division du travail de manière que l'une ne puisse contester l'autre; la distance entre praxis et idéologie se révèle insurmontable, mettant en évidence la signification politique implicite dans toute idéologie qui tend à couvrir les contradictions de la réalité; la division entre lieu de travail pratique et lieu d'élaboration théorique permet et facilite l'absence de vérification (donc de démarquage) pour chaque type d'idéologie. Le fait est évident dans le cas particulier du nouveau mouvement psychiatrique..." (6).

Dans cet ouvrage, Laing et Esterson essaient de développer une méthode "qui nous permet d'étudier dans le seul et même temps:

- 1° chaque personne dans la famille
- 2° les relations entre les personnes de la famille
- 3° la famille elle-même comme système " (7).

Pour ce: "nous avons vu toutes ces familles à différentes

(6) F. BASAGLIA, "L'assistance psychiatrique comme problème anti-institutionnel - une expérience italienne", Rapport congrès annuel de la Société suisse de psychiatrie, 1969, Mallevoz-Monthey. Information psychiatrique, vol. 47, n°2, Fév. 71, p. 159 à 163.

(7) loc.cit., p. 9

heures du jour. Nous les avons vues quand le malade était psychotique aigu, et apparemment bien portant; nous avons vu les réactions de la famille comme un système global, de chacun de ses sous-systèmes et de chacun de ses membres, jusqu'à la guérison du malade et jusqu'à des menaces ultérieures de rechute ou de rechutes effectives. Nous connaissons toutes les familles mentionnées ici depuis plus de 3 ans, au moment où nous écrivons" (8).

La question posée lors de l'enregistrement des conversations avec la famille Abbotts peut se résumer à la suivante: "en quoi l'expérience et la conduite de Maya étiquetée schizophrène, est-elle intelligible à la lumière de la façon dont procède son entourage familial?"

La monographie qui nous est proposée est livrée en résumé, sans commentaire.

Comme nous allons le voir, la place tenue par la fille dans le fantasme fondamental de sa mère n'en apparaît que de manière plus saisissante. Maya fait partie des organes maternels et pour le cas où elle pourrait naître enfin comme sujet désirant, la mère invoque Dieu pour que l'hôpital la garde à jamais. Une entrevue avec le médecin de sa fille lui paraît sans intérêt, puisqu'elle ne peut guérir. Les symptômes apparaissent en écho au discours des parents. Leur panique est causée moins par l'effet produit en eux par la maladie de Maya, que par les problèmes posés par la perspective de sa guérison. La mère, inquiète, questionne sa fille à intervalles réguliers pour s'assurer qu'elle est encore malade. La fille se trouve con-

(8) Loc.cit., p.10

frontée à la parole hallucinante de sa mère. Une parole de toute part la possède, l'emprisonne, la cerne, la blesse, la poursuit. Toutes les issues sont bloquées: il faut que la folie demeure. "La société n'est pas faite pour elle", "ma fille ne peut recouvrer la santé, sa maladie l'oblige à avoir besoin de nous". Ainsi tout est en place dans le discours parental pour que Maya ne puisse accéder à un désir qui soit le sien.

Laing, Esterson "Sanity, madness and the family" The Abbotts. (9)

Maya est une grande femme de 28 ans au teint sombre et attirante. Elle est fille unique. Jusqu'à l'âge de 8 ans, elle a vécu avec sa mère et son père, directeur d'un grand magasin. De 8 à 14 ans, elle habita chez un vieux couple sans enfant et de 14 à 18 ans, âge auquel elle fut admise pour la première fois à l'hôpital et se retrouva encore avec ses parents. Elle a passé 9 des 10 dernières années au West Hospital.

(perspective) clinique

La maladie de Maya fut diagnostiquée: schizophrénie paranoïde. Elle parut venir de nulle part. L'observation faite par une assistante sociale psychiatrique, s'appuyant sur une entrevue avec son père et sa mère décrit ainsi le déclenchement de la maladie:

"La malade ne semblait pas être autrement que normale jusqu'à environ un mois avant son admission à l'hôpital. Elle s'était in-

quiétée de son travail scolaire mais les parents y étaient habitués, et d'après leur expérience, considéraient ses craintes comme sans fondement. Un après-midi elle revint de l'école en disant à ses parents que la directrice souhaitait qu'elle quittât l'école. Les parents s'inquiétèrent car ils savaient que ça n'était pas vrai. Elle répéta plusieurs fois cette histoire. Ensuite elle dit qu'elle ne pouvait plus dormir, et crut peu de temps après, que des cambrioleurs étaient entrés dans la maison. Un sédatif fut prescrit mais la malade refusa tout d'abord de le prendre. Une nuit où elle l'avait avalé, elle se tint assise droite dans son lit, et resta éveillée malgré le médicament.

Puis elle pensa que son père l'empoisonnait et un jour elle sortit en courant de la maison pour le dire à un voisin. Ses parents la retrouvèrent et la ramenèrent à la maison. Elle ne sembla pas effrayée par son père et discuta bien calmement avec lui, mais ne fut pas convaincue qu'il n'essayait pas de se débarrasser d'elle. On appela un médecin qui conseilla un traitement immédiat. Etant plus que désireuse d'être traitée, elle entra à l'hôpital de son plein gré".

Dix ans plus tard, ses parents nous donnèrent la même version des faits.

Pendant ces dix dernières années son comportement avait été étiqueté:

- hallucinations auditives et dépersonnalisation
- signes de catatonie, exhibition
- appauvrissement affectif et repli autistique
- à l'occasion, elle était considérée comme impulsive.

Exprimé de façon plus phénoménologique, elle vivait comme une machine plutôt que comme une personne. Il lui manquait la cohésion des idées, de ses actions, de ses intentions. Elle était confuse en ce qui concerne sa personnalité propre. Elle était obsédée par la correction de sa démarche et de sa parole. Elle sentait parfois que ses pensées étaient contrôlées par "les autres" et disait que "ses voix" lui dictaient ses pensées.

Dans notre rapport, comme notre approche ne se fait pas à partir d'une perspective clinique, mais à partir d'une perspective sociale et phénoménologique, il ne nous sera pas possible de compartimenter notre enquête en termes de catégories cliniques. Signes cliniques et symptômes seront dissous dans la compréhension sur le plan social du rapport qui suit:

ce que nous proposons de faire est de ne relater que les faits et gestes de Maya, spécialement ceux jugés les plus schizophréniques, qui deviennent intelligibles si on les examine à la lumière de la situation de famille.

Cette "situation" n'est pas seulement celle de la famille vue par nous, de l'extérieur, mais "la famille" telle qu'elle est vécue par chacun de ses membres, de l'intérieur.

Notre question fondamentale est: jusqu'à quel point l'expérience et le comportement schizophréniques de Maya sont intelligibles à la lumière de la praxis et des échanges de sa famille?

Structure d'investigation

Notre image de la famille repose sur les entrevues suivantes:

<u>Entrevues</u>	<u>Occasions</u>
mère	1
père	1
filles	2
filles et mère	29
filles et père	2
mère et père	2
mère, père et filles	8
	45

Ceci représente 50 heures d'entrevue, dont 40 furent enregistrées sur bandes magnétiques.

Situation de la famille

Monsieur et Madame Abbott apparaissent comme des gens tranquilles et ordinaires. Quand Maya avait 18 ans, Mme Abbott fut décrite par l'assistante sociale psychiatrique comme une très agréable femme, qui paraissait sympathique et facile à vivre. Mr Abbott était apparu comme un type calme, mais très gentil. Il semblait être un homme très sensé, mais moins pratique que sa femme. Il n'apparaissait pas qu'il ne put faire beaucoup pour sa famille; il jouissait d'une excellente santé et impressionna son interlocuteur par sa personnalité très "stable".

Maya naquit quand sa mère avait 20 ans et son père 30.

Lorsque sa fille naquit, Mr Abbott venait de lire un récit de fouilles de tombes maya: "juste le nom prévu pour ma petite fille", pensa-t-il.

Le père et la mère de Maya sont d'accord sur le fait que jusqu'à son départ de la maison à 8 ans, Maya avait été la fille de son père. Elle avait l'habitude de le réveiller tôt le matin pour aller nager. Elle lui donnait toujours la main. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre à table, et c'était avec lui qu'elle récitait ses prières en dernier le soir. Ils allaient fréquemment faire de longues promenades ensemble.

Mises à part quelques visites, Maya vécut loin de ses parents de 8 à 14 ans. Quand elle revint chez elle pour revivre chez eux, ils se plaignirent de son changement. Elle n'était plus leur petite fille. Elle voulait étudier, elle ne voulait plus aller nager ni faire de grandes promenades avec son père; elle ne voulait plus prier avec lui. Elle voulait lire la bible par elle-même, elle s'opposait à son père lorsqu'il lui exprimait son affection, en s'asseyant près d'elle à table: elle voulait s'asseoir plus loin de lui; de même elle ne voulait plus aller au cinéma avec sa mère. A la maison, elle voulait faire les choses elle-même et pour elle, tel que (exemple de sa mère) nettoyer un miroir sans d'abord prévenir sa mère.

Ces changements de Maya, présentés rétrospectivement par ses parents comme les premiers signes de sa maladie, nous semblent être les expressions courantes de la croissance. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est la discordance entre le jugement des parents et le nôtre devant ces changements.

Pour Maya, sa principale difficulté - en réalité la tâche Principale de sa vie - était l'achèvement de son autonomie.

"Vous devriez être capable de penser pour vous, d'agir pour vous. - Je ne le peux pas. Les gens peuvent prendre les choses en main, je ne le peux pas. J'oublie la moitié du temps. Même ce dont je me souviens n'est pas un véritable souvenir. Vous devriez être capable d'agir par vous-mêmes".

Les parents semblent avoir considéré avec peur toutes les expressions de prise d'autonomie de Maya, même les efforts qu'elle faisait pour se séparer d'eux et agir indépendamment.

La crainte de ses parents n'est pas éteinte actuellement. Par exemple sa mère refusait qu'elle repasse sans surveillance, alors qu'elle avait, l'année précédente, travaillé dans une laverie, sans incident. Mr et Mme Abbott considéraient que l'usage que Maya faisait de sa pensée était synonyme de "maladie", et était aussi une manière de les rejeter. Sa mère disait: "Je ne pense qu'à cette seule chose - c'est bien de la soigner - je veux dire quand elle était enfant ou adolescente, je pouvais toujours lui dire ce qui n'allait pas, faire quelque chose, mais cette maladie a été tellement, euh, nos rapports ont été si différents, vous voyez Maya est si euh, au lieu de tout accepter - comme si je lui disais euh, "ce qui est noir est noir", elle l'aurait sans doute cru, mais depuis qu'elle est malade, elle n'accepte plus. Elle devait se le démontrer à elle-même, et si elle n'y arrivait pas, elle ne semblait pas prendre mon explication - ce qui bien sûr est bien différent pour moi."

"Depuis sa maladie", comme ils disent, elle est devenue plus difficile. Elle ne "s'insérait" plus comme elle l'avait fait. L'hôpital l'avait faite empirer dans ce domaine, bien que Maya pensât

qu'il l'avait aidée à "utiliser son intellect", plus qu'avant. Utiliser son propre intellect veut dire naturellement faire l'expérience soi-même. Ce qui pour Maya était "utiliser ma cervelle" et "vouloir faire des choses pour moi-même", représentait pour ses parents "droiture" et "vivacité".

Jusqu'à 18 ans, Maya étudia dur et réussit tous ses examens. Elle se réfugia, comme elle disait, dans ses livres, de ce qu'elle nommait les intrusions de ses parents. Les attitudes de ses parents devinrent équivoques, en même temps que fières et condescendantes, blessés au fond par elle et anxieux aussi. Ils disaient qu'elle était très douée, même "trop douée peut-être". Ils pensaient qu'elle travaillait trop. Elle ne tirait aucun amusement de ses continuelles lectures, et il fallait donc l'en tirer. Sa mère disait: "nous avons l'habitude à cette époque d'aller au cinéma et je disais, euh, elle disait quelquefois: "je ne pense pas que j'irai au cinéma ce soir, Maman, je pense que je vais travailler à la maison". Je lui ai répondu: "je suis déçue" ou que je sortirai quand même ou quelque chose comme ça, ou "bon, j'irai seule", alors elle disait "bon, je viens". Elle devait vraiment être forcée pour sortir, la plupart du temps".

Quand Maya disait que ses parents lui faisaient des difficultés pour lire, ils niaient de façon amusée. Elle tenait à dire qu'elle avait voulu lire la bible; ils rirent tous deux à l'idée de lui avoir rendu cela difficile, et son père, toujours riant dit: "Pourquoi veux-tu absolument lire la Bible? Tu peux trouver toutes ces informations dans d'autres livres".

Nous allons maintenant considérer de plus près certains traits reconnus à Maya par ses parents et par les psychiatres. Pen-

dant 10 ans, elle est toujours décrite, rapport psychiatrique après rapport psychiatrique, comme apathique, renfermée, sans affect, isolée, hostile, appauvrie émotionnellement. Ses parents la voyaient aussi ainsi. Ils lui avaient dit si souvent depuis l'âge de 14 ans qu'elle n'avait pas de sentiment, qu'on aurait pensé qu'elle était habituée à cette qualification, encore qu'elle rougissait et s'énervait quand on "l'accusait". De son côté, elle avait l'impression de n'avoir jamais reçu de marques d'affection ni n'avoir jamais été autorisée à en donner, que c'était l'exaspération ou la frustration dans ce domaine qui était en grande partie la cause de ce qu'on appelait son impulsivité - par exemple, l'incident qui avait occasionné sa réadmission à l'hôpital, quand on disait qu'elle avait attaqué sa mère avec un couteau.

Maya : Eh, bien, pourquoi t'ai-je attaqué? Peut être que je cherchais quelque chose, quelque chose dont je manquais - affection, peut être était-ce un énorme besoin d'affection.

La mère : tu ne l'avais jamais désiré. Tu penses toujours que c'est de la sentimentalité.

Maya : Bon, quand m'as-tu offert?

La mère : eh bien par exemple quand j'allais t'embrasser, tu me disais toujours: ne sois pas si sentimentale.

Maya : mais je ne t'ai jamais vue me laisser t'embrasser.

Maya faisait remarquer que ses parents ne la pensaient pas ou ne la "voyaient" pas comme une "personne", "comme la personne que je suis". Elle se sentait effrayée par ce manque de prise de cons-

cience et leur ripostait comme un moyen de défense: mais ceci bien sûr était plutôt affolant pour ses parents qui ne voyaient rien de sensé dans cette accusation. Maya insistait sur le fait que ses parents n'avaient pas de véritable affection pour elle parce qu'ils ne savaient pas ou ne voulaient pas savoir ce qu'elle ressentait et aussi parce qu'il ne lui était pas permis d'exprimer de l'affection pour eux, parce que cela ne faisait pas partie de "l'insertion".

Quand Maya disait que sa vivacité avait augmenté après la perte de ses sentiments, sa mère répondait: "eh bien, tu étais déjà trop vive". Ceci ne se rapportait à aucune qualité hypomaniaque de sa fille, puisqu'il n'y en avait pas.

Un autre trait de son manque de sentiment est mis en lumière par le fait d'être ou non prise au sérieux. Comme disait Maya, son père

..."souvent traitait par le rire les choses que je lui disais et je ne pouvais pas voir ce dont il se moquait, je pensais que c'était très sérieux. Même quand j'avais cinq ans, je ne pouvais comprendre, je ne pouvais voir ce dont il se moquait. Papa et Maman tous deux se liguaient contre moi.

"Je parlais de l'école à Papa et il avait l'habitude de traiter cela par le rire; si je lui parlais de mes rêves, c'était pareil, et il me disait de ne pas y faire attention. Ils étaient importants pour moi à ce moment-là - j'avais souvent des cauchemars. Il en riait aussi. Il jouait beaucoup avec moi quand j'étais petite, mais ce n'était pas pareil".

Sa mère nous disait que Maya ne voulait pas la comprendre; son père le sentait aussi, et tous deux étaient blessés qu'elle ne

veuille rien leur dire qui la concernait.

Leur réponse à cette accusation est intéressante. Ils en vinrent à penser que Maya avait une puissance mentale exceptionnelle, tant et si bien qu'ils en arrivèrent à se convaincre qu'elle était capable de lire dans leurs pensées. Par exemple:

Le père : Si je me trouvais en bas et que quelqu'un venait pour me demander des nouvelles de Maya, si je montais immédiatement les escaliers, Maya me disait: "qu'as-tu dit à mon sujet?" Rien. A son tour: "oh, oui, tu as dit quelque chose, je t'ai entendu". C'était si extraordinaire que, à l'insu de Maya, je fis des expériences moi-même avec elle et quand je l'eus prouvé, je me dis: "Je vais mettre Mme Abbott dans la confidence". Je lui en parlais et elle me répondit: "oh, ne sois pas bête, c'est impossible". Je dis: "entendu, ce soir quand nous emmènerons Maya en voiture, je m'assierai à côté d'elle et je me concentrerai, tu verras ce qui arrivera". Alors que j'étais assis, Maya dit: "ça te gênerait de t'asseoir de l'autre côté de la voiture; je ne peux pas sonder les pensées de Papa", et c'était vrai. Ensuite, un dimanche, je dis: "c'était en hiver- maintenant Maya va s'asseoir à sa place habituelle et lire un livre. Maintenant tu ramasses un journal, et je prends un journal et je te donnerai le mot euh,...

Maya était plongée dans son journal et euh, je fis un signe de tête à ma femme et me concentrai sur Maya. Elle ramassa son magazine, ou un journal quelconque et s'en alla dans la grand-pièce. Sa mère lui dit: "Maya, où vas-tu, je n'ai pas allumé le feu". Maya répondit: "Je ne comprend pas - non- je ne peux pas atteindre le fond du cerveau de Papa, je ne peux pas atteindre le fond du cerveau de Papa".

Une telle expérimentation se poursuivait depuis avant sa première "maladie" jusqu'à maintenant et fut mise en lumière après plus d'un an d'investigations. Sous cet éclairage, c'est avec la plus grande difficulté que les idées "d'influence" de Maya peuvent continuer à être considérées comme l'émanation d'un processus pathologique individuel, qu'il soit conçu soit comme organique soit comme psychique, soit les deux.

Cliniquement, elle souffrait d' "idées d'influence". Elle revenait sans arrêt sur le fait qu'elle avait l'impression d'influencer les autres par des voies détournées et que d'autres étaient capables de l'influencer et le faisaient de façon indue, malgré ses propres efforts pour les en empêcher.

En fait, généralement parlant, la nature des influences réciproques que des personnes ont les unes sur les autres reste plutôt obscure. C'est un royaume dans lequel la fantaisie tend à engendrer le fait. Il serait certainement plus facile de discuter des idées de Maya dans ce domaine si des idées plus claires existaient en général sur ce qui est dans ce domaine.

Il nous sera spécialement très utile de connaître les réponses aux questions suivantes:

- quelle était l'influence de Maya réellement ressentie par les parents sur eux?
- quelle influence pensaient-ils pouvoir ou avoir vraiment ou qu'ils auraient dû avoir sur elle?
- quelle influence essayaient-ils d'avoir sur elle?
- quelle influence admettaient-ils qu'une personne pût avoir sur une autre, spécialement à distance et particulièrement par prière,

télépathie ou contrôle de pensée - moyens qui inquiétaient le plus Maya?

Sans réponse à ces questions, il n'est pas possible de commencer à faire évoluer et à élucider les "fausses impressions" d'influence réciproque de Maya. Ce principe englobe nécessairement, nous semble-t-il, chaque exemple de ces fausses impressions.

Dans ce cas, les idées d'influence deviennent socialement intelligibles quand nous nous rappelons que ses parents tentaient activement de l'influencer, qu'ils croyaient qu'elle pouvait lire leurs pensées, qu'ils l'expérimentaient et niaient devant elle l'avoir fait.

Plus encore, pendant qu'ils imputaient ces forces remarquables à Maya, ils pensaient, sans aucun sens de la contradiction, qu'elle ne savait même pas ce qu'elle pensait ou faisait elle-même.

Les accusations de Maya que son père et sa mère "l'influençaient" d'une certaine manière, étaient traitées par le rire par eux, et il n'est pas surprenant par conséquent qu'à la maison, elle fût irritable, agitée et confuse.

Ce fut seulement au fur et à mesure de notre enquête, comme nous l'avons dit, qu'ils admirèrent devant elle ce qu'ils avaient fait.

Maya : "eh bien, je tiens à dire que vous ne deviez pas le faire - ce n'est pas normal".

Le père : "je ne le fais pas - je ne le faisais pas - je me disais : "bon, je suis en train de faire ce qu'il ne faut pas, je ne le ferai pas"

Maya : "je veux dire que la manière dont je réagissais mon-

trait que ce n'est pas bien"

Le père : "il y a eu une discussion il y a quelques semaines. Elle s'était entichée d'une des jupes de sa mère"

Maya: "ce n'est pas vrai, je l'avais essayé et elle m'allait".

Le père : "enfin elles devaient se rendre chez un tailleur - ce tailleur était recommandé par quelqu'un - Mme Abbott s'y rendit et demanda le prix. La dame lui dit " 4 shillings". Mme Abbott: "oh non, ça a dû vous coûter plus que ça".

La dame: "votre mari m'a rendu un service il y a quelques années et je ne l'ai jamais remboursé".

Je ne sais ce que c'est; Mme Abbott donna plus, bien entendu.

Aussi quand Maya revint à la maison, elle demanda: "as-tu trouvé la jupe, Maman? Elle répondit: "oui et ça m'a coûté cher aussi, Maya". Maya dit "oh, ne raconte pas d'histoire, on m'a dit que c'était 4 shillings".

Maya: "non, je pensais 7 shillings".

Le père : "tu nous a dit 4 shillings - exactement - et ma femme et moi nous nous regardâmes - Alors si vous pouvez expliquer ça, moi pas".

L'idée qu'elle avait, était que quelque chose qu'elle ne pouvait définir s'échangeait entre ses parents, selon toute vraisemblance, à son sujet.

Il y avait effectivement quelque chose; quand ils étaient vus tous ensemble, son père et sa mère ne cessaient d'échanger entre eux une série de signes de tête, de clignements d'yeux, de sourires entendus, si évidents à l'observateur qu'il en fit la remarque après vingt minutes de la première entrevue. Ils continuèrent cependant, sans

fléchir et en niant.

La conséquence de ce refus des parents à reconnaître ce qui était vrai était que Maya ne pouvait savoir quand elle percevait ou quand elle imaginait qu'il se passait des choses entre ses parents. Ces échanges non-verbaux faits ouvertement mais non reconnus par les parents étaient évidents. Beaucoup de ce qui pouvait être considéré comme paranoïde chez Maya venait du fait qu'elle se méfiait de sa propre méfiance. Elle ne pouvait pas croire réellement que ce qu'elle pensait voir se passer, se passait vraiment. Une autre conséquence était qu'elle ne pouvait pas facilement distinguer des actions qui ne sont pas faites ou considérées habituellement comme signes de communication, c'est à dire enlever ses lunettes, froncer les paupières, se frotter le nez, et celles qui le sont - autre aspect de sa paranoïa.

C'étaient justement ces actions, qui étaient utilisées par ses parents comme signaux, comme "tests" pour voir si Maya relèverait, mais une part essentielle du jeu de ses parents était que si elles devaient être commentées, la réponse était un "qu'est-ce que tu veux dire?" amusé.

Outre l'attribution à leur fille de puissances diverses et merveilleuses, ses parents ajoutèrent encore à sa mystification en lui disant qu'elle était capable, ou ne l'était pas, de penser, de se rappeler, ou de faire ce qu'elle pensait, se rappelait, faisait vraiment.

Il est significatif de comparer dans les détails ce qu'elle et sa mère avaient à dire au sujet de l'attaque supposée de sa mère qui avait précipité sa réadmission à l'hôpital.

Selon sa mère, Maya l'avait attaquée sans raison. C'était le

résultat de sa rechute. Maya disait qu'elle n'avait aucun souvenir à ce sujet. Sa mère poussait continuellement Maya à essayer de se souvenir.

Maya dit une fois, cependant, qu'elle pouvait se rappeler l'occasion fort clairement. Elle était en train de couper la viande en tous petits morceaux. Sa mère se tenait debout derrière elle, en lui disant comment il fallait faire, et ce qu'elle ne faisait pas bien, comme d'habitude. Elle sentit que quelque chose allait la mordre si elle ne faisait rien. Elle se retourna et brandit le couteau vers sa mère, puis le jeta sur le plancher. Elle ne savait pas pourquoi elle se sentit ainsi. Elle ne regrettait pas ce qui lui était arrivé, mais elle voulait le comprendre. Elle dit qu'elle s'était sentie très bien à ce moment-là: elle ne voyait pas ce que cela avait à faire avec sa "maladie". Elle en était responsable. Ses "voix" ne lui avaient pas dit d'agir ainsi. Les voix, disait-elle, étaient ses propres pensées, de toute façon.

Notre sentiment est que tout l'épisode aurait pu passer inaperçu dans bon nombre de foyers, comme l'expression de l'exaspération ordinaire entre mère et fille.

Nous ne pûmes trouver un domaine de la personnalité de Maya qui ne fut pas sujet à des négations de différentes sortes.

Par exemple, elle pense qu'elle a commencé à imaginer les "choses sexuelles" quand elle revint chez elle, à 14 ans. Elle restait au lit en se demandant si ses parents avaient ou non des rapports sexuels. Elle commença à être sexuellement excitée, et à se masturber. Elle était très timide cependant, et se gardait des garçons. Elle se sentit irritée de plus en plus par la présence physique de son père.

Elle ne voulait pas qu'il se rase dans la pièce où elle prenait son petit déjeuner. Elle était effrayée à l'idée que ses parents sachent qu'elle avait des idées sexuelles à leur sujet.

Elle essaya de le leur dire, mais ils lui répondirent qu'elle n'avait absolument pas de pensée de cette sorte. Elle leur dit qu'elle se masturbait, et ils lui dirent qu'elle ne le faisait pas. On en déduit ce qui arriva alors, mais quand elle dit à ses parents en présence de l'interlocuteur qu'elle se masturbait toujours, ses parents lui dire ni plus ni moins qu'elle ne le faisait pas.

Comme elle le rappelle, quand elle avait 15 ans, elle commença à sentir que son père était la cause de ses pensées sexuelles, et que ses parents tentaient de l'influencer d'une étrange façon. Elle se replongea dans ses études, dans les livres, mais elle commença à entendre ce qu'elle lisait, dans sa tête, et se mit à entendre ses propres pensées. Elle se battait dur maintenant pour concevoir clairement chacune de ses pensées personnelles. Ses pensées se pensaient elles-mêmes de façon audible dans sa tête: ses cordes vocales parlaient se voix, son esprit avait une partie antérieure et une partie postérieure. Ses mouvements provenaient de la partie antérieure de son esprit. Ils ne faisaient qu'arriver. Elle était en train de perdre tout sens d'être l'agent de ses propres pensées et mots.

Pour les raisons données dans l'introduction, nous nous limitons beaucoup à la phénoménologie transactionnelle des situations de cette famille. Clairement, ici et dans chaque autre famille, la matière que nous présentons est pleine du témoignage du

combat de chaque membre de cette famille contre sa sexualité propre. Maya sans aucun doute agit selon sa propre expérience sexuelle, en particulier par division, projection, négation, etc... Bien que ce soit au-delà de la limite imposée par le sujet de ce livre, de discuter ses aspects, le lecteur ne devrait pas supposer que nous désirons dénier ou minimiser l'action de la personne sur elle-même (ce que les psychanalystes appellent habituellement mécanismes de défense) particulièrement en ce qui concerne les sentiments sexuels éveillés envers les membres de la famille, c'est à dire en ce qui concerne l'inceste.

Non seulement les parents de Maya faussaient la mémoire, les sentiments, les motifs, les intentions de Maya, mais ils lui attribuaient des choses qui étaient en elles-mêmes curieusement contradictoires et, tandis qu'ils parlaient et agissaient comme s'ils savaient mieux que Maya ce qu'elle se rappelait, faisait, imaginait, voulait, sentait, si elle s'amusait ou si elle était fatiguée, ce contrôle était tel qu'il portait plus loin la mystification.

Par exemple, en une occasion Maya dit qu'elle désirait quitter l'hôpital, et elle pensait que sa mère essayait de la garder à l'hôpital, même alors qu'il n'y avait alors aucun besoin pour elle d'être encore internée.

Sa mère répliqua: "je pense que Maya est - je pense que Maya reconnaît que euh - quoique ce soit qu'elle voulut pour son bien, je ferais - le ferais-je hum? - aucun choix en aucun cas; je veux dire que s'il y a des changements à faire je les ferai avec joie - à moins que cela soit absolument impossible".

Rien n'aurait pu être plus éloigné de ce que Maya recon-

naissait à ce moment. Mais on remarque de nombreuses fausses qualifications dans la déclaration; quoi que Maya désirât, c'est qualifié très fortement de "réellement" et "pour son bien".

Mme Abbott bien entendu était l'arbitre -1- de ce que Maya reconnaissait, -2- de ce que Maya "réellement" voulait, en opposition à ce qu'elle pouvait penser vouloir, -3- de ce qui était pour son bien, -4- de ce qui était une option ou un changement, -5- de ce qui était possible.

Maya parfois commentait bien lucidement ces mystifications mais c'était beaucoup plus difficile à faire pour elle que pour nous. Sa difficulté tenait à ce qu'elle n'était pas capable de savoir quand faire confiance ou quand se méfier de ses perceptions et de sa mémoire, ou sa mère et son père. L'investigation profonde de cette famille révèle que les affirmations de ses parents à son sujet, à leur sujet, au sujet de ce qu'ils pensaient qu'elle pensait qu'ils pensaient et même au sujet de ce qui pouvait directement être vu et entendu, ne pouvait être digne de confiance.

Maya suspectait ceci, mais ses parents considéraient de telles suspicions comme venant de sa maladie, et ils le lui disaient. Elle doutait donc souvent de la validité de ses propres soupçons: quelques fois elle niait faussement ce qu'ils disaient, quelques fois elle inventait une histoire à laquelle elle s'accrochait, par exemple quand elle était allée pour la première fois à l'hôpital quand elle avait 8 ans - l'occasion de sa première séparation d'avec ses parents.

Il n'est pas étonnant que Maya essayait de se retirer dans son propre monde, bien qu'elle ressentait en même temps de façon très dou-

loureuse qu'elle n'était pas autonome. Elle pensait cependant que pour se séparer un peu plus de ses parents, il lui était nécessaire de cultiver ce qu'elle appelait sa "self-possession". Ceci avait des ramifications variées.

"Si je ne me possédais pas, je ne serai nulle part", "parce que je serais mêlée à une salade d'autres choses". Comme nous l'avons vu, cependant, c'était justement cette tentative vers l'autonomie que ses parents voyaient comme "sa maladie", puisque cela incluait qu'elle ne pouvait "s'insérer" avec eux et qu'elle était "difficile", "directe", "trop vive", "trop fière", et se trouvait en faute avec eux.

Maya essayait de s'expliquer en ces termes: "je mets l'accent sur les fautes des autres pour regagner la possession de moi-même. Je ne puis pas bien m'accorder avec les gens: ce n'est pas de la fierté. Maman me gronde sans arrêt. Elle m'attaque toujours. Elle essaye toujours de m'apprendre comment utiliser ma cervelle. Vous ne pouvez pas dire à quelqu'un comment utiliser son esprit contre sa volonté. Cela a toujours été comme ça avec maman; j'en souffre". D'autres fois elle doutait de la véracité de cette impression. Elle disait:

"Elle ne me gronde pas, mais c'est comme ça que je le vois. C'est comme cela que j'y réagis. J'ai dû me calmer - Je sens toujours que je dois riposter - pour me tenir et retrouver mon moi - retrouver mon auto-possession".

Elle sentait que son père et sa mère forçaient leurs opinions sur elle, qu'ils essayaient d'"oblitérer" son esprit. Mais on lui avait appris à supposer que c'était une chose "folle" à penser,

que c'était ce en quoi consistait sa "maladie".

Aussi chercha-t-elle temporairement refuge dans son propre monde, son monde privé, sa coquille. Faire cela était être "négative" dans le jargon de ses parents: "retirée" dans le jargon psychiatrique. Quand elle ne se cachait pas derrière une "défense" aussi agressive que possible, Maya admettait qu'elle était très peu sûre de ses facultés.

Les choses n'étaient pas toujours réelles:

"On ne me permettait jamais de faire quoi que ce soit pour moi, aussi n'ai-je jamais appris à faire des choses. Le monde me semble tout à fait réel. Si vous ne faites rien, alors les choses ne sont jamais tout à fait réelles.

Le changement dérangeait son sens précaire de l'identité.

"Je ne sais comment faire devant l'inattendu. C'est pourquoi j'aime bien les choses claires et nettes. Rien d'inattendu ne peut alors arriver. Mais cette clarté et cette netteté devaient venir d'elles mêmes et non être imposées par la "correction" ou la "précision" de ses parents.

J'avais l'habitude de penser cela comme une menace quand j'étais plus jeune, quand je n'avais pas la liberté de faire autrement, mais je puis agir autrement maintenant: mais leur correction me fait vouloir comprendre pourquoi ils sont si corrects, pourquoi ils agissent comme ils le font, et pourquoi je suis comme je suis".

Elle désavouait sans cesse tout sentiment de sa part et tout intérêt dans les sentiments des autres.

"Maman est une personne avec laquelle je vivais. Je ne sens rien de plus fort que cela.

Si quelque chose lui arrivait, elle me manquerait et je resterais à penser à elle, mais cela ne ferait pas de différence dans ma manière de vivre. Je n'ai aucun sentiment profond. Je ne suis simplement pas faite comme ça".

Mais elle connaissait certainement la peur. Par exemple quand sa tante la réprimanda récemment: "J'ai ressenti - j'ai souvent vu le chat se recroqueviller et ça m'a fait pareil à l'intérieur". Elle se désavouait elle-même d'être l'agent de ses propres pensées, en grande partie semble-t-il pour échapper à la critique et à l'invalidation.

"Je ne pense pas, les voix pensent".

Les voix répétaient ses paroles en écho ou bien faisaient des "critiques" des gens qu'elle avait peur de faire en son nom propre. De même que les voix - et non elle - pensaient, son corps - et non elle - agissait.

"Tout est en dehors de mon contrôle". Elle avait abandonné et n'essayait plus de déchiffrer ce que ses parents ou quiconque allait faire.

"Je ne peux voir qu'un seul côté de la question - le monde seulement à travers mes yeux, et plus à travers les yeux de n'importe qui d'autre, comme j'en avais l'habitude".

Ce refus de tout désir de "se mettre dans" les autres était en partie une tactique défensive, mais c'était aussi la preuve qu'elle allait vraiment à la dérive.

"Je trouve difficile de travailler parce que je ne sais pas ce qui se passe dans l'esprit des autres gens et eux semblent savoir ce que je pense.

Je n'aime pas être questionnée sur quoi que ce soit parce que je ne sais pas ce qui se passe dans l'esprit des autres.

Je ne saisis pas votre genre de vie. Je vis dans un autre monde. Je ne sais pas ce que vous pensez ou ce que vous faites, et je ne le veux pas" (s'adressant à sa mère).

Ses parents ne pouvaient voir les tentatives de Maya vers sa "self-possession", possession de son moi, que poussées par une "nature égoïste", "l'avidité", la "maladie", ou le "manque de sentiment".

Aussi quand Maya essayait de rentrer dans sa coquille, de vivre dans son monde à elle, de s'enterrer dans ses livres (pour employer ses expressions) sa mère et son père le ressentaient, comme nous l'avons vu, comme une offense terrible.

La seule fois où, dans nos entretiens, Mme Abbott pleura, fut lorsqu'elle parla de la mort de sa propre mère, en disant que Maya ne voulait pas la comprendre, parce que la seule chose qui l'intéressait, c'était ses propres problèmes.

Mme Abbott continuait à dire combien elle espérait et priait pour que Maya se rappelât quelque chose, si cela pouvait aider les médecins à aller jusqu'au tréfond de sa maladie. Mais elle sentait qu'elle devait dire à Maya sans arrêt qu'elle ne le pouvait pas "réellement" parce que (comme elle nous l'expliquait) Maya était toujours prête à prétendre qu'elle n'était pas réellement malade.

Elle questionnait souvent Maya, dans le but, à son point de vue, de l'aider à réaliser qu'elle était malade, en lui montrant à différents moments, soit qu'elle était amnésique, ou qu'elle avait mal retenu les faits, ou qu'elle imaginait simplement se rappeler ce

qu'elle pensait se rappeler parce qu'elle en avait entendu parler par sa mère ou son père à une date ultérieure.

Mme Abbott disait que pour Maya, se porter "bien" signifiait qu'elle serait une fois de plus "avec elle". Habituellement elle parlait de sa dévotion envers Maya comme réclamant de la gratitude de sa part, mais maintenant, elle parlait différemment. Elle disait que peut-être Maya était effrayée d' "aller bien". Elle rappelle une "vérité domestique" qu'une amie lui avait dit récemment au sujet de sa relation à Maya :

"Elle me dit, vous savez, : "eh bien, tu ne peux vivre la vie de personne à sa place - tu pourrais même être punie pour l' avoir fait". Et je me rappelle avoir pensé : "quelle chose affreuse" mais ensuite je pensais qu'elle pouvait avoir raison.

Cela m'a beaucoup frappé. Elle me dit : "tu as ta vie à vivre, et c'est ta vie - tu ne peux pas et tu ne dois pas vivre la vie de quelqu'un à sa place". Et je pensais à ce moment : "quelle chose affreuse". Puis ensuite je pensais : "c'est probablement tout à fait vrai".

Cette pénétration cependant était provisoire.

Dans ce qui précède nous avons examiné des "signes" et "symptômes" variés qui sont presque universellement considérés dans le monde psychiatrique comme "causés" par une maladie, c'est à dire un processus pathologique organique, probablement déterminé en grande partie par des facteurs génétiques constitutionnels, ce qui détruit ou inhibe la capacité de l'organisme à faire des expériences et à agir de différentes façons.

Dans le domaine de la dépersonnalisation, les symptômes catatoniques et paranoïdes, l'appauvrissement de l'affectivité, le repli autistique et les hallucinations auditives, la confusion des "limites de l'ego", tout cela nous paraît dans ce cas plus vraisemblablement le résultat de son expérience et de son action intriquées avec celles de ses parents. Elle semble tout à fait correspondre à la réalité sociale dans laquelle elle vivait.

Il peut être objecté en considérant nos reconstitutions historiques que ses parents ont pu réagir de façon anormale en présence d'un enfant anormal. Les données apportent difficilement des arguments à cette thèse. Sa mère et son père révèlent de façon crue, actuellement, que ce qu'ils considèrent surtout comme symptômes de sa maladie sont ce que nous considérons comme le développement de sa personnalité, de la réalisation, de l'autonomie, de la spontanéité, etc... De leur propre témoignage, tout indique qu'il en a été de même par le passé. Ses parents ressentent comme un stress non pas tant la perte que le développement de son moi.

Appendice: liste de quelques qualifications et perspectives non correspondantes des mère, père et fille dont la plupart mais non toutes ont été discutées.

(condensé de l'enregistrement sur bande)

FILLE

Elle disait que:

- l'obscurité l'enveloppa quand elle avait 8 ans.

Elle était troublée de 8 à 14 ans

- elle commença à se masturber

à 15 ans

- elle se masturbe actuellement

- elle avait des pensées sexuelles au sujet de son père et de sa

mère

- elle se faisait du souci pour ses examens

- son père et sa mère ont essayé de l'empêcher de lire

PERE ET MERE

Ils disaient que:

- pas du tout. Sa mémoire est fausse. Elle imagine cela.

Cela montre un "lapsus de son esprit.

- pas du tout

- pas du tout

- pas du tout

- pas du tout

- elle ne s'est jamais inquiétée au sujet de ses examens puisqu'elle les réussissait toujours, ainsi elle n'avait pas à s'inquiéter. Elle était trop intelligente et travaillait trop dur. De plus, elle ne peut pas s'être inquiétée parce qu'ils l'auraient su.

- bêtises: il fallait l'arracher à ses livres; elle lisait beaucoup trop

FILLE

- son père et sa mère essayaient de l'influencer dans certaines voies
- elle n'était pas sûre qu'ils puissent lire dans son esprit
- elle n'était pas sûre de pouvoir lire dans leur esprit
- elle pouvait se rappeler "l'attaque de sa mère bien clairement mais elle ne pouvait l'expliquer
- elle en était responsable
- sa mère était responsable de son envoi à l'hôpital, comme résultat de cet épisode
- ses parents disaient qu'ils voulaient qu'elle aille bien, mais ils ne le voulaient pas
- aller bien voulait dire: comprendre qu'elle avait attaqué sa mère; être capable d'utiliser son propre esprit avec confiance en soi

PARENTS

- bêtise; et les tentatives pour l'influencer à travers la prière, la télépathie, le contrôle des pensées
- ils pensent qu'ils connaissaient ses pensées mieux qu'elle
- ils sentaient qu'elle avait des puissances télépathiques, etc...
- elle ne pouvait se la rappeler
- elle n'en était pas responsable. Elle était malade. Dire qu'elle pouvait se la rappeler, c'était dire qu'elle était responsable
- ce n'est pas exact. La mère ne savait même pas qu'elle allait à l'hôpital quand le médecin les emmena toutes deux dans sa voiture
- c'est sa maladie qui lui fait dire des choses pareilles
- il n'y a rien à comprendre de sa part; sa maladie le lui fit faire. Depuis qu'elle avait été malade Maya était plus difficile

FILLE

- si on ne vous permet pas de faire
les choses, elles deviennent irréelles

- elle ne pouvait pas être toujours
sûre si elle imaginait les senti-
ments ou si elle les éprouvaient
réellement.

Elle ne savait pas pourquoi elle
avait des cauchemars

- elle devait leur pardonner "je
ne pense pas que les rêves sont
une partie de moi

PARENTS

- 1) elle voulait faire les cho-
ses elle-même sans le leur de-
mander d'abord, ou sans le leur
dire.

2) elle ne tenait aucun compte
de leurs paroles. Elle essayait
de se faire sa propre idée sur
tout

- 3) elle essayait de se rappeler
des choses même dans son en-
fance. Et si elle ne pouvait se
les rappeler, elle essayait d'
imaginer ce qui était arrivé

- ce sont seulement des choses
qui arrivent

Dans cette monographie de Laing et Esterson, Maya ne pourra
venir que là où elle préexistait à sa propre naissance dans le désir
parental. Les discours de Maya et de ses parents sont complémentaires.
Il y a là déjà comme un rite funéraire du langage parental. Les pa-
rents savent mieux que Maya ses pensées. Leur savoir est antérieur
parce qu'ils sont parents; savoir totalitaire où le droit de propriété

et celui de savoir prévalent. Cette assignation de Maya à résider dans l'ignorance et dans la mort (l'hôpital) a pour complément l'angoisse de sa mère si Maya se pose la question de son identité, de son savoir, de sa naissance à son propre désir.

De même, il est frappant de voir comment l'hôpital apparaît comme l'écho institutionnel du discours des parents.

De même Maya vit comme négatif de la conscience de ses parents; c'est le souvenir de ce qu'elle fut, de leurs premiers attendrissements sur l'état de Maya dans les premiers mois de sa vie. Il y avait comme un décret de mort ou plutôt de non-vie des parents bien avant sa naissance, si bien qu'il lui est tout autant impossible de vivre que de mourir. Voici Maya ramenée à ce point suicidaire, léthale de son origine, à ce lieu de l'orgasme.

Mais bien sûr aussi, dans les symptômes décrits au sujet de Maya existe le fait du savoir psychiatrique prétendant exister comme science; et dans ce savoir, Maya n'existe pas. Dans le terme de schizophrénie paranoïde, le psychiatre a grammaticalement identifié l'état de Maya à son vocabulaire psychiatrique, mais par ce fait il affirme la parenté comme institution et l'impossibilité pour Maya de rentrer même une fois en relation avec ses parents.

"SUR LE SECRET DE FAMILLE"

On a pu dire que chaque famille a son inceste. Ajoutons que chaque famille a sans doute aussi son "secret de famille".

Voici trois fragments de ces histoires:

1) Julie et la Grand-tante maternelle

Coup de téléphone du beau-frère me demandant de voir Julie qui vient de "fuguer" d'un hôpital où elle était allée se faire hospitaliser deux jours avant.

Quand nous rencontrons Julie en équipe - jeune fille au profil un peu "homage" - celle-ci se plaint d'un "syndrome extrapyramidal" consécutif à la prise d'un neuroleptique 3 jours avant; nous sommes pourtant frappé par son mimétisme avec les "infirmes moteurs cérébraux, débiles mentaux" dont elle s'occupe comme élève kinésithérapeute: "ils sont reposants, ils m'apprennent plein de choses, ils savent tout".

Quant à sa brève hospitalisation; "je me suis fait hospitaliser comme il y a deux ans, en partie pour tourner en dérision ces messieurs psychiatres et aussi en partie avec le sentiment de venir leur demander quelque chose qu'ils ne pouvaient pas me donner".

Puis elle dit son impression d'une rupture entre son besoin de se conformer à ce que sa mère et l'environnement social attendent d'elle, et ce qu'elle désire au fond d'elle-même:

"je voulais faire ma médecine mais ma mère m'a dit que

j'étais trop nulle en math; j'aurais bien voulu faire de la philo - j'ai eu 19 au bac à la dissertation de philo - mais le sujet en était le mensonge, et ma mère m'a dit que c'était pour cela que j'avais eu 19; qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux?". "J'ai l'impression de mentir tout le temps et pourtant tout le monde est gentil avec moi; ma mère comprend tout, mes deux soeurs aînées aussi".

Son père est mort quand elle avait 14 ans, d'un cancer. Elle est restée seule depuis, à la maison avec sa mère, sa soeur aînée s'étant mariée et l'autre soeur ayant quitté la maison.

Elle se sent installée vis à vis de sa mère dans un statut où elle ne peut exister que dans la demande, demande que sa mère désire, désir du regard puisque sa mère est toujours d'accord avec tout.

Elle nous apprend quand même que son nom n'est pas Julie mais Marguerite. Son père désirait l'appeler Julie et sa mère Marguerite; ne s'étant pas mis d'accord, son père l'a déclarée et appelée Marguerite et sa mère Julie, nom qui lui est resté..

Le premier entretien se déroule en l'absence de sa mère et de son beau-frère, venus l'accompagner. Il est décidé de se revoir dans 8 jours.

Lors de la deuxième rencontre, impression de "normalité". Elle n'a pas repris son travail, mais nous ne sommes pas inquiets. Julie nous dit s'être fait hospitaliser parce qu'elle attend peut-être un enfant.

Depuis la semaine dernière, plusieurs coups de téléphone

de sa mère paniquée. Elle a reçu un coup de téléphone de l'hôpital où s'était fait hospitaliser Julie, lui disant qu'il fallait à tout prix réhospitaliser Julie d'urgence, c'était grave, qu'elle risquait de se suicider.

Deux jours après, visite de Mme T. à l'insu de sa fille.

Très anxieuse, elle a vu le médecin de l'hôpital qui s'était occupé de Julie lors de sa première hospitalisation il y a 2 ans et qui lui a dit que Julie était schizophrène. Elle ajoute: "j'ai ouvert le dictionnaire et j'ai lu que c'était incurable". Et puis "oui, vous savez, entre mon mari et moi, on ne s'entendait pas bien; jusqu'à ce que Julie ait 6 ans, je vivais en Touraine avec mes enfants, mon mari, professeur de dessin (elle professeur de langues étrangères) venait quelques fois nous voir aux week-end. Et puis, vous savez, il y a des choses que je n'ai jamais dites à ma famille, à mes enfants; quand j'avais 12 ans, j'ai appris un beau jour que ma mère était morte. Je suis allée dans le Nord d'où j'étais originaire; ma mère en fait faisait un grand délire de persécution: un mois après, elle était morte... oui, et puis vous savez, j'ai une tante, la soeur de ma mère, elle s'est pendue vers la même époque. Vous croyez que l'hérédité, ça joue? : au fond je n'aurais pas dû me marier. Je n'en ai jamais parlé avec mes enfants, j'ai honte, je n'ose pas, mais cela a, me semble-t-il une certaine importance"...

L'entretien s'arrête après que nous ayons demandé à Mme T. de dire à sa fille qu'elle est venue.

Alors que nous rencontrons depuis, chaque semaine Julie, rencontres entrecoupées de lettres qui sont comme le négatif de ce qu'elle nous dit quand elle vient nous voir, sa mère revient 15

jours après nous voir et développe le thème de sa fille menteuse, mythomane; elle nous dit aussi que sa fille aurait été violée à 15 ans et aurait eu des expériences homosexuelles à 16 ans. Quant à sa grossesse, c'était aussi des histoires.

Elle nous demande si vraiment on ne pense pas hospitaliser Julie, hypothèse que nous envisageons éventuellement et conclue: "oui, je vois, c'est aussi bien moi que ma fille que vous soignez".

Depuis, ceci remonte à trois mois, s'est amorcée une réelle relation psychothérapique avec Julie où son désir est mis en jeu, habituée qu'elle était jusqu'ici à servir de clown et de confidente silencieuse à sa famille et à des gens "marginaux". Mais ceci n'a été possible qu'à partir du moment où Mme T. s'est défaite de son secret, secret qui au fond ne pouvait conduire Julie qu'au suicide, puisque toute autre voie lui était bouchée. Incapable de vivre en dehors de la réponse au désir maternel, ce désir maternel passait par la répétition du drame maternel et de celui de la tante.

2) Paul et la famille C.

Paul, 12 ans, est amené au centre en janvier 1969, par sa mère parce qu'il refuse d'aller en classe (CM 2) alors qu'il y travaillait fort bien; mais son maître "crie fort ou risque de crier parce qu'il ne saura pas ses interrogations". D'ailleurs il est inquiet de ce que les sciences naturelles lui font découvrir, "ce qu'il y a dans le corps, le coeur, le foie, les poumons, etc..., ce qu'il en sort, "ça lui fait mal au coeur". A la maison, il est hypersensible, renfermé, capricieux. Le soir, il a peur et s'endort difficilement. Comme

par hasard, Paul est l'occasion de désaccord entre son père et sa mère. Mme C. reconnaît avoir été très influencée par sa mère à elle qui "voulait qu'on cède tout à Paul". Réagissant de façon assez culpabilisée et anxieuse, Mme C. pense que son mari a une préférence pour les filles.

Tout au long de ce premier entretien, Mme C. parle avec une certaine facilité de ses problèmes conjugaux: âgée de 39 ans, elle est née en Bretagne où son père était dans la marine. Alors qu'elle avait trois ans, sa mère a perdu sa soeur aînée, âgée de 7 ans, Catherine, d'une méningite tuberculeuse. Les parents ne s'entendaient pas bien du tout, et elle, Eliane, n'a jamais eu de goût particulier pour l'école. Quand elle a 12 ans, sa famille vient s'installer dans la région parisienne où elle est toujours. Depuis 10 ans, ancien commandant dans la marine marchande, son père est retraité. L'entente entre son père et sa mère est toujours assez mauvaise.

A 23 ans, elle se marie. Il est militaire. Sans avoir d'amour pour lui, elle l'estimait pour son sérieux et sa gentillesse, et puis c'était une manière de s'éloigner un peu du climat familial. En fait sa vie conjugale et surtout sexuelle a toujours été un échec et Mme C. éprouve pour son mari une véritable répulsion physique, n'ayant jamais eu avec lui des rapports sexuels sans douleurs. Elle a néanmoins, 3 ans après son mariage, un premier enfant Paul, qui naît après trois fausses-couches spontanées, et parce que sa marraine lui dit que ça arrangera peut être ses affaires conjugales. Deux mois après la naissance de Paul, son mari part en Algérie, elle ne le suit pas et reste donc chez ses parents où elle fait, sous le regard complaisant de sa mère, connaissance d'un homme qui la rend sexuellement

heureuse, et dont elle a une fille Isabelle, actuellement âgée de 7 ans, qui a les yeux bleus, mais au sujet de laquelle la vérité n'a jamais été dite au mari. Ce secret que seuls ses propres parents connaissent pèse très lourd dans la vie de Mme C. Elle a eu enfin, il y a 4 ans, une autre fille Sylvie, de son mari, conçue au cours d'une brève période d'amélioration. Depuis lors, les choses ne se sont pas arrangées et le ménage fait chambre à part. Mme C. vit tout cela dans une ambivalence intense et il semble que pour elle, la "maladie" du fils, l'origine adultérienne de la fille, la répulsion qu'elle éprouve pour son mari pèsent lourd.

Sur ces entrefaites, et alors que Paul, qui a eu droit à son diagnostic de "pré-psychotique", va rentrer en centre d'observation, Monsieur C. vient au centre.

"C'est presque alarmant, ce n'est pas la première fois qu'il refuse d'aller en classe; derrière, il y a une belle-mère. Il parle de l'emprise de cette dernière sur sa femme; sans illusions, il se sent sans cesse accablé par le clan des femmes. Il cherche à se disculper.

Il a très peur que sa femme ne supporte pas la mise en centre d'observation de Paul, dont il comprend la nécessité, et craint que cela lui soit reproché. Il demande donc que le centre s'occupe de sa femme. Puis il en vient à sa dernière fille, Sylvie, qu'il trouve très retardée: elle ne sait pas s'habiller ni se laver, et elle parle mal, elle a l'air d'un bébé de 18 mois ou de 2 ans". Il demande qu'on la voit.

D'avril à juillet 1969, Paul est en C.O et on parle alors "d'accès psychotiques chez un enfant présentant une structure pho-

bique grave". Alors qu'il commence à s'adapter, Paul demande sa sortie avec insistance, comme s'il avait conscience de la décompensation de sa mère.

Juste après la rentrée scolaire de 69, qui s'est faite assez facilement pour Paul en CM 2, survient, dans des conditions obscures, la mort du père de Mme C., le jour même de ses 71 ans (le médecin avait pensé à un suicide). Comme Paul pour elle-même, Mme C. s'inquiète pour sa propre mère, craignant qu'elle ne fasse une tuberculose (dont est décédée sa soeur Catherine).

Pendant les mois qui vont suivre, les traits phobiques de Paul prennent le devant, avec un refus scolaire massif; il vit seul dans sa chambre, n'ose pas retourner en classe de peur que ses camarades ne se moquent de lui, il est très angoissé le soir et raconte de curieuses expériences où il croit voir des ombres qu'il ne parvient pas à saisir. Fait important, Paul continue à aller passer seul des week-ends chez sa grand-mère qui le préfère aux deux filles. Pendant cette période, il semble que Mme C. et sa mère passent, de leur côté par des états dépressifs et délirants; à plusieurs reprises, la mère de Mme C. annonce à cette dernière son intention de se suicider.

C'est dans ce contexte que Paul est hospitalisé 4 mois dans un service de psychiatrie, où il continue à vivre dans un repli craintif.

A sa sortie de l'hôpital, en avril 70, nous décidons alors d'intervenir à domicile avec une psychologue: Paul ne veut pas quitter l'appartement; il refuse de se laver, de s'habiller et s'attaque conti-

nuellement à Isabelle. Alternant les V.A.D et les rencontres avec Mr et Mme C. et Paul au centre, notre souci est de faire exister Mr C. pour Paul.

Mr C. d'ailleurs se présente sans réticence: fils unique, 41 ans, adjudant; ses parents divorcent au moment de sa naissance; quand il a 18 mois, sa mère l'abandonne devant un commissariat de la région parisienne. Après une dizaine de placements en orphelinat ou chez un oncle maternel, il passe son B.E.P.C, fait une école d'horticulture et s'engage. A son retour d'Indochine, à 24 ans, il fait la connaissance de sa femme et s'il n'a plus jamais entendu parler de son propre père, il retrouve les traces de sa mère remariée; un beau jour il emmène sa fiancée à l'adresse supposée de sa mère. Il rencontre une femme enceinte, ayant eu 3 enfants de son second mariage et qui lui demande "qui êtes-vous? que venez-vous faire? Etonnante et unique rencontre avec sa mère.

Il raconte tout ceci devant Paul qui ouvre de grands yeux. Puis lors de notre première visite à domicile, il nous fait visiter l'appartement, la chambre de sa femme, la chambre des trois enfants et son petit coin, un lit derrière un rideau de la salle de séjour. Montrant un tabernacle: "c'est tout ce qui m'appartient; j'ai les clefs, sinon ma femme me prend tout". Il collectionne les timbres. Il se tait le plus souvent; quand il parle, sa femme lui jette des ustensiles divers à la figure.

Au fil des rencontres, Mme C. reste dépressive. Déchirée entre son foyer et une mère dévorante, elle est consciente de répéter avec Paul ce que sa mère induit en elle. D'ailleurs Paul a été élevé par sa grand-mère jusqu'à l'âge de 2 ans $\frac{1}{2}$ en échappant complètement

à une présentation paternelle. Tirillée entre une mère inconsciente et un mari castré, elle trouve son compte dans cette situation qu'elle alimente. Paul est le point privilégié de discorde entre les parents, discorde cristallisée par la belle-mère qui reproche à Mr C. d'être un mauvais père et à laquelle Mme C. voue un attachement très ambivalent, souhaitant inconsciemment sa mort et ne pouvant se détacher d'elle. Mme C. parle assez volontiers de sa sexualité. Elle est totalement frigide avec un mari dont elle dénie la fonction phallique et semble très étonnée d'éprouver des satisfactions avec des hommes qu'elle rencontre au hasard de ses promenades. Elle nous raconte à cette occasion que ses parents étaient tout à fait désunis et que sa mère prit un amant alors qu'elle avait 18 ans, et ce jusqu'à la retraite de son père, "ce qu'elle, ne fera jamais". Cette même mère invigore régulièrement Mme C., lui reprochant de la laisser tomber et lui proposant d'abandonner son foyer pour venir vivre avec elle en Bretagne, où elle vient d'acheter une maison; elle autoriserait son mari avec qui elle ne songe pas à divorcer (mais elle attend sa mort qu'une voyante lui a prédite), à venir la voir épisodiquement "en permission" ainsi qu'il en était de son propre mari, marin, qui ne l' "embarrassait pas" (le père de la grand-mère était mort à l'hôpital psychiatrique).

Le père de Mme C. est enterré à côté de Catherine en Bretagne et Mme C. se rend régulièrement sur sa tombe... Ce père dont elle n'est pas certaine que sa mère ne l'ait pas aidé à mourir... Ce père rigide, esseulé des jours entiers que lui rappelle Paul!

En juin 1970, Mr C. se fait hospitaliser trois semaines pour un eczéma généralisé. Une à deux semaines auparavant Paul avait explicité ses demandes à son égard, et voulait en savoir plus sur ce père problématique :

"je ne sais rien de toi, t'as fait la guerre? T'as tué des gens? Là où Mr C. voyait de la honte à raconter ses "morts", Paul y cherchait l'inscription d'une trace paternelle, la possibilité vivante que son père ait été fort et courageux. Fait curieux, peu de temps après (comme après sa naissance) Paul fera aussi de l'eczéma.

Cette année, Paul a retrouvé des camarades et est 1er de sa classe; il voudrait aller voir seul sa grand-mère, sans Isabelle dont il est terriblement jaloux. Il a pratiquement cessé de venir au centre.

Quant à Mr C., il est venu récemment nous demander des comptes; son autorité sur Paul est constamment "sapée" par sa femme qui lui oppose nos "soit-disant" points de vue. Cette réintroduction agressive de Mr C. nous paraît avoir été un des aspects les plus importants de cette "prise en charge" ponctuelle, surtout "critique" parce qu'elle a sur Paul un effet de "séparation", d' "autonomisation" désaliénantes.

Les deux soeurs, Isabelle et Sylvie sont cette année dans un E.M.P. Sylvie elle aussi refusait l'école, était angoissée et passait pour "retardée". Isabelle, cette enfant de la honte, secret maternel bien gardé (encore que la grand-mère insinue lourdement dans ses colères à Mr C. qu'Isabelle n'est pas de lui, mais il est sans doute des choses que l'on ne veut pas savoir) et souffre -

douleur du frère, est en pleine rébellion.

Outre le secret de famille, où la grand-mère joue un rôle inducteur, la répétition de situations identiques de générations en générations nous a paru être un des traits de cette famille que nous continuons à suivre à la demande. Illustration aussi du type de famille parentale dont nous avons parlé dans un autre chapitre.

3) Madame Léonard

Nous rapportons ici l'observation de Mme Léonard telle que le Dr. J. Rudrauf, qui a bien voulu nous autoriser à en faire cas et que nous remercions bien vivement, l'a exposé dans le rapport qu'il a présenté au Congrès de Milan en 70 sous le titre: "la Psychopédagogie de l'enfant dans le cadre de la psychiatrie familiale" (1). Autre illustration du secret de famille, c'est aussi un exemple intéressant de psychothérapie familiale sous une forme ponctuelle.

"Mme Léonard Suzanne, présentait une psychose hallucinatoire avec phases dépressives anxieuses, d'évolution ancienne. Hallucinations auditives, idées de persécution, premier épisode en 1954. Rechute en 1956 soignée en clinique par sismothérapie. Interprétations multiples: on la suit en voiture, on veut enlever ses enfants. Reste enfermée chez elle pour éviter ses persécuteurs, mais ceux-ci s'attaquent également à son mari et à ses enfants. Croit également qu'on

(1) A paraître dans un prochain numéro de l'Information psychiatrique"

l'accuse de mauvaises moeurs, de voler ses enfants. Nouvelles hospitalisations en 1959 et 65. Hospitalisée dans notre service pour la première fois le 22 novembre 1965. Entre temps et depuis cette date soignée au dispensaire et dans sa famille, sous couverture neuroleptique, sans modification de la conviction délirante. Elle ne sortait jamais seule même pour faire ses courses par crainte d'être enlevée. Elle s'occupait correctement de son ménage, et le mari "très méritant" faisait le reste, assurant notamment la régularité des prises médicamenteuses et des visites au dispensaire et la liaison avec le reste de la famille.

Les cinq enfants ont été élevés à la campagne par la grand-mère aidée d'une soeur de la malade. En 1966, les deux aînés sont venus chez leurs parents poursuivre leurs études. Mais ils étaient nerveux, timides et sujets à des tremblements nerveux qui ont motivé une consultation au dispensaire.

C'est autour de ces deux jeunes gens qu'une relation psychothérapique s'est instituée, dans une perspective de prophylaxie psychiatrique, sous forme d'entretiens hebdomadaires avec moi-même et surtout avec ma femme, dans son rôle d'éducatrice. Le contexte donne toute son importance à cet élément en étendant le champ de la prise en charge familiale. Les difficultés se modifient, s'atténuent au niveau scolaire, non sans quelques heurts avec les parents. De difficiles problèmes psychopédagogiques se révèlent également pour les plus jeunes enfants.

En novembre 1966, la fille aînée, Claudine, se présente un jour au dispensaire sous un aspect hyperadapté et euphorique, qui ne paraît suspect que dans son contexte. Mais nous ne sommes pas sur-

pris d'apprendre quelques jours plus tard qu'elle a fait une tentative de suicide médicamenteuse, bénigne d'ailleurs, qui l'a fait hospitalisée en médecine, d'où il est décidé de la transférer dans notre service. Il se trouve que son admission a lieu le 22 novembre 1966, date anniversaire de la dernière hospitalisation de sa mère.

Un séjour de 6 mois est organisé dans un esprit de psychothérapie institutionnelle avec réorientation professionnelle cherchant à tenir compte des aspirations de Claudine jusque là entièrement déterminée par sa famille et singulièrement par sa grand-mère.

Au lieu de reprendre son école, elle gagne sa vie d'abord comme employée de bureau puis dans une colonie de vacances pour s'inscrire à la rentrée dans une école de puériculture.

Jusqu'ici la prise en charge psychothérapique des divers membres de la famille présente à Paris n'a rien de psychanalytique, hors du fait qu'il y a "du psychanalyste" (Lacan)

La psychose délirante de Mme Léonard persiste en sourdine, silencieusement mais toujours présente en acte et incontestée.

C'est en considération des problèmes posés par les enfants que nous insistons pour voir la grand-mère, Directrice d'Ecole retraitée dans un lointain village.

Elle vient enfin, précédée d'une semaine par son mari, beau type d'autodidacte sauf à considérer la fonction didactique et directrice de son épouse.

Le noeud de cette observation, c'est la réunion des trois générations avec le couple de thérapeutes autour du thème de l'avenir des enfants rapporté, faut-il le dire, au passé familial. Mme

paraissant au départ y tenir qu'un rôle de figuration.

On parle des enfants et c'est la grand-mère qui expose son rôle bénéfique, ses joies et ses déceptions avec sa descendance.

Tout le monde écoute ses propos avec une sympathie respectueuse, sans même ce mouvement d'impatience que suscitent si souvent les mères des malades.

De son récit se détache un parallèle entre Claudine et sa mère Suzanne. Les difficultés récentes de Claudine, son hospitalisation prolongée, son éloignement des chères études, tout surprend et peine la bonne grand-mère: "je n'avais avec elle que des satisfactions, elle était comme un ruisseau au milieu d'un pré, je n'avais qu'à le regarder couler." Si donc Claudine s'est égarée depuis qu'elle a quitté sa grand-mère, à qui la faute? à Suzanne, sa mère: c'est trop évident, à qui il a toujours fallu retirer ses enfants; elle était incapable de les élever. Suzanne, la honte, qui fut, de toute la carrière d'enseignante de la grand-mère, la première et la seule à avoir échoué au certificat d'études.

Ces éléments parmi d'autres, s'ordonnent au cours d'un dialogue où l'on voit peu à peu s'introduire "la malade", Suzanne, aux feux croisés de sa mère, de son père autodidactisé, de son mari si méritant, des enfants présents et du couple de thérapeutes. Appuyée par une revendication virile vite apparue de son père qui saisit là une occasion exceptionnelle de "contrer" sa matriarcale épouse, par le désir (conjoint) de son mari, en compte avec la belle-mère vénérée et indiscutée, et par la disponibilité d'écoute qui constitue cette réunion de famille en acte psychanalytique, pour la première fois, de sa vie, elle parle comme sujet.

Et l'évidence apparaît à tous que son délire c'est "autre chose", que la voix de ses persécuteurs a tout à voir avec cette mère qui lui enlevait ses enfants et que sa folie "c'est de la folie", ce n'est pas vrai, dans la mesure exacte où c'est vrai.

La grand-mère "encaisse", mais tout est changé. C'est maintenant le couple de la deuxième génération qui parle, qui décide qu'à la prochaine rentrée scolaire, les cinq enfants seront à la maison, et la grand-mère devenue grand-mère, opine.

A la suite de cette réunion, les polarités familiales se sont maintenues sur cette nouvelle base. La grand-mère a difficilement franchi le cap, avec un épisode dépressif sérieux de plusieurs mois. Les enfants réunis autour de leurs parents n'ont bientôt plus besoin de nous. Claudine (absente de la réunion) a déculpabilisé son refus des études imposées, dont le choix n'avait d'autre fonction que de perpétuer le désir de la grand-mère. Elle a réalisé sans accroc son nouveau choix professionnel.

Quant à Mme Léonard, ex-psychose délirante chronique, je l'ai suivie d'abord chaque semaine, satisfait certes de voir son délire critiqué, son besoin médicamenteux diminué, son statut familial modifié. Mais, fait essentiel, je n'ai jamais pu par des entretiens avec elle, dépasser l'acquit de cette journée dans le sens d'une exploration psychanalytique. Les entrevues hebdomadaires privées de sens, ont été ramenées aux classiques renouvellements d'ordonnances mensuelles puis trimestrielles qui doivent être assurées avec prudence. Les doses nécessaires sont faibles, mais au-dessous d'un certain seuil, sont momentanément apparues en juillet 1968, des manifestations anxieuses, phobiques,

évoquant vite une perplexité d'où le délire renaîtrait sans doute rapidement mais qui cèdent aussitôt à la reprise des neuroleptiques.

Les conduites de protection se sont en partie reconstituées et l'étendue de la zone d'autonomie garde un caractère agoraphobique qu'on ne voit guère comment modifier sans risquer de remettre en cause l'identification précairement établie.

Au point où nous en sommes (octobre 1968), l'histoire de la famille Léonard pourrait faire l'objet d'un "épilogue" en forme de "happy end": depuis août 1967, traitement neuroleptique léger, thymie normale et sans délire. La famille est en expansion et peut être dite heureuse, Claudine reçue auxiliaire puéricultrice, travaille dans une clinique, son frère reçu à un C.A.P fait une année supplémentaire de spécialisation en attendant son service militaire, la soeur dont les difficultés scolaires ont décidé la grand-mère à accepter de monter à Paris pour nous voir, entre en 5ème dans un C.E.G, et sa mère sourit en racontant qu'elle lui reproche ses "méthodes rétrogrades". La précarité de ces situations d'équilibre n'ôte rien à l'intérêt théorique de l'observation.

Le vécu de Mme Léonard rompant avec son délire et son statut d'aliénée inaugure le règne de cette instance du sujet désigné comme "moi" ("où était le ça") face à la mère castratrice jusque là refusée à l'identification. Cet acte inaugural n'est aucunement le résultat d'une cure psychanalytique, mais il ne trouve son sens et ne peut être décrit qu'au champ freudien. L'acte psychanalytique se définit ici en terme de Verneinung comme n'étant pas la répétition de la découverte freudienne. Mme Léonard se découvre en partie de son couple

conjugal, en prend acte en constituant un moi avec effet rétroactif et libère ainsi tout le groupe familial de la domination par le sujet de la psychose, domination qui n'est ni celle des persécuteurs hallucinés, ni celle de la grand-mère, mais celle de la croyance commune par la malade, la famille et les médecins en l'irréductibilité de la folie. Car il ne faut pas oublier à l'angle du tableau, le regard étonné du médecin.

A l'instant où tout le monde a compris que le thème du délire signifiait la relation persécutive avec la mère qui enlève les enfants, la psychose est entrée, pour tous, au monde des signifiants, ce qui signifie que les divers personnages devenus symboliques avaient trouvé leurs auteurs.

Les modifications structurales qui ont suivi ne sont pas à décrire comme guérison d'une psychose. L'élucidation n'implique pas davantage l'explication de la maladie comme telle. Il n'y a plus confusion entre le sujet supposé sain et le "moi-guéri".

La scène centrale s'inscrit, rappelons-le, dans une relation psychothérapique durable entre le couple et deux des cinq enfants, au seuil de l'introduction d'un troisième. Cette relation impliquait la malade dans sa position de mère comme signifiant maternel mal repéré du fait de son statut d'aliénée. La mise en acte de l'inconscient que constitue l'évènement se situe donc dans une durée sans laquelle elle n'aurait pas son sens psychanalytique.

Le fait que ne s'en soit pas trouvée dégagée l'accessibilité à une investigation ni à une psychothérapie analytiques individuelles auprès de Suzanne, marque bien le caractère excentrique de la fonction sujet et l'inadéquation d'un concept purement clinique de mala-

die et de thérapie. L'incidence de la prise en charge psychothérapi-
 que et psycho-pédagogique prolongée de Claudine demeure essentielle.

Plutôt que de guérison de la maladie, il faut parler d'une
 folie devenue caduque, folie, qui, enfin, n'a jamais été autre chose
 qu'un malentendu. Du moins la situation nouvelle l'institue-t-elle
 rétroactivement comme telle.

Avant, ce n'était pas vrai, et il y avait une authentique
 psychose hallucinatoire chronique: pas question ici de soulever l'idée
 d'une dévaluation de la psychose en "simple manifestation hystérique"
 comme ce peut être le cas de certains tableaux psychiatriques. Mais
 n'anticipons pas sur le renversement de cette question plus tradi-
 tionnelle que structurelle, tel que l'introduit la psychanalyse des
 névroses les plus typiquement hystériques.

L'histoire de Mme Léonard ne nous apporte certes pas la
 preuve de l'efficacité définitive d'une psychothérapie de psychose
 et rien ne sera changé de son caractère démonstratif si demain elle
 rechute.

CONCLUSIONS

En s'interrogeant sur l'objet de la psychothérapie familiale, à savoir la famille, il nous est apparu que la manière dont certaines écoles psychiatriques, notamment américaines, abordent théoriquement et idéologiquement la famille ne suffit pas. Au nom d'un culturalisme souvent révisé, la famille y est perçue dans une conjoncture historique et culturelle donnée, comme un groupe fonctionnant sur certains modèles formels électifs de communication impliquant des fonctions de rôles, de statuts, de motivations tendant à substituer un savoir idéologique et technocratique de la maladie mentale et de la famille à une conscience historique et économique-politique de sa fonction et de sa structure.

Or, comme nous l'avons observé pour l'Antiquité, la Grèce, la société romaine, l'Ancien Régime, au XIX^e siècle pour la famille industrielle, ou actuellement l'étude de ces formes de la famille montre qu'en définitive c'est la société qui, en relation avec son développement technologique et le mode de propriété des moyens de production, abandonne ou au contraire enlève à la famille un plus ou moins grand nombre de fonctions. De Durkheim à G. Gurvitch, de M. Mauss à Lévy-Strauss, la sociologie française n'admet plus "l'antériorité institutionnelle de la famille sur le groupe". Loin d'être la "cellule de base" selon une expression qui a fait fortune, ou un "groupement naturel" selon une opinion encore répandue depuis le Play, la famille n'est au contraire qu'une résultante et un résidu : les fonctions que la société n'assure pas encore le sont par la famille et concourent à sa structure. En suivant le lien entre les

fonctions et un ensemble de représentations, de modèles, de valeurs, de mythes et de "survivances", ces structures se diversifient en types variables suivant les époques, les sociétés et les classes sociales ; actuellement, la société dispose avec l'Etat d'assez de moyens et de formes d'intervention ou de coercition pour accepter désormais sans crainte le renforcement des liens conjugaux, dans la mesure où, par ailleurs l'institution familiale est menacée d'éclatement.

Les comparaisons ethnologiques et anthropologiques où nous nous sommes autorisés à mettre en présence simultanément les termes de parenté, de sexualité et de langage, semblent indiquer que dans certaines cultures, la sexualité tombe en dehors du langage et qu'inversement dans une société où le langage se sexualise en exprimant le désir, la sexualité devient langage; c'est ainsi qu'à l'autre extrémité de la société matrilineaire, la plus proche de l'état de "nature" original parce qu'elle accomplit deux de ces trois médiations avec un membre du groupe naturel fondamental à savoir la mère et les enfants qui sont sortis du ventre maternel, la société urbaine se trouve être la plus éloignée de la "nature" parce qu'en elle les trois relations se nouent avec une étrangère ou un étranger. On comprend d'ailleurs pourquoi celle-ci en autorisant l'échange sexuel et l'échange verbal dans une même relation à un étranger, accentue fortement la rupture d'avec le monde de la proximité maternelle. L'aventure matrimoniale y apparaît aussi comme comportant davantage de risques que dans les autres.

Dans ce passage du parental au conjugal selon les familles que nous rencontrons, le concept de famille pathologique n'a plus un sens évident; par contre, dans l'étude des familles dites fusionnelles, ne retrouve-t-on pas l'aptitude de toute famille à se protéger en régressant à des stades de l'échange que l'on retrouve justement dans l'étude d'autres types de sociétés ou dans certaines familles rurales; qu'il s'agisse même des resurgences d'une nouvelle

affirmation d'une vie privée que l'on veut soustraire à l'extérieur ou de la vogue d'un petit "propriétarisme"...

Ce qui n'implique évidemment pas des spéculations sur le rôle de la famille comme "agent psychique de la société" (E. FROMM) ou sur "l'antagonisme entre les désirs individuels et les exigences sociales" (K. HORNEY).

L'accès aux structures de l'organisation sociale passe bien au contraire comme le rappelle CASTEL, par la découverte de rapports objectifs, justiciables de méthodes qui exigent une rupture avec la phénoménologie moralisante des "attentes intersubjectives", des "relations interpersonnelles" ou familiales, même verbalement replacées au sein de "crises" ou de "dilemmes" d'un contexte social jamais analysé pour lui-même.

Face aux conceptions réductionnistes psychologisantes, purement réadaptatives d'une certaine psychothérapie familiale, il nous paraît très important de poser que c'est bien dans l'ordre original de réalité que constituent les relations sociales qu'il faut comprendre la famille humaine. "Que ce soit sous une forme directe ou indirecte, globale ou spéciale, immédiate ou différée, explicite ou implicite, fermée ou ouverte, concrète ou symbolique, c'est l'échange, toujours l'échange qui ressort comme la base fondamentale et commune de toutes les modalités de l'institution matrimoniale (LEVY-STRAUSS).

Autrement dit, on ne peut pas se contenter 'd'intervenir' dans une famille comme s'il s'agissait d'un système clos. D'ailleurs quand on constate qu'il est souvent nécessaire que la famille accède à un certain niveau économique pour qu'une relation verbale s'y amorce, on vit bien le système familial comme ouvert, surdéterminé par le système économique. Mais ce faisant, est posé le problème de savoir si notre "intervention" familiale n'impose pas déjà une certaine norme de la famille nucléaire bourgeoise.

Plutôt que des familles pathologiques, nous trouvons cette étonnante aptitude de toute famille à se protéger en réglant ses échanges sur son "régime" quitte à ce que, éventuellement, la maladie de l'un de ses membres intervienne comme "mécanisme homeostatique", opérant pour ramener le système à son fragile équilibre.

Devant les conclusions de la sociologie familiale, il n'en est que plus intéressant d'interroger la famille comme "objet et circonstance psychique". Or, conditionnée par des facteurs culturels au dépens de facteurs naturels, cette recherche familiale n'objective jamais des instincts mais toujours des complexes, c'est à dire des représentations désignées sous le nom d'images. Comme on l'a vu, qu'il s'agisse, ou du sevrage, ou de l'intrusion, ou de l'œdipe, ce qui définit le complexe, c'est qu'il reproduit une certaine réalité de "l'ambiance", et dans sa forme qui représente cette réalité en ce qu'elle a d'objectivement distinct, à une étape donnée du développement psychique, étape qui spécifie sa genèse, et dans son activité qui répète dans le vécu, la réalité ainsi fixée chaque fois que se produisent certaines expériences qui exigeraient une objectivation supérieure de cette réalité.

Fonction de conservation et de production des générations, transmission de l'idéal du Moi, exemple singulièrement transgressif de l'image du père quant à l'interdiction primordiale exaltant la tension de la libido et la portée de la sublimation, la famille est aussi cela. Ainsi sous son double aspect de réalité sociologique et de réalité psychologique, la famille, lieu d'élection des complexes les plus stables et les plus typiques est devenue l'objet d'une analyse concrète et ceci n'est sans doute pas un effet du hasard.

Mais la famille n'est pas que cela. Donnée élémentaire de la vie économique d'un pays, la "démoralisation" de la famille se trouve transformée en

"problèmes psychologiques".-A ce titre, la libéralisation morale de la famille est suspecte; on la justifie par des raisons humanistes et on en appelle à la personnalisation de ses membres, mais elle est en tout point conforme à l'idée d'une société d'Homo Faber dont les fondements sont rationnels.

Cette collusion de la réalité sociologique de la famille et d'une acculturation psychanalytique aboutit à une conceptualisation psychologique de leurs problèmes par les membres de la famille qui peut être rien d'autre qu'une dépense intellectuelle.

Il n'est pas sans importance que les parents se servent de plus en plus de cette pensée psychologique, pour l'éducation de leurs enfants ainsi que dans leur recherche d'une diminution des rapports qui pourraient être névrogènes. Ce faisant, ils reproduisent des stéréotypes moraux ou économiques de représentations ayant de la vie familiale une certaine conscience de ce qu'elle peut représenter comme visée éducative fonctionnant dans une structure de rationalité caractéristique pour MAX WEBER de notre type de société.

Ainsi la prise de conscience de la famille de ce qu'elle peut représenter obéit à des motifs plus idéologiques que sociologiques : la grande névrose contemporaine y est parfaitement assimilée, la psychose elle, continue à manifester sa violence, à provoquer le scandale puisqu'elle est rebelle à l'acclimatation.

Le passage de la parenté à la conscience de parenté représente chez les parents la possibilité d'affirmer une antériorité de leur savoir et de leur pouvoir sur ceux de leurs enfants, comme si aux parents appartenait la mémoire complète de l'enfant qui n'a rien été que les parents ne puissent se rappeler. La conscience de parenté implique en retour, le refus des parents d'une inter-

pellation des enfants sur la nature même de leur savoir et de leur pouvoir.

L'institution parentale crée alors la dépendance des enfants et interdit que le désir des enfants soit exprimé.

Du coup, la notion de parenté devient moins une notion sociologique ou psychologique que le fait pour les parents d'être institués. Par exemple, il n'est pas rare que les enfants ou les adolescents par leur interpellation pose le problème de la parole dans la famille; interpellation qui a souvent pour réponse une réaction de malaise ou de panique chez les parents; exemple intéressant pour la psychothérapie familiale puisque manifestant un décalage entre parents et enfants, décalage qui exclue qu'on puisse saisir dans une relation linéaire de groupe les rapports enfants-parents; exemple aussi de ce qu'au niveau de la parenté, l'idéologie culturelle actuelle renforce la défense parentale.

Rapports enfants-parents et non pas enfants-père. Il est en effet à la mode de parler du déclin de l'image du père à mesure que la famille se réduit à son groupement biologique. Si l'image du père concentre en elle la fonction de répression avec celle de sublimation, c'est là le fait d'une détermination sociale. Mais il y a plus, il est d'abord dans la nature du père d'être problématique, incertain, même si ses fonctions de géniteur, de gardien de la loi, de jouisseur, d'initiateur mais essentiellement de séparateur et donc de protecteur contre la mère sont sous-jacentes. S'il y a déclin de l'image paternelle comme il y a déclin de la fonction économique représentée par le père, il y a sans doute réciproquement reviviscence de l'image maternelle dont l'appétit du tout qui se confond avec la hantise du paradis perdu d'avant la naissance et la plus obscure aspiration à la mort en sont sans doute les effets les plus mar-

quants. Image maternelle dont la saturation fonde le sentiment maternel. Sa sublimation contribue au sentiment familial; traces où la fonction maternelle n'est pas seulement la terre qui nourrit, accueille et supporte sans défaillir mais la mer qui englobe et engloutit.

Abordant la question des complexes familiaux en pathologie, nous avons été conduits à interroger le jugement porté par divers auteurs sur la manière dont ils appréhendent les uns l'enfant, sujet de désir, les autres l'enfant, "symptômes des parents", d'autres la névrose familiale ou le "nexus familial" ou l'ensemble du groupe familial; ce qui nous a fait envisager plusieurs approches :

1) approches "unilatérales" où l'un des membres de la famille, en général, le père ou la mère, se voit désigné comme cause de ce que "ça souffre", et ce en particulier au niveau des enfants.

2) une psychiatrie familiale qui étudie la famille comme institution sociale, organisée, contrôlée par l'état et qui se confond avec une sociologie de la pathologie mentale élaborée à partir de la division du travail social.

3) une psychiatrie familiale envisageant la famille comme un groupe social structurant selon certaines normes culturelles, un ensemble de rapports interindividuels entre mari et femme, entre parents et enfants. C'est un point de vue surtout développé dans une certaine sociologie "psychanalytique" américaine.

Deux autres approches ne sont très différentes qu'en apparence.

- l'une qui aborde la fonction des complexes familiaux dans les psychoses et les névroses. Fonction formelle dans les psychoses où les thèmes familiaux prévalent dans les délires pour leur conformité avec l'arrêt que les

psychoses constituent dans le "Moi" et la "réalité"; fonction causale dans les névroses où les incidences et les constellations familiales déterminent les symptômes et les structures.

- l'autre qui, en rupture de ban avec la littérature analytique biologisante ou médicale porte son attention sur la parole des parents.

Les dernières approches, notamment représentées en France par Lacan, aux Etats-Unis par le groupe de Palo-Alto, ont ceci en commun qu'elles réinterrogent la démarche psychiatrique clinique traditionnelle surtout dans ses présupposés épistémologiques.

Pour Lacan, le problème dans lequel le psychotique a échoué se pose d'une certaine manière dans le rapport de l'enfant à la parole des parents. Il se questionne ou est questionné par les rapports du sujets au langage, langage qui préexiste à l'apparition du sujet et dans lequel il est pris, "l'enfant a sa place dans le discours des parents avant sa naissance, il a déjà un nom, il sera "parlé" tout autant qu'il sera l'objet de soins, et la carence de soins à quoi on a parfois attaché tant d'importance (les frustrations) est loin d'avoir autant d'effet que la nature et des accidents du discours dans lequel il baigne. Le milieu proprement humain n'est pas biologique, il n'est pas social, il est linguistique" (M. Mannoni)

Le groupe de Palo Alto lui, considère le sujet désigné malade non comme le lien isolé de la maladie, mais comme le "lieu de relations". Aux critères psychosociologiques les auteurs substituent des repaires logicomathématiques. La logique y est située au niveau de la parole dite; le langage réduit à la communication est considéré alors comme une variété possible du comportement. Dans cette optique, névrose et psychose deviennent des effets d'une situation créée par une contradiction logique du discours dans lequel le sujet s'est trouvé pris. La folie est étudiée comme réaction à un contexte où la communication pathologique

tion pathologique comme un système de paradoxes et la thérapie devient une stratégie qui en "prescrivant le symptôme" par exemple crée de nouveaux paradoxes normalisants.

N'étant qu'en apparence une approche linguistique ces auteurs privilégient le comportement sur le langage. D'où leur recherche axée sur les règles de la communication dans un registre qui paraît bien privilégier l'ordre imaginaire en méconnaissant la vérité qui choit du symbolique.

Cette perspective behavioriste gêne bon nombre de personnes en France, et ce n'est pas fait de hasard, si, partant des mêmes repaires logico-mathématiques, un auteur comme Lacan introduit justement les catégories du signifiant, du symbolique, de l'imaginaire et du réel comme impossible.

Nous touchons là sans doute un des points cruciaux et ambigus, source de nombreux malentendus et procès d'intention quand on parle de psychothérapie familiale.

La boutade sur le grand-père qui se trouve dans le placard que vient visiter l'aide familiale, manifeste que la représentation de l'objet n'a sans doute pas grand chose à voir avec la présence ou l'absence de la réalité de l'objet.

Le grand-père peut bien être symboliquement présent dans le placard comme le père être physiquement absent d'"équipes" ou d'actions psychothérapiques diverses dans une famille (parce qu'un membre y est désigné officiellement comme ayant le statut de malade). Qui n'a pas expérimenté la venue comme en "émisaires" d'enfants témoins et témoignant d'une demande de psychothérapie d'un parent, ou la dépression d'un parent suivant la prise en psychothérapie de son enfant. De la même manière, la présence réelle d'un père quand elle n'est physiquement pas possible, n'empêche pas des rencontres à effets psychothérapiques avec la mère ou un enfant qui fassent exister le père dans le désir de la mère ou de

l'enfant et dont on peut prétendre qu'elles ne sont pas sans effet sur le membre absent.

Ce qui apparaît comme essentiel, c'est bien sûr le "non-dit"; parole jamais adéquate au désir, incapable à cerner l'objet du désir.

Or pour le groupe de Palo Alto, comme pour bien d'autres, les repères logico-mathématiques fonctionnent au niveau des paroles dites qui ne renvoient pas forcément à un non-dit; du coup le discours inconscient risque effectivement de n'être interrogé que par surcroît, ce qui est sans doute plus dangereux d'un point de vue théorique que pratique. A mettre l'accent sur le système de paradoxes à un niveau conscient, l'écart qui distingue le discours conscient du discours inconscient peut être méconnu et "l'ailleurs" annulé avec les dangers évidents que cela comporte lorsqu'on rencontre des psychotiques.

Pour un auteur comme Lacan, le langage est étudié dans le rapport du sujet au signifiant; une logique du signifiant s'y articule avec la théorie du désir; avec M. Klein il met l'accent sur le rôle qu'est appelée à jouer l'alternance de la présence et de l'absence dans le monde de l'enfant; mais différemment, l'objet que l'enfant est amené à découvrir est un objet manquant, un objet absent.

Abordant la pluralité des approches de la famille, on ne peut pas ne pas être frappés par le contraste entre les modèles théoriques décrits pour mettre à jour les systèmes de communication dans les familles et la psychothérapie familiale comme technique s'adressant au groupe familial pris dans son ensemble.

Que cette pratique dans sa genèse se réfère et au courant psychanalytique et au courant psycho-sociologique (étude du fonctionnement des groupes restreints, théories de la communication, dynamique des groupes etc...) nous

l'avons vu et qu'en assistant à la mise en œuvre d'une psychothérapie familiale qui tend, chez de nombreux auteurs américains, à supplanter la psychothérapie individuelle de la relation mère-enfant isolée d'abord comme unité d'étude; qu'il s'agisse de la théorie du groupe de Bateson et de son "double bind" ou de celle du groupe de Lidz et de ses deux modèles issus de l'étude généalogique des schizophrènes (marital schism et skew) insistant sur le rôle du père dans le déterminisme de cette pathologie familiale, ou encore de celle du groupe de Wynne avec ses notions de pseudo-mutuality et de pseudo-hostility, le rôle du thérapeute consiste dans ces différents cas à faire émerger à la conscience des parents, les caractéristiques de la communication infra-verbale qu'ils entretiennent avec leurs enfants et entre eux.

Ainsi définie, la psychothérapie familiale n'est pas la psychothérapie institutionnelle. Elle réalise plutôt l'un des modes d'intervention possible dans le cadre d'une psychothérapie institutionnelle, s'adressant à un groupe particulier, la famille groupe réel en même temps qu'institution.

La liste est longue et souvent impressionnante des nombreuses objections qui ont été faites à l'introduction de la psychothérapie familiale dans les techniques de soins :

- présence des enfants aux séances (mais l'on sait que jusque vers l'âge de 9 ans, le discours de l'enfant passe par le discours parental)
- risques d'analyse sauvage
- de modification grave de l'équilibre familial avec circulation des symptômes à l'intérieur de la famille ; ce qui pose d'ailleurs tout le problème des "zones muettes", zones où la concentration de la pathologie peut être la plus grande.
- non exportation d'une telle méthode hors du contexte socio-culturel des Etats-Unis.
- dilution du transfert
- hâte à se jeter sur le principe de la psychothérapie familiale,

posant le problème crucial du rôle de l'interventionisme tombant sur le terrain complaisant de la politique de secteur etc...

Mais à considérer la "codification" des techniques américaines (par exemple Franco et Boszormeny-Nagy) la réponse qui viendrait, ce serait "la psychothérapie familiale ça n'existe pas".

Peut être faut-il alors s'entendre sur ce que signifie "agir psychothérapiquement sur une famille".

- s'agit-il de réunir l'ensemble de la famille et de faire une psychothérapie de groupe, le malade désigné étant présent ou absent, sur le terrain ou à l'hôpital ? Mais nous avons déjà donné notre avis qu'il n'existe pas de relation linéaire de groupe familial ou que cette relation est bien souvent l'expression conservatrice des parents pour se protéger de ce qui se joue vraiment et qui est de l'ordre de la tragédie dans le délire du sujet "malade".

- s'agit-il d'une psychothérapie indirecte aboutissant par exemple à prendre en psychothérapie le père et la mère séparément ? On intervient alors moins sur la famille que sur la structure des parents.

- s'agit-il comme certains le voudraient, d'augmenter la tolérance des parents quand une crise survient où ceux-ci supportent mal cette remise en question de l'enfant. Comment faire alors que les parents ne réagissent pas par une nouvelle éjection de l'enfant ? Si l'enjeu est de réintroduire l'enfant dans sa famille, il n'est pas sans intérêt de recourir à une véritable psychodramatisation de la famille où les soignants entre eux interviennent souvent de manière contradictoire. Le simple fait par exemple de reprendre les mots dits, dans une autre bouche, leur retire leur fantasmatique menaçante et emprisonnante et leur donne déjà un statut autre qui est un élément de réalité. De même, ce n'est pas rien que d'être traversé par l'angoisse de la famille à propos du symptôme du sujet malade et de le lui dire.

- s'agit-il par des entretiens croisés d'asseoir un diagnostic, d'observer une famille, de révéler la rupture existante entre le langage de la famille et celui du sujet comme les observations de Laing et Esterson décrites plus haut le montrent très clairement (la famille Field et la famille Abbott) ?

Mais une telle observation n'est pas dépourvue d'effets autres, du simple fait qu'un ou plusieurs membres tiers sont présents. Accorde-t-on d'ailleurs jamais assez d'importance au problème de la première réponse ou non-réponse au premier signalement d'une famille ? La première rencontre est un temps fondamental et de la manière dont la famille est "écoutée" dépend bien souvent toute la suite. En fait la notion d'urgence est bien subjective en psychiatrie et on risque sans doute en général beaucoup moins à savoir attendre qu'à se jeter dans une attitude interventionniste souvent bien ambiguë et en tout cas ne tenant aucun compte des critères de maturité d'intervention, notamment de la nature de la demande exprimée.

Lors d'une rencontre en novembre dernier à Beaune, organisée par l'équipe d'hospitalisation à domicile du XIII^e arrondissement et l'équipe Lyonnaise du Dr. Hochman sur la psychothérapie familiale, intéressante à plus d'un titre et notamment parce que cherchant une approche épistémologique, l'un des participants avait fait cette remarque : "nous sommes passés de psychothérapie familiale une fois par semaine, bien réglées à une prise en charge institutionnelle très souple où nous répondons à la demande... L'activisme très important du début était peut être une façon de fuir les difficultés; la prise en charge très floue de maintenant peut être aussi une tentation de séduction".

14

En toute rigueur, il ne semble pas y avoir lieu de "soigner" des familles. Dans notre type de société urbaine s'il y a perpétuelle tension entre le groupe social (intervenant comme tiers différenciateur entre les membres de la famille) et les recherches de protections de la famille conjuguant ses prescriptions aux poussées fusionnelles originales, tous les intermédiaires sont possibles; à la limite si une famille s'est repliée à un stade non langagier de manière durable, que voudrait dire ce désir d'y libérer une parole absente et absente de toujours ?

La tentation de vouloir guérir est sans doute un des obstacles les plus importants de la psychothérapie familiale. Que par contre, à un moment donné de leur histoire les membres d'une famille demandent à ce que "d'autres" leur donnent leur présence, la parole peut alors y être mise en jeu parce qu'un ou plusieurs membres tiers sont là;

A ce titre, les exemples rapportés dans le dernier chapitre où la notion de secret familial est prédominante me paraissent constituer d'authentiques psychothérapies familiales, ponctuelles, déroulées dans le temps et avec le temps, sans forcing et en tout cas pour Mme L. une amélioration symptomatique de surcroît spectaculaire chez la mère d'enfants avec qui une relation psychothérapique avait été nouée.

Une telle souplesse d'action est en partie conditionnée par la forme de gestion du centre dans lequel elle s'exerce, l'ambiance où soit suppose un non-savoir radical qui ne confonde pas savoir faux-semblant et pouvoir léurrant; où soit interrogé le dit à l'écoute du non-dit qui de toute façon se dérobe etc...

Ce qui, en toute hypothèse, laisse ouvert le problème de la fonction sociale d'une équipe d'hygiène mentale ainsi que celui du statut de la folie; comme la relativité des formes familiales et des liens de parentés ne résume

pas la répétition généalogique des destinées !

B I B L I O G R A P H I E

1. K. ABRAHAM, "Psychanalyse et culture", Payot, Paris, 1969.
2. J. DE AJURIAGUERRE "manuel de psychiatrie de l'enfant", Masson Paris 1970.
3. L'AMI DU CLERGE ET DU ROI , 16 février 1820.
4. J.C. ARFOUILLOUX. G. DIATKINE, S. LEOVICI. "A propos de la psychothérapie familiale" in Psychiatrie de l'enfant vol. II fasc. 21.
5. P. ARIES "l'enfant dans la vie familiale sous l'ancien régime", Plon. 1960.
6. S. ARIETI "interpretation of schizophrenia" N.Y 1955.
7. ARISTOTE Politique I.
8. ART BRUT n°3 commentaires de J. OURY
9. W.R ASHBY "designe for a brain" N.Y John Wiley and sons Inc. 1954.
10. J.J BACHOFEN "das mutterrecht" 1861.
11. P.A BARAN et P.M SWEEZY " le capitalisme monopolistique" Maspero 1968.
12. R. BASTIDE "sociologie des maladies mentales " Flammarion Paris 1965.
13. G. BATESON " cultural problems posed by a study of schizophrenic process
"in schizophrenia : an integrated approach", Ronald Press N.Y 1959
14. G. BATESON "the biological integration of schizophrenic family" in Nathan W. Ackerman, Frances L. Beatman and Sanford N. Sherman eds. Exploring the base for family therapy; N.Y Family service ass. 1961.
15. G. BATESON, D. JACKSON, J. HALEY, J. WEAKLAND
"toward a theorie of scizophrenia" Behav. Sc 1956. 1.
16. S. S BELLIN and R. H HARDT " marital status and mental disorders among the aged"
Am. Soc. Rev. 23-2 1958.

17. R. BENEDICT "continuities and discontinuities in cultural conditionning"
in Hluckhohn and Murrey
18. R. BENEDICT "personality in nature, society and culture" N.Y 1948
19. A. BISCARDI "sul regime della comproprietà in diritto atico" Firenze 1955
20. Louis de BONALD "de la famille agricole, de la famille industrielle et du droit
d'aïnesse"
21. G. BOOLE "mathematic analysis of logic; being and essay toward a calculus of deduc-
tive reasoning" Cambridge : Harvard University Press. 1942.
22. I. BORSZOMENYL, NAGY et J.L FRAMO "intensive family therapy" Hoeber medical division;
N.Y Harper and Row pub. 1965
23. J. S BOSSARD "social change and social problems " N.Y 2° ed 1938
24. P. BOUCHER "le Monde" 24 juillet 1970
25. P. BOURDIEU "célibat et condition paysanne" in Etudes rurales n°5 et 6 1962
26. M. BOWEN "Family relationships in schizophrenia" ed Ronald Press N.Y 1959
27. M. BOWEN "A family concept of schizophrenia" in Etiology of schizophrenia ed. Basic
Books N.Y 1960
28. M. BOWEN "role of the father in families with schizophrenic patient" Amer. Journal of
psych. 115, 1959
29. J. BOWLBY " soins maternels et santé mentale" Genève OMS 1954

30. W. BRODEY "some family operation and schizophrenia" Am. Journal of psy. 1959
31. CANDEN SOCIETY 1897 Londres 1868 "a relation of the island of England"
32. N. CAMERON "role concepts in behavior pathology" Am. Journal of sociology 55 1950
33. P.F. CAMPISI " the italian family in the U.S" Am. Journal of sociology Paris PUF
1958
34. G. CANGUILHEM "le normal et le pathologique" PUF Paris 1966
35. R. CASTEL "l'inconscient social de la psychanalyse"
Topique n°1
36. L. CHEVALIER " la formation de la population parisienne au XIX° PUF Paris 1950
37. D. CECCALDI "la famille française. Les institutions sociales en France" La docum.
Franç. Paris 1955
38. P. H CHOMBART DE LAUWE ET M. J
M. HUGUET , E. PERROY, N. BISSERET C.N.R.S. 1963
"la femme dans la société" travaux du groupe d'ethnologie sociale.
39. P.H CHOMBART DE LAUWE ET L. COUVREUR "ménages et catégories sociales dans les habi-
tations nouvelles" Inf. Sociales 1958 n°5
40. P.H CHOMBART DE LAUWE "la vie quotidienne des familles ouvrières" Paris C.N.R.S.
41. P. H CHOMBART DE LAUWE "Paris et l'agglomération parisienne" Paris PUF 1952
42. R. CLIGNET " les attitudes de la société à l'égard de la femme en côte d'Ivoire"
Revue internationale des sciences sociales 1962 vol XIV n°3
43. E. COULON-ALLEGRE " quelques aspects du rejet parental et ses effets sur le dévelop-
pement de la personnalité de l'enfant" Université de Bruxelles 1956

44. D. COOPER " psychiatrie et anti-psychiatrie" trad M. Brandeau, Le seuil 1970
45. CROZIER "étude sur le phénomène bureaucratique"
46. DAUBE " consortium in roman and hebrew law" Juridical review L II 1950
47. R.C DAVIS " the domaine of homeostasis" psychological review 1958
48. G. DAVY " sociologues d'hier et d'aujourd'hui" Paris Alcan 1931
49. G. DELEUZE et F. GUATTARI " la synthèse disjonctive" Revue Arc n° 43
50. R. DENIEL "femmes dans la ville" Paris, revue de l'A.P mars 1964
51. J. DESFORGES "le divorce en france" ed. familiales de France; études démographiques
52. G. DEVEREUX "essais d'ethnopsychiatrie générale" Gallimard 1970
53. G. DIETERLEN "essai sur la religion Bambara"
54. DOLLEANS et G. DEHOVE "histoire du travail en France; Mouvement ouvrier et législation sociale" Paris t. II
55. F. DOLTO "psychanalyse et pédiatrie" 3° Ed. librairie Bonnier-Lespiant 1964
56. A. D. DUHRSSSEN "psychotherapie bei kindern und jugendlichen" Göttingen 1963
57. A.D DUHRSSSEN "psychiatrische aspekte zur familienssoziologie" Köln" 1958

58. L. DUMONT " une sous-caste de l'Inde"
59. M. DUPIRE "Peuls nomades"
60. G. DUVEAU " la vie ouvrière sous le second empire" 3^e ed. Paris Gallimard 1966
61. F. ENGELS " la question du logement" ed; sociales Paris 1957
62. F. ENGELS "l'origine de la famille, de la propriété privée et de l'état" ed. sociales Paris 1954
63. F. ENGELS " l'anti-Dühring" ed. sociales 1954
64. E. H ERICKSON " childhood and society" N.Y 1950
65. P. FEDIDA " psychose et parenté. Naissance de l'anti-psychiatrie"
Revue critique n° 257 oct. 1968
66. A.J FERREIRA "family myths : the covert rules of relationships" in confina psychi-
trica 8. 1965
67. R. FIRTH " elements of social organisation"
68. M. FORTES les Ashanti"
69. M. FOUCAULT " histoire de la folie à l'âge classique" Plon. Paris 1961
70. P. FOUGEYROLIAS " prédominance du mari ou de la femme dans le ménage" Population
1951
71. J. FOURASTIE "la civilisation de 1960 "Paris PUF 1950" que sais-je"
72. FUSTEL DE COULANGES " la cité antique" Hachette
73. FREGE , GOTTLOB "grundgesetze der arithmetik begriffsschriftlich abgeleitet" verlag
Hermann Pohle 1893

74. S. FRERE "les villages tiraillés entre la place et la route" "le monde" 1er Juillet 1970
75. E. FROMM "individual and social origins of neurosis" in kluckhohn and Murray
76. E. FROMM "personality in nature, society and culture" N.Y 1948
77. S. FREUD "analyse terminée et analyse interminable"
78. S. FREUD "trois essais sur la théorie de la sexualité"
79. S. FREUD "malaise dans la civilisation " Revue franç. de psychanalyse Tome XXXIV 19
80. S. FREUD "morale sexuelle civilisée et les maladies nerveuses modernes" 1908
81. S. FREUD "le mot d'esprit de l'inconscient"
82. W.J.R FRY "the marital context of anxiety syndrome" Family process 1962
83. P. GIRAUD "la propriété foncière en Grèce" Paris 1893
84. G. GLOTZ "la solidarité dans la famille En Grèce" Paris 1904
85. K. GODEL "ueber formal unentscheidbare sätze der principia mathematica und verwand-
ter systeme I " 1931
86. A.G GREEN "sexualité et idéologie chez Marx et Freud"
Etudes freudiennes n° 1 et 2
87. A. GREEN "un oeil en trop" Minuit Paris 1969
88. H.F.K GUNTHER "le mariage, ses formes, son origine" Payot
89. G. GURVITCH "le concept de structure sociale" c. Int. sociol. 1955

90. G. GURVITCH "la vocation actuelle de la sociologie " T. I Paris PUF 1957
91. J. HALEY "strategies of psychotherapy" Grume and Stratton N.Y 1963
92. N.G.L HAMMOND "a history of Greece" Oxford 1959
93. D.M HEER "dominance and the working wife" Social force 1958
94. J. HENRY "culture against man" Tav. 1966
95. A. HESNARD " psychanalyse du lien interhumain" PUF Paris 1957
96. L. DE HEUSCH "essais sur le symbolisme de l'inceste royal en Afrique"
97. J. HOCHMAN sept 69, nov 67, articles parus dans l'infor. psych.
98. J. HOCHMAN "pour une psychiatrie communautaire" Seuil 1971
99. A. B HOLLINGSHEAD, F.C REDLICH "social class and mental illness, a community study"
N.Y 1958
100. L'INCONSCIENT "clinique et métapsychologie" n°3 Juillet-sept 1967
101. INTERPRETATION "le père" vol 3 n°I et 2 janv. Juin 1969
102. D. JACKSON "THE Study of the family" Family process 4 : I-20 1965
103. D. JACKSON " the 'question of family homeostasis" psychiatric quaterly supplement
31 1957
104. D. JACKSON, P. WATZLAWICK " the acute psychosis as a manifestation of growth
experience". Psych. Research reports 1963
105. A. JEANNIERE " anthropologie sexuelle" Aubier 1964
106. A. KARDINER ET LINTON "the individual and his society" N.Y 1936

107. M. KLEIN "essais de psychanalyse " Payot
108. P. KLOSSOWSKI "Nietzsche et le cercle vicieux"
109. H. KUPER "parenté chez les Swazi"
110. H. LABOURET "paysans d' Afrique occidentale"
111. J. LACAN " la famille " encyclopédie française , Larousse 1938
112. J. LACAN "Les écrits", le Seuil , 1966
113. LAFORGUE "la névrose familiale" revue franç. de psychanalyse 1963 9/3
114. R.D LAING et A. ESTERSON "sanity, madness and the family"
Tav. Publications 1970 Londres.
115. R.D LAING "politique de l'expérience"
116. R.D LAING " le moi divisé"
117. R.D LAING et COOPER "reason and violence" Tav. Londre 1964
118. R.D LAING "the self and the others"
Further studies in sanity and madness; Tav. 1961
119. J. LEUBA "la famille névrotique et ces névroses familiales"
revue franç. de psychanalyse 1936 9/3
120. LECRIVAIN "V° gens" dans Dictionnaire des antiquités grecques et
romaines
121. P. LE MOAL "aspects psychologiques des relations entre les parents et
leurs enfants dans le monde d'aujourd'hui" familles dans le monde 1957

122. C. LEVI-STRAUSS "homme, culture et société"
123. C. LEVI-STRAUSS " la pensée sauvage" Plon. Paris 1962
124. C. LEVI-STRAUSS " les structures élémentaires de la parenté"
Mouton; La Haye 1968
125. T. LIDZ "the family and human adaptation"
Inter. univer. Press N.Y 1963
126. T. LIDZ, S. FLECK, Y. ALANEN, A. CORNELISON "schizophrenic patients
and their siblings " Psychiatry 1963
127. T. LIDZ , FLECK , CORNELISON "schizophrenia and the family" 1966
Intern. univers. Press N.Y
128. B. MALZBERG "social and biological aspects of mental disease" N.Y 1940
129. J. MAISONNEUVE "psychologie des affinités" PUF Paris 1968
130. M. MANNONI "le psychiatre, son "fou", et la psychanalyse" Seuil
Paris 1970
131. M. MANNONI "l'enfant arriéré et sa mère" le Seuil Paris
132. M. MANNONI " l'enfant, sa "maladie" et les autres" Seuil 1967
133. G. MANCO et P. RAMBAUD "le rang de l'enfant dans la famille"
revue franç. de psychanalyse 1951
134. K. MARX "les manuscrits de 1844" edit. sociales
135. K. MARX "ébauche d'une critique de l'économie politique" ed Pléiades
T. II
136. K. MARX "communisme et propriété"

137. K. MARX et F. ENGELS "l'idéologie allemande " ed. sociales 1968
138. K. MARX et F. ENGELS "la sainte famille" ed. soc. 1968
139. K. MARX "le capital" 8° vol. ed. soc.
140. M. MEAD dans " les temps modernes" avril-mai N° 66 et 67
141. A. MICHEL "sociologie de la famille " Mouton Paris 1970
142. A. MICHEL "famille, industrialisation, logement" C.N.R.S. 1959
143. E. G MISGHLER et N.E WAXLER "family interaction processes and schizop-
hrenia : a revue of current theories"
Introd of pshychia. vol 2 N°4 juillet 66
144. MONTSERRAT ; PALAU MARTI "conduites abusives en Afrique"
Bulletin de l'Ifan n° 1-2
145. L. MUNFORD "technique et civilisation " Seuil 1950
146. M. C ORTIGUES et E. ORTIGUES "Oedipe africain" Paris Plon. 1966
147. P. OSTERRIETH "l'enfant et la famille" ed. Scarabée Paris 1967
148. M. OZOUF "l'école, l'église et la république" 1871-1914
coll. Kiosque A. Collin 1963
149. P. PARAIN, F. MORGENTHALER, C. PARAIN MATTHEY
" les blancs pensent trop" Paris Payot 1966
150. T. PARSONS et R. F BALES "family, socialisation and interaction
process" Chicago, the free press of Glencoe 1955
151. D. PAULME "structures traditionnelles en Afrique noire" in cahiers
d'études africaines n°1

152. P. PETOT "la famille en France sous l'Ancien régime" socio. comparée de la famille contemporaine Paris 1955 C.N.R.S
153. R. PERNOUD "renouveau des idées sur la famille" Paris PUF 1954
154. J. PIRENNE "civilisations antiques" Paris 1951
155. M. POROT "l'enfant et les relations familiales" PUF 1959
156. RADCLIFFE . BROWN "les systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique"
157. W. REICH "la révolution sexuelle" Plon
158. P. RICOEUR "le conflit des interprétations" Le Seuil Paris 1969
159. J. CP ROUGIER " les associations ouvrières" Lyon Guillaumin 1864
160. J. RUDRAUF " la psychopédagogie de l'enfant dans le cadre de la psychiatrie familiale", communication présentée au congrès de neurologie et de psychiatrie de langue française. Milan sept. 1970
161. B. RUSSEL "introduction to Ludwig Wiltgenstein" tractatus logico-philosophicus. N.Y Humanities press 1951
162. V. D SANUA "comparison of jewish and protestant paranoia and catatonic patients, diseases of the nervous system" 1962
163. J.P SARTRE "question de méthode" Gallimard Idées 1960
164. H. SCHELSKY "sociologie comparée de la famille contemporaine" C.N.R.S 1955
165. H. SEARLES "the effort to drive the other person crazy. An element of ethiology and psychotherapy of schizophrenia" British journal of medical psychology 32. PartI 1959

166. H. SEWELL "infant training and personality of the child" in A.M Rose ed.
167. B. SICARD "problèmes familiaux chez slaves du sud" Paris 1947
168. S.R SLAVSON " child psychotherapy" N.Y Columbia university press 1952
169. R. SPITZ "la perte de la mère par le nourrisson", discussion du rapport Laforgue
170. J. SUTTER et H.LUCCIONI "le syndrome de carence d'autorité" revue de neuro-psy, infantile 1959. 7
171. D. STOJCEVIC "agnatus proximus" droit de l'antiquité et sociologie juridique Paris 1959
172. P. SYMONDS "the psychology of parent-child relationship " N.Y Appelton century 1939
173. L. THORE "mariage et divorce dans la banlieu de Dakar" Cahiers d'études africaines n°16. 1964
174. H.H TOCH et A.M HASTORF "homéostasis in psychology" Psyc. 1955
175. G. VAILLANT "vie quotidienne dans les grands ensembles" in le phénomène urbain, Aubier, Paris, 1965
176. A. VIEILLE "relations parentales et relations de voisinage chez les ménages ouvriers de la Seine" Cahiers internationaux de sociologie XVII 1954
177. A. DE WAEHLENS "préface à l'oeuvre du Dr. Demoulin" Notions de psychiatrie phénoménologique"
178. C. W WAHL "some antecedent factors in the family histories of 392 schizophrenics " Am. journal of psy. 1954

179. P. WATZLAWICK, J.H. BEAVIN, D. JACKSON " Fragmatics of human communication, A study international patterns, pathologies and Paradoxes" N.Y Norton and Cie, Inc. 1967
180. M. WEBER "l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme" Plon 1964
181. M. WEBER "essais sur la théorie de la science" Plon 1965
182. E. WESTERMARCK "histoire du mariage" Paris 2° ed. Mercure de France 1938
183. R. F. WINCH "mate selection" a study of complementary needs" N.Y Harper 1958
184. D. W WINNICOTT "de la pédiatrie à la psychanalyse" Payot 1969
185. D. W WINNICOTT "processus de maturation chez l'enfant" Payot 1970
186. W. WOLFF " the personality of the preschool child" Grume & Statton N. Y 1949
187. L. WYNNE , M. SINGER "thinking disorders and family transactions" psyc. Asso. 1964
188. YVER "sociologie comparée de la famille contemporaine" C.N.R.S 1955
189. D. ZAHAN "la dialectique du verbe chez les Bambara".

VU ET PERMIS D'IMPRIMER
Le Recteur de l'Académie de PARIS

Robert MALLET.

VU

Le Doyen de la Faculté de Médecine
de CRETEIL

M. RAPIN;

VU

Le Président de Thèse

